24me Année — N° 13 — 1er Juillet 1917

AUG 4 1917
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages
Y.	*L'Odyssée d'un Transport torpillé.* — III	5
Maxime Gorki	*Ma Vie d'Enfant* (2e partie)	33
XXX	*La Bataille de l'Aisne et de Champagne*	69
Arnold Bennett	*Hilda Lessways* (fin)	91
L. de Brunier	*Souvenirs de Noyon* (1914-1915). — I	141
Gaston Rageot	*Alfred Capus*	161
Commandant Weil	*Marie-Louise et le Roi de Rome*	182
Auguste Gauvain	*La Question grecque.* — II	198

Copyright 1917, *Revue de Paris.*

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1917

LIVRES NOUVEAUX

TROIS ÉTAPES,
par **René Milan.**

L'auteur est bien connu des lecteurs de la *Revue de Paris* qui ont pu goûter son talent. Scènes d'Orient, croquis de Salonique, récits de traversées, impressions de courses aériennes, les pages de la deuxième série des *Vagabonds de la Gloire* font surgir avec une saisissante intensité devant l'imagination du lecteur les paysages et les êtres qui les animent. La précision technique de la langue, à la fois nette et colorée, s'allie à de belles formes littéraires. M. René Milan a retrouvé les sources d'éternelle poésie qui naissent aux cîmes sacrées de la Grèce; il a su également exprimer la poésie toute moderne du vol rapide de l'hydravion qui, entre le ciel et la mer, veille à la sécurité de l'armée navale.

LES CLAIRONS ET LES GLAS,
par **Francis Bousgarbiès.**

Dans ces poésies, la note héroïque et la note mélancolique résonnent tour à tour. La plupart s'inspirent de la guerre et de sa tragique poésie, mais il en est d'autres aussi heureusement venues qui reflètent les rêveries et les aspirations d'une âme jeune et vibrante. Le recueil vaut par la sincérité de son accent qui vibre d'une émotion communicative, et par la qualité d'une forme souple et nuancée.

L'ÉCLAIREUSE,
par **René Star.**

Ce roman est d'un tour agréable et aisé, écrit surtout en dialogue, de façon alerte. Il n'est pas de guerre, à proprement parler, mais la grande image de la guerre n'en est point absente. On peut le recommander aux jeunes filles : elles se défient, dit-on, des livres qu'on leur permet ou qu'on leur propose ; cette fois du moins elles auraient tort. L'*Eclaireuse* est un livre amusant et aimable.

UNE CONQUÊTE MORALE. L'ENSEIGNEMENT EN A. O. F.,
par **Georges Hardy.**

Le titre du livre indique la portée du sujet qu'il traite : l'école française a entrepris la conquête morale des populations de l'Afrique occidentale. M. Hardy nous explique l'organisation des écoles, le recrutement des instituteurs, les caractères de l'enseignement ; en des pages curieuses et colorées, il décrit la vie des écoliers, leurs habitudes, leur caractère. Une pareille étude fait comprendre que l'œuvre scolaire de la France aux colonies est un important élément de son action civilisatrice.

FRANÇAISE DU RHIN.
par **Charles de Rouvre.**

L'écrivain distingué qui donna dans la *Revue de Paris* l'étude si intéressante et si considérable que l'on sait, sur l'aventure sentimentale d'Auguste Comte et de Clotilde de Vaux, publie aujourd'hui une nouvelle édition de *Française du Rhin*, un roman paru il y a quinze ans, et qui retrouve aujourd'hui un singulier regain d'actualité. Il y est question de l'Alsace, de ses aspirations refoulées, de ses souffrances. Et cela est tout à fait émouvant, d'autant plus que l'intérêt romanesque d'une intrigue attachante s'ajoute à l'intérêt patriotique. Le romancier en M. de Rouvre ne le cède point au psychologue et au critique que nos lecteurs ont pu apprécier.

L'INDUSTRIE,
par **J.-H Fabre.**

Ces causeries de vulgarisation scientifique, écrites par l'illustre auteur des *Souvenirs entomologiques*, viennent d'être publiées de nouveau dans une édition illustrée. Les techniques industrielles y sont décrites avec clarté, sous une forme familière. On trouvera dans ce livre les connaissances élémentaires que chacun doit posséder en un temps où l'activité industrielle ne cesse de se développer.

PROPOS DE MUSIQUE ET DE GUERRE,
par **Camille Bellaigue.**

Musicien et humaniste, M. Camille Bellaigue apporte dans l'analyse et le jugement des œuvres de musique la largeur de vues et le sentiment d'un esprit critique orné et affiné par les lettres. Par le goût musical, c'est un classique, un latin et un français, mais ses prédilections ne l'empêchent point de reconnaître les éléments de grandeur des maîtres qui n'appartiennent point à la même famille artistique que lui. Son volume forme une histoire savante et pratique du genre de musique qui peut le plus nous convenir à l'heure actuelle : la musique de l'héroïsme et des douleurs de la guerre.

LA PÉNÉTRATION DES ALLEMANDS EN FRANCE SOUS L'ANCIEN RÉGIME,
par **J. Mathorez.**

Les efforts des Allemands pour s'infiltrer en France remontent au moyen âge. Ils cherchent à se glisser parmi les gens de cour au xve siècle ; sous Louis XI, c'est l'immigration des Hanséates, des typographes, des graveurs ; au cours du xvie siècle, celle des étudiants, des reîtres ; à toute époque celle des financiers. Grâce au travail de M. Mathorez, d'une érudition précise et abondante, on comprend que certains traits de l'esprit allemand ne sont pas d'origine récente, mais résultent d'un atavisme lointain.

L'ODYSSÉE

D'UN TRANSPORT TORPILLÉ[1]

Algérie, 30 janvier 1916.

Mon cher ami,

Devine qui j'ai rencontré hier. Je te le donne en mille. C'est Blangy! Tu te demandais comme moi ce qu'était devenu ce farceur-là, qui ne nous avait pas donné signe de vie. Je suis tombé sur lui sous les arcades et j'ai commencé à l'attraper salement. Il m'a répondu que c'était toi et moi qui étions de grandes flemmes, attendu que nous avions des loisirs et que lui n'en avait pas eu. Enfin j'ai vu qu'il n'a pas changé, et qu'il a toujours son poil dans la main pour écrire. Comme il avait sa soirée libre, on a pris l'apéritif ensemble et il a invité Fourgues à dîner; il n'a pas plus peur Blangy, depuis qu'il commande un chalutier; il traite Fourgues d'égal à égal. Pendant le dîner il nous a raconté ses aventures, et il y a de quoi remplir un almanach.

Il commande depuis six semaines un chalutier grand comme un piano, à moitié . . avec un canon gros comme une sarbacane, et qui ne serait pas capable . . . . . Ils sont pas mal comme cela en Médi-

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 mars et du 1er avril 1917.

316969

terranée, dit Blangy, surtout ceux qu'on a mis sur les côtes d'Afrique et de Tunisie. La moitié du temps, il y a quelque chose qui ne va pas : gouvernail, drosses, servo-moteur, condenseur, pistons ou chaudières, et on répare tout ça comme on peut. Le reste du temps on rencontre des tempêtes dont les sous-marins se contrefichent mais qui empêchent de naviguer ces pauvres mouilleculs de chalutiers. Alors tu vois ce que ça peut être la surveillance contre les sous-marins. Heureusement que les journaux disent que dans trois mois il ne restera plus un sous-marin boche, tellement on leur en a coulé. Blangy n'est pas de cet avis. Fourgues non plus, moi non plus. Nous pouvons bien t'écrire ça, mon vieux de l'*Auvergne*, car j'ai comme une idée que tu en penses autant. Nous ne sommes pas des officiers nous quatre. Blangy m'a dit de t'envoyer bien le bonjour, et il a bien ri quand je lui ai dit qu'à toi, le navigateur, on avait joué le même tour qu'à lui, de te mettre derrière un canon au lieu de t'envoyer sur la passerelle. Il te souhaite d'avoir aussi un chalutier ou autre chose qui te fasse naviguer. Il est très content malgré ses avatars sur son rafiot . . . Il se sent vivre. La fièvre et les rhumatismes sont partis; et il n'attend que l'occasion de seringuer un sous-marin, à moins que ce ne soit lui qui le soit.

Je t'ai assez rasé avec Blangy, et je reviens aux aventures du *Pamir*, depuis Moudros jusqu'à Alger, c'est-à-dire depuis un mois et demi. Tu dois être étonné de me voir t'écrire si vite : je vais te dire pourquoi tout de suite. On a cueilli en mer des embarcations du cargo *Mer-Morte*, de la même compagnie que nous, qui avait été torpillé la veille. Dans cette embarcation il y avait Villiers, le mécanicien de la *Mer-Morte*, et le patron a autorisé Fourgues à le garder à bord. Comme ça je lui ai passé la moitié de mon travail, c'est-à-dire la machine, et j'ai un peu plus de temps devant moi. Je pourrais t'écrire davantage à moins que cela ne t'ennuie, auquel cas tu n'as qu'à me prévenir.

Tu te souviens que quand je t'ai écrit, le *Pamir* était en carafe à Moudros avec du chargement pour un lot d'unités militaires variées. Je te garantis que le chargement n'est pas arrivé à destination parce que nous sommes tombés en plein remue-ménage. Tout le monde fichait le camp de là où il était,

Gallipoli ou Asie. Les uns rentraient en France, d'autres en Égypte, la plupart à Salonique pour l'armée d'Orient, et personne ne pouvait nous dire quoi faire de nos trois mille tonnes et de nos six caisses d'avions. Fourgues est allé voir l'amiral français, puis l'amiral anglais, puis le chef de base française et puis le chef de base anglaise, et toutes les autorités. . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . (35 *lignes censurées*) . . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Le *Pamir* est entré le lendemain matin à Salonique, parce qu'on a poireauté la moitié de la nuit devant le barrage de la rade. Ce n'est pas trop tôt que les amiraux français . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . (30 *lignes censurées*) . . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Il s'est trouvé que notre camelote a été rudement la bienvenue à Salonique. Les bonshommes de la guerre nous ont sauté dessus comme si on avait été des sauveurs. Des canons, des affûts, et des pioches et des pelles et de tout ce que le *Pamir* avait dans le ventre, il paraît qu'on n'en a pas de trop en Macédoine, d'autant plus que c'est la même chose pour tous les bateaux que pour le *Pamir*. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . (10 *lignes censurées*) . . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

On n'a pas mis longtemps à nous vider. Mais c'est surtout les six avions qui ont été les bienvenus. Personne ne savait où ils avaient bien pu passer. Les six autres que le *Pamir* avait laissés à Marseille avaient été renvoyés d'urgence sur le front français, où il y a de la casse, et où il paraît qu'on a plus besoin d'avions qu'en armée d'Orient qui n'est qu'un à côté de la guerre. Mais les six que nous trimballions, personne n'avait l'air de savoir ce qu'ils étaient devenus et pourtant on en avait

plutôt besoin à Salonique, où les fokkers et les taubes viennent quasiment tous les jours et on n'a pas trop d'avions de chasse : les nôtres en étaient. Nous sommes restés cinq jours à Salonique, mais au bout de trois jours les avions que nous portions étaient déjà montés et avaient sucré les Bulgares. Du coup Fourgues a été content, et il me l'a dit :

— Tu vois, petit, je comprends maintenant cette guerre. Il y a deux sortes de gens . . . . . .

. . . . . .

. . . . . (5 *lignes censurées*) . . . . . .

. . . . . .

. . . . . Et puis il y a les autres : des gens comme toi et moi et quelques millions de pauvres bougres ; on turbine et on se fait crever la peau sans avoir besoin d'écrire des papiers ; c'est nous qui faisons marcher la boutique et gagnerons la guerre ; personne ne nous remerciera ; si la France tient le bon bout, c'est grâce à nous des bateaux et des tranchées. Sur terre ils n'ont pas encore trouvé moyen d'avoir de l'artillerie lourde autant que les Allemands, et là où les Boches lancent un obus de gros calibre, nous mettons un poilu, et le sang de nos poilus compense notre infériorité d'artillerie. Sur mer c'est la même chose, sauf que les sous-marins remplacent la grosse artillerie, et les bateaux qui vont au fond remplacent les poilus qui se font marmiter. Tout ça n'est pas bon à mettre dans les journaux, mais c'est la vérité tout de même. Ça durera ce que ça durera, et on sera bien obligé à la fin d'imiter les Allemands, au lieu de se moquer d'eux.

En général, Fourgues a toujours raison, et les choses qu'il dit arrivent six ou huit mois plus tard, de sorte que quand on lui dit qu'il est pessimiste, il ne peut répondre que ceci : « attendez et vous verrez ». Alors quand ce qu'il a prédit se réalise, les gens qui lui avaient dit que ça ne se réaliserait pas ne se rappellent plus que Fourgues l'avait dit le premier, et ils lui chantent qu'ils l'avaient dit depuis longtemps. Alors Fourgues se fiche en colère et il annonce d'autres choses qui étonnent les contradicteurs, et ils lui redisent que ça n'arrivera pas parce que les journaux disent le contraire, et trois ou six mois après, c'est encore Fourgues qui a raison. Est-ce que tu

as remarqué la chose suivante, toi, sur ton *Auvergne*? Il arrive des fois qu'on a le vrai, le bon, le fin tuyau. Par exemple quand Fourgues ou moi racontons des choses qu'on a vues avec les yeux et entendues avec les oreilles sur le *Pamir*, soit à Arkhangel, soit en Norvège, soit en Angleterre ou ailleurs. Ce ne sont pas des blagues, c'est comme qui dirait deux et deux font quatre, ou bien les deux mains font dix doigts. Alors Fourgues et moi nous racontons ces histoires quand on nous les demande, comme si ça pouvait intéresser les gens et comme s'ils cherchaient à savoir la vérité. Eh bien ! pas du tout. Plus les gens sont haut placés et moins ils cherchent à savoir la vérité. Quand on leur dit quelque chose qu'ils connaissent pour être vrai, ils répondent : « Surtout ne le répétez pas ! Il faut éviter de troubler l'opinion publique . . . . . .

. . . . . (36 *lignes censurées*) . . . . . .

. . . Il dit que les dirigeants anglais et français, ceux de la mer, ont de la veine que le public n'y entende goutte aux choses maritimes, sans quoi on leur aurait secoué les puces au Parlement comme on l'a fait pour l'armée, et qu'on aurait pris des précautions au lieu d'aller aux catastrophes.

Mais je m'écarte du *Pamir*. Quand on a vidé notre camelote, les autorités militaires ont eu besoin de rapatrier en Algérie des tas de coloniaux, Arbis et Soudanais qui étaient en Orient depuis près d'une année et claquaient de froid. Il n'y avait guère à Salonique que le *Pamir* qui fût paré pour le voyage, parce que les autres bateaux attendaient leur déchargement. Alors nous avons embarqué trois cents Africains pour l'Algérie. Ils n'ont pas fait beaucoup de bruit, ces pauvres gens, entre leur tremblement de froid et leur mal de cœur. Ils ne demandaient qu'une chose, c'est qu'on leur fiche la paix. Il n'y a eu qu'à leur passer, deux fois par jour, de l'eau et du pain, et ils en avalaient un peu pour vomir le reste du temps. Nous avons suivi, depuis Salonique jusqu'en Algérie, la route. . . . . pour les bateaux par l'amirauté française et anglaise.

Fourgues l'a suivie non pas pour sa sécurité mais pour rigoler.

. . . . . .

. . . . . (25 *lignes censurées*) . . . . . .

. . . . . .

. . . . . Mais cet animal-là avait raison. Entre Malte et l'Algérie on est tombé sur les embarcations de la *Mer-Morte* qui avait été torpillée quinze heures avant notre passage.

On les a trouvées au petit jour, vers six heures et demie du matin. C'est moi qui étais de quart . . . . . .

. . . . . (8 *lignes censurées*) . . . . . .

. . . . . Il faisait une jolie brise d'est qui nous poussait dans le dos et nous donnait un bon roulis, car on était vide. Les Africains rendaient dans les coins tripes et boyaux et on n'y voyait pas à cent mètres.

J'étais venu route à l'ouest depuis environ une heure et quart, et j'allumais une pipe pour me réveiller, quand la vigie du haut du mât se met à hurler :

— Épave à deux quarts par tribord.

Moi, je regarde et ne vois rien, mais je mets quand même la barre à droite pour me diriger où m'avait dit la vigie. Et la voilà qui chante encore :

— Deuxième épave, droit devant vous, à trois cents mètres.

Il n'y a pas eu besoin de réveiller Fourgues. Il a sauté de sa chambre sur la passerelle, avec la jumelle et il a déniché les deux canots en un clin d'œil.

— Ça va bien, petit ! ils sont deux canots, bien pleins. Nous allons les ramasser. Je prends le quart. Va derrière pour cueillir ces pauvres bougres, puis chauffer du vin et du café et des couvertures. Ils doivent être là depuis hier soir et qu'est-ce qu'ils doivent être trempés, avec un clapotis d'un mètre de haut.

Fourgues a bien manœuvré et en cinq minutes de temps on a pu rentrer à bord les bonshommes des deux canots qui avaient dérivé à cinq cents mètres l'un de l'autre. Fourgues

les a bien accostés au vent en sorte qu'ils se sont trouvés en eau calme, et comme il n'y avait que des marins, et pas d'éléphants dans le tas, ils ont grimpé à notre échelle sans se faire prier. Ils étaient plutôt humides. Je les ai envoyés se sécher dans la chaufferie, et après ils ont bu leur café et leur vin chaud ; ils ont roupillé une bonne journée, et le soir ils étaient frais comme l'œil.

Comme officier, il n'y avait que le mécanicien Villiers dont je t'ai déjà parlé. On l'a couché tout de suite dans la chambre de Muriac et nous avons eu un peu peur parce qu'il a eu le délire jusqu'à l'arrivée en Algérie. Il y avait un obus qui avait éclaté dans la machine de la *Mer-Morte*, avait crevé un cylindre et tué deux hommes, et il ne sait pas encore comment il s'en est tiré. Enfin il s'est remis depuis avant-hier et voilà l'histoire qu'il nous a racontée.

La *Mer-Morte* était partie de Toulon avec un chargement d'obus, gargousses, explosifs, et tout le fourbi pour l'armée d'Orient. Comme de juste, pas de T. S. F., pas de canons, rien. C'est la même chose que nous. La compagnie ne veut pas casquer . . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . (35 *lignes censurées*) . . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Bref la *Mer-Morte* est arrivée vers le soir à l'endroit du changement de route. Là un sous-marin a émergé à cinq ou six cents mètres derrière elle, et a tiré un coup de canon à blanc, pour la faire s'arrêter. Le commandant de la *Mer-Morte* était un type qui n'avait pas la trouille. Comme il avait cinq mille tonnes de munitions, il a pensé qu'il ne fallait pas se faire envoyer par le fond, parce qu'on en avait besoin en armée d'Orient, et il a envoyé l'ordre à Villiers dans la machine de pousser les feux à tout casser, et qu'il fallait tenir à toute vitesse pendant une demi-heure parce que la nuit allait tomber et qu'alors on sèmerait le sous-marin. Villiers a fait ce qu'il a pu, et la *Mer-Morte* a pu monter jusqu'à onze nœuds et demi. Mais le sous-marin allait plus vite que ça. Il a gagné la *Mer-Morte* et a commencé à lui tirer dedans. La *Mer-Morte*

n'avait pas plus de canons que le *Pamir*, et ne pouvait pas répondre. Le commandant voyant qu'il allait être coulé a voulu tout de même essayer de couler le sous-marin, a changé de route, cap pour cap, et a mis le cap vers lui. Tu sais ce que c'est ça, c'est le fantassin vers une mitrailleuse. Le sous-marin l'a attendu un peu, puis lui a envoyé sur la passerelle deux obus qui ont tué le commandant et son second avec les autres, et deux autres en pleine coque, près de la flottaison, qui ont éclaboussé machine et chaufferie, et failli tuer Villiers.

La *Mer-Morte* a bien été obligée de s'arrêter : plus de commandant, plus de vapeur, une épave. Alors le sous-marin est venu tout près et il a envoyé un officier dans son youyou, qui est venu à bord de la *Mer-Morte*, Villiers était monté sur le pont avec tout l'équipage qui n'était pas tué. Il n'avait pas encore le délire, l'officier du sous-marin savait très bien le français, ...

— Vous allez faire débarquer vos embarcations et embarquer dedans votre équipage. Vous, monsieur l'officier, veuillez me suivre sur la passerelle. Oh ! nous avons vu. Nous avons tué le commandant et un officier de quart. Notre canonnier est très bon. Mais j'ai quelque chose à voir sur la passerelle.

Villiers l'a suivi. L'autre était accompagné de deux matelots armés de revolvers et le sous-marin était tout contre avec son canon braqué. L'officier du sous-marin est allé dans la chambre de navigation, et il a regardé la carte de la Méditerranée, ... , il a comparé cette . . . . . avec une carte qu'il avait apportée avec lui du sous-marin. Quand il a vu que ça allait, il a dit à Villiers :

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . (49 *lignes censurées*) . . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Villiers est parti dans le canot, et ils ont fait force rame sous le vent tant qu'ils ont pu. La *Mer-Morte* a sauté, vingt minutes après. Villiers avait eu le temps de faire mettre dans

les embarcations tous les types tués qu'on a ensevelis en Algérie. Mais lui a tenu le coup tant qu'il a pu. Vers le milieu de la nuit, le froid, l'humidité, la soif, et toute cette histoire lui ont donné le délire et quand nous sommes arrivés, il a fallu lui amarrer une ficelle sous les bras pour le hisser à bord du *Pamir*, il était en loques.

Il est à peu près remis. On est arrivé en Algérie avant-hier et on a débarqué les Arbis de l'armée d'Orient, qui vont raconter cette histoire-là dans leurs gourbis. Fourgues est moi allons demain avec Villiers voir les autorités militaires pour remettre notre rapport écrit et faire notre rapport verbal sur l'affaire du *Pamir* et de la *Mer-Morte*. Je t'écrirai ça plus tard. Le courrier de France part tout à l'heure, et on ne sait pas ce que va faire le *Pamir*. Au revoir, vieux, j'espère que Villiers va rester sur le *Pamir* ; comme ça je t'écrirai un peu plus.

Salonique, 13 mars 1916.

Mon cher vieux,

Chiche que tu ne devines pas ce que le *Pamir* a trimballé ici? Du bois à brûler tout simplement. Il y a bien d'autres choses par-dessus, mais c'est surtout du bois à brûler. Il paraît que cette denrée-là se fait rare en France et dans tous pays, et comme en armée d'Orient ils en ont autant que dans le milieu de mon œil, nous en avons apporté deux mille tonnes. Mais voilà que j'anticipe. Je reviens à l'Algérie, où je t'ai laissé après que nous avons ramassé les sinistrés de la *Mer-Morte*.

Les autorités du port nous ont reçus assez fraîchement. Villiers, Fourgues et moi, nous avons raconté notre petite histoire et remis nos rapports écrits pour le ministère . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . (39 *lignes censurées*) . . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Il a alors dit que la T. S. F. ne ferait de mal à personne, ne coûtait guère à installer, et permettrait au moins aux bateaux dont les dynamos n'étaient pas arrêtées au premier coup de canon, ou par la torpille, d'appeler au secours. On lui a répondu

que les questions étaient à l'étude, mais que ce n'était pas aussi simple qu'il avait l'air de le prétendre. Après il a demandé qu'on lui mette des canons : un à l'avant, un à l'arrière, pour qu'au moins si le *Pamir* était attaqué par un sous-marin, nous n'ayons pas pour tout potage, qu'à faire notre prière et dire *Amen*. Là, il s'est fait amarrer numéro un. On lui a retorqué que s'il ne voulait plus naviguer, il n'avait qu'à le dire ; qu'on avait autre chose à faire que de mettre des canons sur de vieilles barques comme le *Pamir* et que les autorités donnaient à tous ces problèmes une attention qui n'avait pas besoin d'être sollicitée par les capitaines de la marine marchande.

J'aurais voulu que tu voies la tête de Fourgues pendant ce savonnage. Il passait du blanc au rouge brique.

. . . . . .

. . . . . (18 *lignes censurées*) . . . . . .

. . . . . .

. . . . . Bref, on a été invités tous les trois à un banquet à la municipalité. Le grand chef maritime est venu avec un aide de camp, et il y avait là, tout le dessus du panier. Nous avons reçu un chouette gueuleton. Aux toasts, le maire, le capitaine de port, le président de la Chambre de commerce ont raconté des tas de blagues qu'ils avaient apprises dans le journal le matin. Ils s'y connaissent en marine comme moi en peinture à l'huile. Mais le bouquet ça été le gros légume maritime, qui a parlé l'avant-dernier. Pendant l'après-midi il avait saboulé Fourgues comme un mousse, et avait refusé de rien transmettre de ce que demandait Fourgues. Le même soir, au champagne, il lui a versé sur la tête un tonneau de vaseline.

. . . . . .

. . . . . (7 *lignes censurées*) . . . . . .

. . . . . .

J'étais baba. Fourgues a répondu. Tu sais que quand il veut, il parle mieux que je ne crache. Mais sa barbe remuait ferme et il tricotait des ongles sur la nappe. Je me demandais ce qu'il allait servir à l'assemblée. J'avais tort d'avoir peur.

— Merci ! — a-t-il dit. — Je suis marin et ne parle bien qu'à bord de mon bateau. Merci.

Il s'est rassis tel quel. Eh bien ! mon vieux, ce n'est pas

malin d'être orateur, car on a applaudi à tout rompre, le grand chef en tête. Après cette fanfare on a levé la séance. Les indigènes avaient préparé un concert vocal et instrumental avec le concours des artistes du cru, et moi j'ai allumé un cigare pendant qu'on me faisait répéter pour la cinquantième fois l'aventure du *Pamir* et de la *Mer-Morte*. Il faut croire que les journaux ne leur suffisent pas, aux colons de ce pays, mais il fallait être poli, et j'y allais de ma nèfle, tout en guignant Fourgues qui causait dans un coin à l'aide de camp du patron maritime, lequel aide de camp lui tapait sur l'épaule en ayant l'air de lui raconter de bonnes blagues. Mais je voyais bien que Fourgues la trouvait plutôt verdâtre. Il mâchonnait son bout de cigare sans l'avoir allumé, et il gardait ses mains dans ses poches, ce qui est le truc qu'il a trouvé pour ne pas faire trop de gestes quand il est en colère. Quand l'aide de camp l'a eu lâché il est venu à moi tout droit et il m'a dit :

— Filons, petit, sans quoi j'explose.

Moi j'aurais préféré rester là, parce que ça flatte tout de même d'être considéré comme un héros; mais Fourgues m'a tiré par la manche et nous avons plaqué tout le beau monde.

En faisant route vers le *Pamir*, Fourgues a ruminé un bon bout de temps. Il s'arrêtait et puis il repartait. Moi je suivais et je ne disais pas ouf. Enfin il a lâché son boniment :

— Sais-tu ce qu'il m'a raconté, ... ? Il m'a dit que puisque je n'avais pas confiance dans la surveillance des mers et que j'avais peur des sous-marins, on allait charger le *Pamir* avec du bois à brûler pour l'armée d'Orient. « Comme ça, a-t-il dit, si un sous-marin vous seringue ou vous torpille, ce qui est improbable, vous flotterez, mon cher Fourgues, vous flotterez parce que le bois est plus léger que l'eau... » Parce que le bois est plus léger que l'eau, parce que le bois...

Je crois que Fourgues a répété ça cinquante et une fois les bras croisés et le nez au vent, tellement il était en rogne. Arrivé à bord il m'a offert un verre de vieux marc de son pays pour remplacer les liqueurs qu'il m'avait fait manquer et un cigare « déchet de Havane », qui n'était pas mauvais d'ailleurs. Et puis il n'a plus desserré les dents et s'est mis à faire des réussites pour savoir si le *Pamir* serait coulé ou non avant la fin de

l'année. Toutes les réussites rataient et Fourgues n'était pas content. A la fin il a compté ses cartes et a vu qu'il lui en manquait une, le neuf de trèfle qu'il a retrouvé dans la boîte de jeux. Alors il a tout envoyé en l'air et il m'a envoyé me coucher.

— Seulement, petit, — qu'il m'a dit, — puisqu'ils nous donnent à transporter deux mille mètres cubes de bois, histoire de nous empêcher de couler, tu me feras le plaisir d'en chiper deux ou trois stères. Nous en ferons des radeaux. Qu'on ne me donne ni la T. S. F. ni des canons, ça va bien ; je ne peux pas en acheter au bazar. Mais si un sous-marin nous flanque une torpille dans les tibias, je ne veux pas que nous allions tous donner à manger aux crabes. C'est compris.

J'ai répondu que c'était compris, et je suis rentré dans notre carré où Villiers arrivait juste de la ribote à terre. Il était un peu dans les brindzingues, parce que tout le monde avait voulu trinquer avec lui. Mais au fond c'est un chic type, car il est resté à bord du *Pamir* et comme ça je ne m'occupe plus des chignolles. S'il avait voulu, la boîte lui aurait bien donné un peu de congé après l'affaire de la *Mer-Morte*, mais il a dit que quand on en a réchappé comme ça il n'y a plus rien à craindre ; et qu'il servira de mascotte au *Pamir*. La boîte lui a payé toutes ses fringues, recta, — ce qui m'a plutôt épaté, — mais n'a pas augmenté sa solde d'un sou. Villiers est plus technique que Muriac, qui avait commencé par être soutier à seize ans sur un caboteur et connaissait sa machine comme sa poche, sans savoir un mot de théorie. Villiers a passé par les Arts et Métiers, et il nous barbe à table avec des histoires de cycles de Carnot, d'entropie et de rendement thermodynamique. Il y a des jours où Fourgues le regarde de travers, parce que Fourgues n'aime pas que sur son bateau il y ait des gens qui en sachent plus que lui sur quoi que ce soit. Mais il ne peut rien dire. Avec son air un peu pincé, Villiers fait marcher sa boutique au doigt et à l'œil. Il m'a dit que c'était juste temps qu'il arrive, sans quoi le servo-moteur, le condenseur et la chaudière allaient être dans le sac. Je l'en crois facilement. Tant que la mécanique tourne, je suis encore capable de la commander. Mais si elle s'était mise à dire non, ce n'est fichtre pas moi qui aurais dit le contraire.

On a embarqué en Algérie deux mille stères de bois à brûler.

C'est facile à arrimer. Tu jettes ça dans la cale, ça s'arrange tout seul. Ça ne salit pas. On est bien sûr que ça ne cassera pas. Fourgues lui-même trouvait qu'à tout prendre, ça vaut bien le charbon. C'était pour aller chauffer les poilus de l'armée d'Orient, et on était prêt à partir; mais au dernier moment, on nous a dit d'aller compléter notre chargement en France, et nous avons reçu l'ordre d'aller à Cette. Fourgues a essayé de dire qu'on ne lui ferait pas prendre grand'chose, que le *Pamir* perdrait huit jours, que pendant ce temps les soldats souffleraient dans leurs doigts à Salonique. Mais déjà il n'était pas au mieux avec les autorités maritimes après ses histoires de canons, de T. S. F. et autres ; on lui dit qu'on l'avait assez vu, qu'il aille à Cette sans faire davantage le malin.

A Cette, les types ont fait la tête quand ils ont vu que nous étions plus d'aux trois quarts remplis... On nous a collé des barriques de vin par-dessus notre bois à brûler. Ça a pris une journée pour aplanir les rondins et tortillards, nous n'avons pu embarquer que deux rangées par cale, de quoi soûler l'armée d'Orient pendant trois jours. Bref, ça s'est terminé sans trop de casse, trois ou quatre vieilles futailles seulement qui ont crevé dans l'élinguage, et tu parles si l'équipage a putoyé quand il a vu la vinasse tomber à l'eau pour faire profiter les poissons. On allait partir pour de bon quand il arrive à Cette un corps d'armée de mulets qui venait des Pyrénées pour l'armée d'Orient. Ils devaient embarquer sur un bateau spécialement aménagé pour ça. Seulement, ce bateau avait été coulé deux jours avant, et c'était le grand affolement, parce que le général Sarrail réclamait des mulets à cor et à cri. Juste au moment où on allait lever l'ancre, voilà qu'un type du port rapplique en faisant des grands bras pour nous dire d'arrêter. Fourgues fait descendre l'échelle et le bonhomme monte à bord. Il nous demande combien on pourrait prendre de mulets. Mon vieux, c'était à payer sa place de voir la tête de Fourgues.

— Des mulets, monsieur, des mulets ! Alors le *Pamir* est une écurie maintenant? Je suis plein à vomir, monsieur ! J'ai des billettes, du bois mort, du tortillard et du canard, monsieur ! Et puis j'ai deux cents barriques de vin, monsieur ! qui seront du vinaigre, avant que j'arrive au train où vont

les choses ! Et puis j'ai l'ordre ferme d'appareiller à quatre heures pour Salonique, monsieur, et vous voulez savoir combien je peux prendre de mulets? Tant que vous voudrez, monsieur, mettez-les sur le pont, dans les cheminées, dans le puits aux chaînes, le long des mâts et dans ma chambre, monsieur ! Coupez-les en morceaux dans la cale et nous les recollerons à Salonique, monsieur. Moi je m'en f... ! La mer est profonde et je n'en raclerai pas le fond même si vous me chargez de mulets à couler bas ! On les mettra en deux ou trois étages vos mulets, monsieur, et s'ils peuvent boulotter du charbon ou du bois à brûler, peut-être qu'à Salonique ce ne seront plus des momies de mulets, monsieur !

J'aurais voulu que tu voies la margoulette du citoyen aux mulets ! il serait rentré dans le compas s'il avait pu. Il a bafouillé des explications : urgence, extrême urgence, bateau prévu coulé, nécessité de la défense nationale, ordre impératif de ne revenir à terre que quand il aurait pu embarquer des mulets sur le *Pamir*... Quand Fourgues a vu qu'il l'avait abruti suffisamment, il a fait suspendre l'ordre d'appareillage... Au fond il rigolait :

— J'en prendrai cent de vos mulets, monsieur, seulement apportez-moi aussi du foin pour huit jours, parce que je ne les nourrirai pas avec le pain de l'équipage. Je leur donnerai de l'eau des chaudières, monsieur ! Et ça guérira ceux qui sont constipés ! Seulement grouillez-vous ! Je ne veux pas moisir à Cette et je pars demain à cinq heures. Et puis, est-ce qu'ils savent nager vos mulets, monsieur? Parce que si le *Pamir* est torpillé, il n'y aura pas de place pour eux dans mes deux embarcations ! Et puis s'ils ont le mal de mer, je n'ai pas d'infirmières pour leur tenir la cuvette !...

Le bonhomme s'est cavalé dès qu'il a pu, et je crois qu'il se demande encore sur quel phénomène il est tombé. Villiers qui remontait de la machine après que Fourgues avait envoyé l'ordre qu'on n'appareillait plus, a entendu la dernière rincée. Mais dès que le muletier a eu tourné le dos, Fourgues a éclaté de rire et nous a offert à chacun un cigare d'Algérie.

— Voilà comme nous sommes sur le *Pamir*, Villiers ! Bien sûr que je leur prendrai des mulets, tant qu'il y aura de la place sur le pont, ils en ont besoin à Salonique. Mais tout de

même ils se fichent un peu trop de la République, de nous envoyer ce poulet au dernier moment... Quant à toi, petit, tu vas me faire faire cette nuit, un plancher de bois sur le pont, pour tous ces quadrupèdes. Je ne tiens pas à ce qu'ils se cassent les pattes sur l'acier du pont, il faut que ce soit prêt pour demain matin, six heures.

Voilà comment il est, ce Fourgues. Il est resté toute la nuit debout pendant que l'équipage clouait les vieilles planches qui nous restaient des Boches du Maroc. A six heures, tout était prêt. On avait fait un beau plancher avec des traverses en dessous et des mangeoires sur les bastingages. Personne n'a dormi. Villiers a été très bien. Il a tout de suite calculé la longueur des planches, des traverses, le nombre des clous, la surface, tout enfin. Sans lui, on aurait plutôt chéré. Si encore on avait pu dormir le lendemain ! Mais les mulets sont arrivés au jour avec le foin, et on a turbiné sans arrêter. Fourgues avait donné l'ordre de débiter du vin à discrétion, parce qu'il dit qu'avec du vin on ferait monter sur une corde à nœuds des Français au paradis.

Eh bien ! mon vieux, j'ai jadis embarqué sur le *Pamir* des chevaux, des bœufs, des cochons et des ânes, mais je te recommande les mulets si tu veux de la distraction. Ils n'ont que quatre pattes, mais on dirait bien qu'ils en ont vingt-cinq. Quand on leur passe les sangles sous le ventre ils commencent à renifler et à ruer ; quand on met en marche les treuils et qu'ils sont hissés en l'air, ils sont tellement ahuris qu'ils ne disent rien, ils se contentent de lâcher tout leur crottin à cause de la pression du ventre, mais on voit qu'ils se réservent pour tout à l'heure, rien qu'à l'astuce de leur regard et à leur souffle haletant, et quand ils arrivent sur le pont et que la sangle ne les serre plus, ils se mettent à danser, à courir et à lancer leurs sabots partout où ils voient un visage humain, et ce n'est pas rigolo. Nous avons failli être éborgnés cent fois, parce qu'il y avait cent mulets. L'un a tant gigoté qu'il a sauté par-dessus bord ; il savait nager, il a fichu le camp à terre et quelles que soient ses aventures, le *Pamir* ne l'a pas trimballé à Salonique.

Le foin est arrivé aussi. Fourgues l'a fait mettre sur le rouf près de la cheminée; il était dur comme du bois et sec comme

de l'amiante. Nous avons dû le mouiller pour que le mulet puisse le manger. Il a fallu désigner dans l'équipage deux hommes pour s'occuper des mulets, parce que personne à Cette n'était prévu pour les convoyer. J'aime mieux que ça ait été eux que moi. Pendant vingt-quatre heures, ils n'ont pu approcher les mulets qui leur montraient le derrière et faisaient de petits sauts de cabris, en sorte que les deux réservoirs se trottaient dare-dare avec leur foin. Mais quand les mulets ont commencé à claquer du bec, ils ont tous tendu le museau vers le foin quand il arrivait, et après quelques jours, le cinéma et le croupier étaient copains avec eux. Comme les autres de l'équipage, moi et Villiers compris, ne pouvaient approcher des mulets sans les voir frétiller de la croupe, le cinéma et le croupier ont fait les malins et prétendu qu'eux seuls savaient prendre les bêtes.

Fourgues a voulu s'approcher des mulets tribord arrière, un soir en descendant de la passerelle, en leur disant de jolis mots du Midi : « Là, là, mon petit bichon, etc. » Ça n'a pas collé du tout. Il y en a trois qui lui ont envoyé les pattes ensemble à deux doigts de sa pipe et Fourgues s'est cavalé plus vite qu'il n'avait dit qu'il ferait. Tu ne peux pas t'imaginer le chahut que ça peut faire, cent mulets, même avec un plancher de bois, sur un pont en acier... Tu as quatre cents sabots qui font toute la nuit un pétard du diable et il n'y a pas moyen de roupiller. Ça a encore été à peu près bien jusqu'à la Sardaigne, parce qu'on a eu presque calme avec petite brise; mais de Malte à Matapan, nous avons écopé un coup de nord-ouest avec clapotis de houle en conséquence. Les cent mulets bringueballaient tous ensemble au roulis et au tangage et leur piétinement couvrait le bruit du vent. Ils gueulaient tant qu'ils pouvaient. Les embruns leur piquaient les yeux et leur entraient dans le bec, et ils éternuaient comme des perdus. Ajoute là-dessus les cinq cents barriques non arrimées qui faisaient : « baloum ! baloum ! » dans les cales sur les rondins et le tortillard, et tu vois d'ici ce qu'on a pu s'amuser de Cette à Salonique. Ça m'était égal : depuis que Villiers est là, je ne m'occupe plus des machines; ça me fait gagner six bonnes heures par jour que je passe dans ma cabine à m'allonger, à jouer de la mandoline ou à lire tes bouquins.

J'en suis arrivé à Suffren, et Nelson, et Villeneuve, et Trafalgar dans l'histoire maritime. Voilà ma conclusion : plus ça change, plus c'est la même chose.

. . . . . .

. . . . . (12 *lignes censurées*) . . . . . .

. . . . . .

. . . . . J'ai fait faire des radeaux avec le bois que j'ai rabioté, et si le *Pamir* boit un bock, nous pouvons espérer de flotter. Mais je comprends très bien qu'on ne s'occupe pas des patouillards qui n'ont à bord que trente-cinq hommes d'équipage, et si tu me dis que les autres sont gardés, ça va bien !

A Salonique, naturellement, Fourgues s'est fait attraper. Il était en retard pour le vin, il était en retard pour le bois à brûler et aussi pour les mulets. . . . . .

. . . . . .

. . . . . (7 *lignes censurées*) . . . . . .

. . . . . .

Il faut croire que l'on a besoin, ici, de vin, de mulets et de bois, car on nous a fait accoster le soir même de notre arrivée le long du quai de la direction du port, et nous avons restitué toute notre cargaison en trois jours. Nous avons été renvoyés sur rade en attendant des ordres et nous battons tous la flemme. Ça nous fait du bien d'ailleurs, car depuis l'Algérie, tout le monde avait son compte.

J'ai bien dormi vingt-quatre heures de suite après le déchargement du *Pamir*, et maintenant avec Fourgues et Villiers nous allons à terre vers trois quatre heures pour rentrer quand tout est éteint. Quel sale patelin que Salonique. Il y a deux ou trois cafés qui sont tous pleins. Dans la rue la police est faite par des Grecs, des Français et des Anglais, et ils sont aussi aimables les uns que les autres. Et puis il y a un change de dix-huit à vingt pour cent, et Fourgues dit que c'est honteux que le gouvernement français permette que le papier français perde le cinquième sur celui des Hellènes. . . .

. . . . . .

. . . . . (12 *lignes censurées*) . . . . . .

. . . . . .

En attendant, mon vieux, je suis toujours bien loin de la

Rochelle, et je m'embête. Tu as beau me dire que ça va, que ça marche, que ça va être bientôt fini, tout ça n'arrange pas mes affaires. Tu es sur ton *Auvergne* bien amarré au fond d'une rade, et je trouve que tu as bien raison, parce que ce n'est pas la peine d'exposer inutilement des cuirassés qui coûtent quatre-vingts millions et contiennent douze cents hommes. Ils ne servent pas à grand'chose d'ailleurs, tes cuirassés, et je te dirai plus tard ce que Fourgues pense là-dessus. Actuellement, il n'y a que deux choses qui comptent à mon avis, les sous-marins boches et les navires de commerce qui ravitaillent les Alliés. Tout le reste, c'est kif-kif bourriquot.

. . . . . .

. . . . . (4 *lignes censurées*) . . . . . .

. . . . . .

. . . . . Mais les réussites de Fourgues disent que le *Pamir* ne sera pas torpillé cette année-ci. Comme la guerre doit être finie avant 1917, le reste est sans importance.

Au revoir, mon vieux. Envoie-moi ta photographie en enseigne de vaisseau, et ne prends pas dessus un air dédaigneux. On en met, sur le *Pamir*, au moins autant que sur ton *Auvergne* où je t'envoie la forte poignée de main.

Bilbao, 27 avril 1916.

Mon vieux,

Nous sommes ici pour prendre du fer. Tu sais qu'il est bon dans ce pays et que nous n'en avons pas de reste en France. Mais je reprends où je t'ai laissé, à Salonique.

On ne savait pas trop quoi faire du *Pamir* là-bas. Nous y serions encore si Fourgues n'avait bassiné tous les gros pontes de la marine qui lui ont dit, en fin de compte, de passer à tout hasard à Malte où on nous trouverait peut-être une occupation.

Nous sommes partis sur lest avec rien dans le ventre, et quelques passagers, jeunes gens de dix-neuf à vingt-cinq ans qui partaient de Salonique pour aller finir leurs études supérieures en Espagne, ou en Suisse, ou en Hollande.

Tous ces jeunes gens étaient très francophiles et venizélistes. Fourgues était étonné qu'ils s'en aillent de Grèce pour achever

leurs études ailleurs qu'en France, d'autant qu'ils disaient avec de grands gestes que l'heure de Venizelos allait sonner et qu'il prendrait enfin le parti avec la grande nation généreuse qui... que... dont..., et patati et patata, qu'ils formeraient une armée en Grèce pour combattre à nos côtés, que la Grèce serait rendue à ses destinées.

Fourgues leur a causé pour leur tirer les vers du nez ; à la fin il a très bien compris :

— Tu vois, petit, ces jolis cœurs, ils fichent le camp de Salonique parce qu'ils ont peur d'être obligés de s'enrôler si Venizelos fait son armée. Ils sont, comme on dit chez nous, braves mais pas téméraires; ils ne vont pas en pays français parce qu'ils craignent qu'on ne les rappelle. Tandis qu'en pays neutre ils seront bien tranquilles. Je ne sais pas si les Grecs du passé avaient autant de poil que les historiens le disent, mais ceux d'aujourd'hui m'ont l'air d'être des héros, en ce sens qu'ils aiment bien regarder les coups.

. . . . . .

. . . . . (*3 lignes censurées*) . . . . . .

. . . . . .

. . . . . Je me demande pourquoi il y a des gens qui se demandent à quoi ça sert que nous soyons à Salonique. Ils n'ont qu'à aller un peu là-bas ces gourdes-là. Ils verraient que si nous n'avions pas du monde pour fermer la bouche à Constantin, il y a belle lurette que le mari de Sophie aurait livré son pays aux Boches et tous ses ports à leurs sous-marins.

Alors ce serait un beau pétrin. Déjà que les sous-marins travaillent dur, quoi qu'on dise ou qu'on ne dise pas, tu vois ce que ça serait s'ils pouvaient se servir des ports et des îles grecques. Il n'y aurait plus moyen de circuler là-bas. La route d'Égypte et des Indes serait coupée et autant dire qu'on laisserait libre aux Boches tout ce côté-là de la carte.

A Malte nous sommes arrivés comme marée en carême. Mais comme les Anglais n'aiment pas qu'on encombre leur port, ils ont demandé à la mission française de faire dégager le *Pamir* dare-dare. Comme on ne savait pas que faire de nous, on nous a expédiés à Bizerte, où on nous a dit que, peut-être, nous recevrions une destination. Nous sommes partis, après une

nuit d'escale, toujours vides, mais c'est la princesse qui casque. Il y a eu une passagère qui est arrivée au dernier moment avec une valise et nous a suppliés de la prendre avec nous. C'était la femme d'un enseigne de vaisseau qui n'avait pas vu son mari depuis août 1914, qu'il était sur un croiseur. Tu parles d'une aventure, je vais te raconter ça.

Depuis le début de la guerre le croiseur du mari de la petite dame avait roulé un peu partout en Syrie, dans l'Océan indien, en Égypte et autres lieux, et elle restait dans sa famille dans un patelin du Jura, où elle souffrait mort et passion de savoir son mari partout par là. C'est la fille d'un inspecteur des navires qui s'y connaît en marine comme moi en théologie et elle est sur les bateaux comme une poule qui a trouvé un couteau. Son mari lui écrivait à chaque courrier d'attendre et que son croiseur finirait par se rapprocher en France, qu'alors il lui ferait signe. Au début de mars elle reçoit de Port-Saïd un télégramme : « Allons dix jours Malte réparations. Viens immédiatement. »

Elle reçoit ça dans son Jura, une heure avant le départ du train pour la correspondance avec le rapide pour Marseille. Elle prend juste le temps de faire une valise et part. Elle arrive à Marseille le lendemain, croyant qu'il suffisait d'arriver sur le quai pour prendre le premier bateau, comme dans Jules Verne. Elle s'est baladée toute la journée depuis la Cannebière jusqu'au port national, demandant à tout le monde, douaniers, agents de police, marins, etc., où on prenait le bateau pour Malte. Elle n'y connaît rien aux compagnies, aux départs. Enfin son cocher a compris qu'elle n'en sortirait pas et l'a conduite à la marine. Elle dit qu'elle ne reconnaîtrait pas un amiral d'un chef de gare parce que leurs tenues se ressemblent; alors tu vois ce qu'ils ont pu rire à la marine, quand elle disait qu'elle voulait voir son mari à Malte, un point c'est tout. Bref on lui a expliqué que le paquebot était parti la veille et qu'il y en avait un autre dans huit jours, de sorte qu'elle ne pourrait pas être à Malte avant dix ou onze jours. La petite dame était aux cent coups. Un homme, toi ou moi, aurait dit zut. Mais je crois que quand les femmes se sont fourré dans la tête de voir leur mari, elles feraient le chemin sur les coudes plutôt que de s'arrêter. Elle a pris le train pour l'Italie, mon vieux,

elle s'est appuyé tout le circuit, Nice, Gênes, Rome, Naples, Reggio, le canal, Messine et Syracuse, pendant trois jours et demi, sans s'arrêter, et en troisième classe, car elle avait peur de manquer d'argent. Elle ne se rappelait même pas comment elle avait pu se débrouiller pour avoir ses passeports et le reste. Tout ce qu'elle se souvenait, c'est qu'elle montrait à toutes les autorités, dans les gares où elle passait, son livret de mariage et le télégramme de son mari. On voulait l'arrêter partout. Elle se mettait à expliquer et à pleurer et on finissait par la laisser partir. Ajoute qu'elle ne sait pas dire pain en italien. Elle a mangé comme elle a pu, parce qu'elle n'osait pas descendre des trains dans les gares de peur qu'ils ne fichent le camp sans elle. Ça ne fait rien, elle n'a pas molli et elle est arrivée à Syracuse. Le paquebot ne partait que dans deux jours. Il ne lui restait plus d'argent pour payer le paquebot ; au consulat français on l'a envoyée promener, vu qu'elle n'est ni indigente ni rien et qu'elle n'était pas en service commandé. Ils lui ont dit d'écrire chez elle pour avoir de l'argent, vu que les mandats télégraphiques n'existaient plus, que ça prendrait une semaine au moins.

Il n'y a qu'une femme pour se tirer de là. Être au sec en Sicile, sans le sou, sans pouvoir rien recevoir de son mari ni de chez elle et arriver tout de même à Malte, c'est des mystères pour toi et moi qui pourtant sommes de vieux renards en fait de voyage. Elle a engagé sa montre en or et une bague avec pierre, puis elle a trouvé moyen de savoir qu'il y avait un voilier avec du liège ou du soufre qui partait le lendemain pour Malte. Ça lui faisait gagner un jour sur l'arrivée à cause que le paquebot s'arrête à tous les ports et que le voilier filait tout droit sans escales.

Je voudrais savoir comment elle a pu faire pour se faire prendre par le vieux Sicilien patron du voilier ; elle a trouvé le truc. D'ailleurs elle est jolie la mâtine, quoiqu'elle soit grosse comme deux liards de beurre, et puis elle n'a pas les yeux dans sa poche. Elle ne pense et ne parle que de son mari, mais pour le rejoindre elle sait bien faire des sourires et des micmacs. Elle a dit qu'avec le patron syracusain elle s'est contentée de montrer son cœur et le mot Malte sur le télégramme, et que ça a collé : moi j'aurais voulu voir ça.

A Malte elle a pris un canot pour faire le tour du port. Tout ce qu'elle savait du croiseur de son mari, qu'elle n'avait jamais vu, c'est qu'il avait trois cheminées, et deux mâts et une étrave en éperon. Elle avait vu ça sur une mauvaise photo qu'elle portait avec elle. Elle montrait au batelier les bateaux à trois cheminées et il allait dessus ; comme les noms sont effacés depuis la guerre, elle demandait partout : « C'est ici le croiseur *Bayard* ? » Tout de suite on lui a dit qu'il n'était pas à Malte, elle croyait que c'était une blague et cherchait ailleurs...; enfin elle a bien vu que son *Bayard* n'était pas là. Partout on lui répondait qu'il était parti depuis trois jours, mais qu'en temps de guerre personne ne sait où vont les bateaux et que tout juste l'amiral pourrait le lui dire, s'il était de bonne humeur ce jour-là, ce qui lui arrivait moins souvent que d'engueuler son monde. Ça ne fait rien, elle demande où elle peut voir l'amiral. Tout le monde lui riait au nez, et lui disait que cet amiral était célibataire et que rien ne le mettait plus en rogne que de voir des officiers voir leurs femmes, parce qu'il dit qu'en temps de guerre ce n'est pas comme en temps de paix. Enfin elle a eu le nom du bateau amiral. Moi, j'aurais voulu voir la collision entre la dame et l'amiral.

Elle raconte seulement qu'il lui a demandé si elle était maboule, que son mari avait eu les plus grands torts de lui télégraphier où il était, qu'il allait faire des ordres très stricts pour empêcher que ça se renouvelle ; qu'elle n'avait qu'à filer en France dare-dare, que c'était inutile de courir après son mari sur la vaste mer, vu que la guerre serait peut-être finie avant qu'elle mette la main dessus.

Heureusement en quittant le bateau, la mort dans l'âme, elle a trouvé à la coupée un officier à qui elle a dit : « Et vous, monsieur, vous ne me direz pas où est le *Bayard* ? » L'autre, traducteur de dépêches, le savait, et était camarade du mari. Il l'a vite menée dans sa chambre pour qu'on ne les entende pas, et il lui a dit, sous le sceau du secret, que le *Bayard* était à Bizerte pour réparations, qu'il y resterait huit à dix jours et qu'elle pouvait le rejoindre s'il y avait un bateau. Tous les services réguliers sont coupés. Il n'y a plus que des navires militaires ou militarisés qui ne doivent prendre aucun passager, elle ne pouvait passer qu'en fraude en risquant un paquet

de première classe, si quelqu'un voulait la prendre. Alors elle a dit qu'on ne pouvait pas la fusiller pour ça et que si on fichait dedans son mari parce qu'elle était allée le chercher, elle lui ferait donner sa démission après la guerre et voilà tout. Elle ne perd pas le nord, celle-là. Elle n'avait jamais vu le jeune officier . . . . . mais elle se l'est tout simplement annexé. D'abord elle lui a emprunté cent francs de la part de son mari. Ensuite elle lui a dit de la renseigner immédiatement sur n'importe quel bateau qui partirait pour la Tunisie. L'autre était tout de même sec; il a dit que si l'amiral apprenait ça, il le mettrait aux arrêts de pied ferme. La petite dame a dû lui envoyer un de ses petits airs câlins et il a accepté. Alors elle lui a dit qu'elle allait s'installer sur un banc de la douane avec sa valise pour toute la nuit, afin que l'enseigne n'ait pas besoin de courir à l'hôtel et pour qu'elle soit tout de suite parée à sauter dans le premier bateau qu'il lui indiquerait. Malgré les représentations de l'enseigne, elle a fait comme elle a dit et s'est incrustée à la douane. Les gabelous ont voulu l'évacuer, mais elle s'est vissée avec sa valise sur un banc, et comme elle n'a pas l'air d'une conspiratrice, on l'a laissée là où elle a dormi la tête sur le mur. Le matin, un des sergents est allé lui chercher du thé et des toasts, et elle a fait sa toilette dans le poste des douaniers, comme si elle était chez elle. C'est à ce moment que l'enseigne du bateau amiral est venu lui dire que le *Pamir* arrivé la veille au soir, partait à huit heures du matin pour Bizerte, mais que le commandant du *Pamir* était connu pour son sale caractère, et qu'il l'enverrait promener. Ah ouiche ! dix minutes après, pendant qu'on levait l'ancre, elle a grimpé l'échelle qui était encore amarrée, elle a bondi sur la passerelle comme si elle n'avait fait que ça de sa vie, et est allée droit à Fourgues comme Jeanne d'Arc devant le Dauphin. Fourgues a fait une bobine, et il a pris sa tête de vent debout pendant qu'elle expliquait son boniment. Moi ça m'aurait coupé la chique. Mais elle allait, elle allait ! Elle priait, elle souriait et puis comme Fourgues continuait à ne rien dire en la regardant du haut en bas (mais moi je voyais ses mains qui fignolaient derrière son dos comme quand il jubilait), elle a éclaté en sanglots, s'est assise sur sa valise en tamponnant ses yeux avec un mouchoir gros comme une noix en répétant :

— Que je suis malheureuse, que je suis malheureuse.

Alors Fourgues a enlevé sa casquette et s'est approché d'elle en la soulevant par le menton, comme un bon papa; il a dit :

— Alors, c'est bien vrai, petite fille, toutes ces blagues que vous me racontez? Eh bien ! il reste une chambre vide. Vous avez de la chance, allez vous mouiller le museau ! Je ne veux pas que votre sacré veinard de mari vous trouve malade !

Mon vieux ! elle lui a sauté au cou et l'a embrassé comme du pain. Fourgues s'est laissé faire et il le lui a rendu, et puis il lui a tapoté la joue :

— Ça va bien, ma belle petite. J'ai une fille qui a votre âge et je voudrais bien qu'elle en fasse la moitié autant quand elle sera mariée... Sur ce, allez vous faire jolie et vous nous raconterez tout ça à déjeuner, midi tapant.

Ça, mon vieux, ç'a été la plus chouette traversée. Un temps de demoiselle, du soleil plein les yeux, et cette femmelette qui jetait du bonheur depuis les cheveux jusqu'aux talons. C'était un sac à malice, sa petite valise ; elle en a sorti du ruban, des bouts de dentelles et des tas de grigris, et quand elle est sortie à midi de la cabine de Blangy, tu n'aurais pas cru que c'était la même qui était arrivée le matin avec les cheveux en pagaye et dans un cache-poussière fripé. Qu'est-ce qu'on a pu rire, à table quand on a raconté tous ses avaros. Fourgues ne tenait plus de joie ! Elle est restée toute l'après-midi sur la passerelle, et je lui ai tout expliqué : le compas, les cartes, les feux, la navigation, tout le fourbi, quoi. Elle ne devait pas y piger goutte, mais elle souriait et inclinait la tête. J'aurais pu lui parler chinois, elle aurait souri encore, elle dansait sur place. Le soir à dîner, Fourgues a profité pour faire à Villiers et à moi le laïus du cœur pour nous encourager à nous marier vite. Tu l'entends d'ici ; toute la lyre, quoi...; moi, je n'avais pas besoin qu'il m'en dise tant. Je n'attends que l'occasion. Mais Villiers a voulu faire le malin en faisant des mais, des si et des car. Alors la petite dame l'a attrapé numéro un et lui a rivé son clou en cinq sec, et Villiers a fini par s'avouer battu et en lui demandant de lui en chercher une qui lui ressemble le plus possible. Enfin on était confortables et contents. Elle est allée au dodo et a dormi ses quatorze heures bien pesées. Quand le

Pamir est arrivé à Bizerte, vers les dix heures du matin, elle est sortie de la cabine fraîche comme la rose, et, bon Dieu de bois, son enseigne de mari aura trouvé que c'est plus agréable la nuit que de recevoir sur la figure un bon coup de tabac. Justement le *Pamir* a été envoyé à Sidi-Abdallah où le *Bayard* était au bassin et on a mouillé tout près de terre.

— Tenez, le voilà votre bateau, ma petite ! — a dit Fourgues, — et il est dedans votre mari. Embrassez-le de ma part, si vous y pensez ! et puis rassurez-vous, il ne lui arrivera rien, à celui-là ! Avec une petite femme comme vous, on est verni.

Elle s'est trottée sans demander son reste. Elle frétillait. Tout juste un bonsoir du bout des doigts, sauf qu'elle a rembrassé Fourgues.

Pardonne-moi de t'avoir raconté ça. Mais sur le *Pamir* on n'a pas tant de distractions et ça va mieux que tous les embêtements des ports et des vadrouilles sur mer. Il n'y a pas à dire, cette petite femme avait du cran, et si tout le monde en avait de même, la guerre durerait bien six mois de moins.

Nous n'avons d'ailleurs pas eu le temps de savoir ce qui lui était arrivé, parce que le *Pamir* a été emballé aussitôt pour Bilbao, à vide toujours, ce qui fait que l'État aura payé un voyage de Salonique à Bilbao, aux armateurs, gratis. Mais tout ça ne nous regarde pas, n'est-ce pas? On marche et on exécute les ordres, même quand il n'y en a pas.

Nous sommes donc restés à Sidi-Abdallah deux jours, juste, le temps de faire des vivres, et nous avons fait route pour Bilbao, où le *Pamir* doit prendre du minerai de fer. La traversée nous a plutôt paru moche, après la passagère de Malte, et nous avons passé notre temps à épiloguer sur ce qu'elle nous avait raconté. . . . . .

. . . . . .

. . . . . (30 *lignes censurées*) . . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

A propos des sous-marins nous voudrions bien que tu nous dises combien de temps ça va durer, cette petite cérémonie

de faire naviguer de gros navires en plein jour. . . . . .

. . . . . .

. . . . . (6 *lignes censurées*) . . . . . .

. . . . . .

. . . . . Fourgues trouve cela un peu vert ; je lui passe la parole :

— C'est très joli, — qu'il dit, — de prétendre que les sous-marins allemands c'est de la blague. Mais on ferait un peu mieux de prendre les précautions de bon sens. Je ne suis pas un officier de sous-marins, mais j'en ai vu quelques-uns, et ils disent que la nuit les sous-marins n'y voient rien dans le périscope et qu'ils sont obligés de naviguer en surface. Par conséquent la nuit ils sont beaucoup plus inoffensifs. Eh bien ! il n'y a qu'à faire naviguer la nuit les gros bateaux de guerre et le reste du temps leur faire longer les côtes, ou bien mouiller dans les ports, surtout dans la Méditerranée. Il ne manque pas de côtes ni de ports. Les traversées dureraient un peu plus, mais ça vaut bien cinquante millions et mille hommes envoyés au fond. C'est comme les transports de troupes et de matériel. D'abord je ne comprends pas qu'on les fasse partir de Marseille pour Salonique, alors qu'il y a Tarente ou Brindisi et que les Italiens sont nos alliés, ça ferait trois ou quatre jours de moins sur l'eau, et autant de risques de moins, et pas mal de millions sauvés. Et puis, même si on veut à tout prix faire tout le circuit sur l'eau, je me casse la tête à comprendre pourquoi, le jour, on ne fait pas naviguer les bateaux tout près des côtes italiennes, ou africaines, ou grecques. D'abord il y aurait beaucoup moins de danger de torpillages, parce que les côtes sont plus faciles à surveiller que la haute mer et puis si un navire est torpillé par hasard près des côtes, il aurait souvent le temps d'aller s'y jeter et on pourrait le tirer d'affaire, et puis les embarcations ne seraient pas perdues ; elles iraient à la côte et les gens seraient sauvés. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . (*27 lignes censurées*) . . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

On est arrivé à Bilbao assez secoués, parce que nous étions

vides, et que sur la remontée du Portugal nous avons eu un sacré temps. Je passe tous les empoisonnements qu'a eus Fourgues pour savoir où et comment prendre son minerai. C'est à croire que les émissaires qu'a la France ici passent leur temps à jouer au bridge au lieu de s'occuper de leur affaire.

. . . . . .

. . . . . (*4 lignes censurées*) . . . . . .

. . . . . .

. . . . . Et puis il faut voir comme on se préoccupe des Allemands et de tout ce qu'ils font ici. Autant dire que les Boches sont les maîtres. Ils savent tout, voient tout ce qui part et renseignent leur ambassadeur à Madrid qui doit bien diriger au moins cinquante mille Boches au doigt et à l'œil. Il y a des espions partout et nous n'en avons nulle part. Bon Dieu, nous avons une sacrée veine que la position maritime de l'Allemagne soit comme qui dirait dans un cul-de-sac. Rien qu'à voir ce qu'elle réussit à nous embêter sur mer à bout de bras quasiment, on peut être certains que si nous étions à sa place et elle à la nôtre, nous serions raclés depuis longtemps et ne recevrions pas un gramme de marchandise. Il y a un peu partout par ici des postes de T. S. F. et des stations d'espions, sur la côte, qui renseignent les sous-marins boches. Ceux-ci n'ont qu'à écouter et à travailler à coup sûr. D'ailleurs Fourgues ni personne à bord ne comprend ces histoires de ravitaillement d'essence, que les journaux français disent que les Allemands emploient dans les pays neutres. Ils disent que les Boches ont des bases de ravitaillement en Grèce, en Espagne et ailleurs, et que, sans ça, ils ne pourraient pas travailler comme ils font. C'est une belle fumisterie. Toutes les fois qu'on cherche les bases de pétrole, on n'en trouve pas. . . . . Les Boches ont bien quinze ou vingt jours d'essence dans leurs sous-marins. C'est les gens de Bilbao qui nous l'ont dit, après ceux de Norvège de l'an dernier. Alors veux-tu me dire où est-ce qu'ils ont besoin de se ravitailler? De Zeebrugge en Méditerranée, il ne faut pas vingt jours. Et en Méditerranée ils ont Pola et Cattaro, ils ont les côtes bulgares et Constantinople, ils ont la Syrie, ils ont les points de Tripolitaine qu'ont repris les Turcs, et ils ont encore les points du Maroc où nous ne sommes

pas. . . . . .
. . . . . .
. . . . . (*8 lignes censurées*) . . . . . .
. . . . . .
. . . . . Enfin, cette fois-ci, le *Pamir* ne partira pas à vide, mais avec trois mille tonnes de bon minerai que les Boches n'auront pas. Nous ne savons pas encore où nous irons, mais je ne crois pas qu'on parte d'ici avant huit jours, parce que le chargement ne va pas vite.

Sur ce, mon vieux, je te la serre. Je voudrais bien qu'on aille à Bordeaux, parce qu'à Bordeaux il y a un train pour la Rochelle. *Good bye.*

(*La fin prochainement.*)

Y.

MA VIE D'ENFANT[1]

MÉMOIRES AUTOBIOGRAPHIQUES

IV

Je suis couché dans un large lit, enroulé tout entier dans la lourde couverture et j'écoute grand'mère qui prie ; elle est à genoux, une main sur la poitrine tandis que l'autre, lentement, dessine le signe de la croix.

Il gèle dehors, à pierre fendre. La clarté de la lune rayonne derrière les vitres fleuries par le froid d'arborescences bizarres et cette clarté illuminant le bon visage au gros nez, allume comme un reflet phosphorescent dans les yeux de mon aïeule. Le fichu de soie qui couvre ses cheveux brille comme du métal forgé et sa robe ondule largement autour d'elle.

Ses dévotions terminées, grand'mère se déshabille en silence, plie avec soin ses vêtements, les pose sur un coffre dans un coin, puis se dirige vers le lit où je feins d'être plongé dans un profond sommeil.

— Ah ! le petit coquin, qui ne dort pas ! — s'écrie-t-elle à mi-voix. — Tu ne dors pas, mon chéri ? Donne-moi un peu de la couverture...

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 juin 1917.

Je me réjouis par avance de ce qui va se passer et ne puis retenir un sourire ; alors, elle s'exclame :

— Ah ! c'est ainsi que tu te moques de ta vieille grand'-mère !

Prenant la couverture par un bout, elle la tire à elle avec tant de force et d'adresse que je saute en l'air et tourne plusieurs fois sur moi-même, avant de retomber sur le duvet moelleux. Grand'mère éclate de rire :

— Ah ! Farceur ! Tu fais la chasse aux mouches?

Mais parfois, elle prie très longtemps, et je dors réellement, quand elle se met au lit.

C'est toujours par d'interminables oraisons que s'achèvent les journées de querelles, de chagrins, de disputes. Je les écoute avec attention, car grand'mère raconte en détail au bon Dieu tout ce qui se passe dans la maison.

— Tu le sais Toi-même, mon Dieu, chacun recherche son propre avantage. Mikhaïl étant l'aîné, c'est lui qui devrait rester en ville ; il serait vexant pour lui d'aller s'établir au faubourg, dans un quartier inconnu où les affaires iront on ne sait comment. Le père, lui, préfère Jacob. Est-ce bien, cela, de ne pas aimer également ses enfants ? Il est têtu, le vieux. Tu devrais bien lui faire entendre raison, ô mon Dieu !

Elle fixe ses yeux rayonnants sur les saintes images et donne un conseil à l'Éternel :

— Inspire-lui un beau rêve, Seigneur, qu'il partage équitablement son bien entre ses enfants !

Elle se signe, se prosterne ; son grand front vient heurter le plancher, puis se redressant, elle reprend d'un ton véhément :

— Ah ! si Varioucha voyait le bonheur lui sourire de nouveau ! Qu'a-t-elle fait pour t'irriter? En quoi est-elle plus coupable que les autres? Voilà une jeune femme et bien portante, et elle vit dans l'affliction... Aie aussi pitié de Grigory, mon Dieu, sa vue baisse chaque jour davantage ! S'il devenait aveugle, il faudrait qu'il mendie et ce serait affreux ! Il a usé ses forces à travailler chez nous, et qu'est-ce que grand-père fera pour lui? Ah ! Seigneur ! Seigneur !...

Longtemps, elle garde le silence, baissant la tête avec résignation.

— Et quoi encore? — se demande-t-elle tout haut, en fronçant le sourcil.

Et elle continue :

— Aie pitié de tous les orthodoxes, sauve-les. Et pardonne à la maudite bête que je suis. Tu sais que si je pèche, ce n'est point par méchanceté, mais par sottise.

Après avoir poussé un profond soupir, elle reprend d'une voix caressante et satisfaite :

— Tu sais tout, Père, tu connais tout !

Le Dieu de grand'mère, qui lui était si proche, si familier, me plaisait beaucoup et je demandais souvent à mon aïeule :

— Raconte-moi quelque chose sur Dieu...

Elle parlait de Lui les yeux mi-clos, traînant sur les mots, d'une voix très basse ; en outre, quand elle entamait le sujet, elle s'asseyait sur le lit, jetait un fichu sur ses cheveux et jusqu'à ce que je fusse endormi, dévidait son histoire :

— Le Seigneur est assis sur une colline, au milieu des champs du paradis, sur un trône de saphir, sous des tilleuls d'argent. Ces tilleuls sont fleuris toute l'année, car il n'y a au paradis ni automne ni hiver et les fleurs ne se fanent jamais. Autour du Seigneur, les anges volent et tourbillonnent comme des flocons de neige ou des essaims d'abeilles ; on dirait des colombes blanches qui descendent du ciel sur la terre pour remonter encore raconter à Dieu tout ce qui se passe dans ce monde. Chacun a son ange, tu as le tien, j'ai le mien et grand-père a le sien lui aussi, car tous les hommes sont égaux devant Dieu. Et ton ange raconte au bon Dieu : « Alexis a tiré la langue à son grand-père ! » Alors Dieu commande : « Il faut que le grand-père le fouette ! » Et il en est de même pour tout le monde, Dieu donne à chacun selon ses mérites ; aux uns Il accorde de la joie, aux autres Il envoie du chagrin. Et tout est si bien arrangé que les anges, comblés d'allégresse, battent des ailes et chantent perpétuellement : « Gloire à Toi, Seigneur, gloire à Toi ! » Le bon Dieu, Lui, se contente de sourire, comme s'Il leur disait : « C'est bon, c'est bon ! »

Et grand'mère souriait aussi en secouant la tête.

— Tu as vu tout cela?

— Non, mais je le sais ! — affirmait-elle d'un ton pensif.

Quand elle parlait de Dieu, du paradis et des anges, elle

devenait toute petite ; son visage rajeunissait ; ses yeux humides rayonnaient. Je m'emparais de ses longues nattes satinées que j'enroulais autour de mon cou et sans bouger, j'écoutais avec ravissement ses interminables histoires qui jamais ne m'ennuyaient.

— Il n'est pas donné aux hommes de voir Dieu ; ils seraient frappés de cécité. Les saints, eux, peuvent le contempler face à face. Par contre les anges se montrent aux gens qui ont l'âme pure. J'étais à l'église, à la première messe ; et j'en ai vu deux un certain jour : ils étaient lumineux, lumineux et transparents comme des nuages, leurs ailes touchaient terre ; on eût dit qu'elles étaient en mousseline, ou en dentelle. Ils tournaient autour de l'autel et venaient en aide au vieux père Ilye, levant ses faibles bras, lui soutenant le coude. Peu après ce digne homme est mort, car il était très âgé et aveugle. Le jour où j'ai aperçu les anges, j'en ai été toute saisie ; j'étais si heureuse, que c'était beau ! Oui, Alexis, tout est bien, sur la terre et au ciel...

— Est-ce que vraiment tout est bien, chez nous?

Et grand'mère répondait en se signant :

— Tout est bien, gloire à la Sainte Vierge !

Cette réponse me troublait : il m'était difficile de reconnaître que chez nous tout allait bien ; il me semblait, au contraire que la vie devenait de plus en plus pénible dans notre maison. Une fois, en passant devant la porte de la chambre habitée par l'oncle Mikhaïl, j'avais entrevu ; tout en blanc, la tante Nathalie qui tournait dans la pièce sans s'arrêter. Les mains jointes sur la poitrine, elle s'exclamait sur un ton terrifiant et d'une voix continue :

— Seigneur, prends-moi, enlève-moi d'ici !

Je comprenais fort bien cette demande, de même que je comprenais Grigory, lorsqu'il grommelait :

— Quand je serai aveugle, j'irai mendier et je serai plus heureux...

Je souhaitais qu'il perdît la vue au plus vite ; j'aurais demandé la permission de lui servir de guide et ensemble nous aurions parcouru le monde. Je lui en avais déjà parlé, et, souriant dans sa barbe, il m'avait répondu :

— C'est entendu, nous irons mendier tous les deux ! J'an-

noncerai par toute la ville : « Voilà Alexis Péchkof, le petit-fils de Vassili Kachirine, président de la corporation des teinturiers ; voilà le fils de sa fille ! » Et ce sera très drôle...

A plusieurs reprises, j'avais vu sous les yeux vides de la tante Nathalie de grosses poches bleues et souvent ses lèvres étaient boursouflées. Je demandai à grand'mère :

— Est-ce que l'oncle lui donne des coups?

Elle avoua avec un soupir :

— Oui, il la bat en cachette, le grand vaurien. Grand'père lui a interdit de la toucher, mais c'est la nuit qu'il la roue de coups, et elle ne sait pas se défendre !

Et, s'animant peu à peu, elle racontait :

— Tout de même, on est moins féroce que jadis, sous ce rapport-là. Maintenant, on vous flanque un coup de poing sur la bouche, sur l'oreille ; on vous tire les cheveux ; cela ne dure qu'un instant ; mais autrefois, c'était pendant des heures entières qu'on vous maltraitait ! Le grand-père une fois, le jour de Pâques, m'a battue de la messe jusqu'au soir. Quand il était fatigué, il se reposait et recommençait ensuite. Il m'a frappée avec des rênes, des cordes, et tout ce qui lui est tombé sous la main.

— Qu'avais-tu fait?

— Je ne me rappelle pas. A la suite d'une autre correction, je suis restée à moitié morte et pendant cinq jours et cinq nuits, il ne m'a rien donné à manger. Je ne sais pas comment j'ai pu en réchapper. Et une autre fois...

J'étais si étonné que j'en perdis la parole : grand'mère était beaucoup plus grande et plus grosse que grand-père ; comment croire qu'il avait pu la terrasser?

— Est-il donc plus fort que toi?

— Non, mais il est plus âgé. Et puis, c'est lui qui est le mari. C'est lui qui doit répondre de moi devant Dieu ; mon devoir est de tout supporter...

J'aimais beaucoup voir mon aïeule époussetant les images saintes et nettoyant les garnitures de métal. Les images étaient somptueuses, ornées de perles et de plaques d'argent ; les couronnes des saints étincelaient, toutes incrustées de pierres chatoyantes. Grand'mère prenait une icone entre ses mains adroites, souriait et disait avec attendrissement :

— Quelle gentille figure !...

Et elle baisait l'image en se signant.

Il me semblait parfois que grand'mère jouait avec les icones tout aussi sérieusement et sincèrement que ma cousine Catherine avec ses poupées.

Très souvent, elle voyait le diable, seul ou en compagnie.

— Une fois, — racontait-elle, — pendant le carême, je passais de nuit devant la maison des Roudolf, la lune brillait ; tout à coup, à cheval sur le toit, je vis un grand diable tout noir et velu qui penchait sa tête cornue sur le tuyau de la cheminée et qui reniflait de toutes ses forces en remuant la queue. Je fis bien vite un signe de croix, en disant : « Que le Seigneur ressuscite et que ses ennemis se dispersent ! » Alors, il a poussé un petit gémissement et a glissé, roulant du toit jusque dans la cour où il s'est anéanti. Les Roudolf n'avaient probablement pas fait maigre ce jour-là ; c'est pour cette raison que le diable reniflait et se réjouissait...

Je riais en me représentant la culbute du démon ; grand'mère riait aussi et continuait :

— Comme les petits enfants, ils sont très espiègles. Certain soir, que je lavais du linge à la buanderie, voilà sur le coup de minuit que s'ouvre brusquement le portillon du fourneau et une quantité incroyable de diablotins en sortent ; tous étaient de très petite taille et il y en avait qui étaient rouges, d'autres verts, d'autres encore noirs comme des blattes. Immédiatement, je veux me précipiter vers la porte, mais impossible d'y parvenir ; j'étais entourée de démons ; la chambre à lessive en était pleine ; je ne pouvais plus me retourner : ils se mettaient sous mes pieds, me tiraillaient, me houspillaient, si bien que je ne pouvais même plus souffler ! Ils étaient velus, chauds, et leur pelage au toucher était doux comme la fourrure d'un chat ; seulement, tous marchaient sur leurs pattes de derrière. Ils s'amusaient, ils couraient, ils montaient leurs dents de souris, leurs petits yeux verts scintillaient, de toutes petites cornes, à peine plus grosses que des bosses se dressaient sur leur front et derrière eux pendaient de courtes queues tirebouchonnées pareilles à celles des cochons de lait. Ah ! mon Dieu ! J'ai perdu la tête. Quand je suis revenue à moi, la chandelle était presque consumée, l'eau du cuivre toute froide

et le linge blanchi jonchait le sol... Alors je ferme les yeux et de la gueule du fourneau je vois s'écouler un torrent épais de créatures bigarrées et velues ; elles remplissent la buanderie exiguë, soufflent sur la chandelle et tirent leur langue rose d'un air malicieux. C'était à la fois amusant et un peu effrayant.

Grand'mère hoche la tête, garde un instant le silence et soudain, se ranime tout entière :

— Je les ai vus à une autre occasion encore, les maudits, c'était en hiver, par une nuit d'orage. Je traversais le ravin des Dioukof, et je passais à l'endroit où Jacob et Mikhaïl ont essayé de noyer ton père, vers la percée de l'étang, tu te rappelles bien, je t'ai raconté l'histoire? Eh bien, à peine m'étais-je engagée dans le sentier qui descend au fond du ravin que j'entendis des sifflements et des hurlements ! Je lève les yeux et que vois-je? un attelage de trois chevaux noirs conduits par un énorme diable en bonnet rouge et raide comme un pieu qui se précipite sur moi ; il se tenait hors du traîneau et tirait à bras tendus sur les rênes qui étaient des chaînes de fer forgé. Il n'y avait point de route dans le ravin et le traîneau, enveloppé d'un manteau de neige allait tout droit à l'étang. Dans le traîneau, se trouvaient également des diables qui criaient, sifflaient et agitaient leur bonnet ; il passa ainsi sept équipages, comme des chars de pompiers et les chevaux étaient tous moreaux et c'étaient tous des êtres humains que leurs parents avaient maudits ; les démons se servent de ces gens-là comme de jouets et les emploient comme montures, pour se rendre la nuit à leur sabbat. C'était probablement à une noce de démons que j'avais assisté !

Impossible de ne pas croire grand'mère : elle parle avec tant de simplicité et de conviction. Mais où elle excellait, c'était quand elle récitait certains poèmes exposant l'histoire de la Vierge, qui, parcourant la terre, pour se rendre compte des misères humaines, exhorta la princesse Engualitchef, chef d'une bande de brigands, à ne plus massacrer et dépouiller le peuple russe. Elle débitait aussi des légendes en vers sur Alexis le saint homme de Dieu, sur Ivan le guerrier ; elle connaissait également l'histoire de la sage Vassilissa, du Prêtre-Bouc et du Filleul de Dieu, des récits terrifiants sur Martha la Mairesse et sur la Baba Ousta, une autre femme chef de pillards,

enfin elle pouvait narrer encore les aventures de Marie la pécheresse égyptienne et quantité d'autres contes, récits et poésies populaires.

Une chose pourtant m'étonnait plus que tout cela. Bien que ne craignant ni les gens, ni grand-père, ni les démons, ni les forces impures, grand'mère était bouleversée et terrifiée par les blattes noires dont elle devinait toujours la présence, même lointaine. Parfois, la nuit, elle me réveillait et chuchotait :

— Alexis, entends-tu, mon petit, il y a une blatte, écrase-la pour l'amour de Dieu !

Tout endormi, j'allumais la chandelle et je rampais sur le plancher, à la recherche de l'ennemi ; il me fallait parfois beaucoup de temps et je ne réussissais pas toujours.

— Je n'en trouve point ! — disais-je; grand'mère qui restait immobile, la tête cachée sous la couverture, suppliait d'une voix à peine perceptible :

— Mais si, cherche-la, je t'en prie ! Il y en a une, j'en suis certaine.

Elle ne se trompait jamais et je découvrais un insecte, très loin du lit :

— L'as-tu tuée? Oui, Dieu merci ! Et merci à toi...

Et, rejetant la couverture, elle poussait un soupir de soulagement et souriait.

Si je ne découvrais pas la bête, mon aïeule ne pouvait se rendormir ; je sentais son corps tressaillir au moindre bruit qui s'élevait dans le silence absolu de la nuit, et je l'entendais retenir son souffle et murmurer :

— Elle est près de la porte... elle s'est glissée sous le coffre...

— Pourquoi as-tu peur des blattes?

Grand'mère répondait gravement :

— Parce que je ne comprends pas à quoi elles peuvent servir. Elles sont noires et elles bougent et voilà tout. Dieu a donné un rôle à chacune de ses créatures : le cloporte montre que la maison est humide, la punaise, que les murs sont sales ; les poux signifient qu'on va tomber malade ! Tout cela est naturel. Mais les blattes, nul ne sait pourquoi elles viennent ni ce qui les pousse, ni ce qui les fait vivre.

***

Une nuit, comme grand'mère, agenouillée, conversait à cœur ouvert avec Dieu, grand-père entra en coup de vent dans la pièce et annonça d'une voix bouleversée :

— Le Seigneur nous éprouve, mère, la maison brûle !

— Que dis-tu là ! — s'exclama-t-elle en se levant brusquement et tous deux se précipitèrent en piétinant avec lourdeur dans les ténèbres de la grande pièce de réception.

— Evguénia, descends les saintes images ! Nathalie, habille les enfants ! — commanda grand'mère d'une voix ferme et sonore, tandis que son mari larmoyait tout bas :

— Hi, hi, hi...

Je courus à la cuisine ; la fenêtre qui donnait sur la cour étincelait comme de l'or ; sur le plancher, des taches jaunes coulaient et dansaient ; l'oncle Jacob, tout en s'habillant sautait sur ces taches qui semblaient brûler ses pieds nus, et il criait :

— C'est Mikhaïl qui a mis le feu ; il a mis le feu et il s'est sauvé !

— Silence, vaurien ! — ordonna grand'mère en le poussant vers la porte avec une telle violence qu'il faillit tomber.

A travers les vitres couvertes de givre on voyait flamber le toit de l'atelier et par la porte ouverte de l'appentis, on apercevait le feu ondoyant qui tourbillonnait à l'intérieur. Dans la nuit paisible, ses fleurs rouges s'épanouissaient sans dégager de fumée.

Très haut seulement au-dessus d'elles vacillait un nuage blanchâtre qui néanmoins, laissait transparaître le torrent argenté de la voie lactée. La neige scintillait avec des reflets pourprés ; les murs des bâtisses tremblaient, chancelaient, comme pour se diriger vers le coin de la cour où le feu jouait gaîment, enluminant de rouge les larges fissures qui s'ouvraient dans les cloisons de l'atelier. Sur les planches sèches et noires du toit, des rubans d'or et de pourpre s'enroulaient et se tordaient ; isolée au milieu de leurs volutes, une mince cheminée d'argile se dressait, criarde ; de légers craquements, comme des frou-frous de soie venaient battre les vitres ; le feu s'étendait

toujours ; l'atelier, qu'il dévorait complètement, me semblait pareil à l'iconostase de l'église et m'attirait sans que je pusse résister à son appel.

Jetant sur mes épaules une lourde pelisse, j'enfilai des bottes appartenant à je ne sais qui ; puis je me traînai du corridor jusqu'au perron où je restai stupéfait ; la clarté du feu m'aveuglait, j'étais assourdi par les craquements et par les cris de grand-père, de Grigory et des oncles, effrayé de la conduite de grand'mère : coiffée d'un sac vide, enveloppée dans une housse, la bonne aïeule courait vers l'atelier en flammes et y pénétrait en clamant :

— L'acide, imbéciles ! L'acide qui va faire explosion !

— Grigory, — pleurnichait grand-père, — retiens-la, sinon elle est perdue !

Mais grand'mère revenait déjà, toute fumante ; elle hochait la tête, courbait le dos et portait à bras tendus une énorme bonbonne pleine d'acide.

— Père, fais sortir les chevaux ! — ordonna-t-elle en toussant et en râlant. Enlevez-moi cette housse, vous ne voyez donc pas qu'elle flambe?

Grigory lui arracha des épaules la housse qui brûlait en effet ; et se courbant en deux, il se mit à lancer à l'intérieur de l'atelier de grandes pelletées de neige. L'oncle sautillait autour de lui, une hache à la main ; grand-père jetait de la neige sur sa femme qui, après avoir mis la bonbonne en sûreté se précipita sur le portail. Elle l'ouvrit et, saluant les gens qui accouraient de toutes parts, elle leur dit :

— C'est le hangar qu'il faut protéger, voisins ! Si le feu atteint le hangar et le fenil, toute la maison grillera et celles du voisinage aussi ! Abattez le toit et jetez le foin dans le jardin. Grigory, lance plus haut ; inutile d'entasser la neige par terre ! Jacob, ne perds pas de temps, donne des haches et des pelles à tout le monde ! Voisins, venez à notre aide, que Dieu soit avec nous !

Grand'mère était aussi intéressante que l'incendie ; toute noire et éclairée par la flamme qui semblait la pourchasser, elle allait et venait dans la cour ; elle était partout, elle voyait tout, elle dirigeait tout.

Charap, le cheval, survint au galop ; il se redressa sur ses

pieds de derrière et le feu donna dans ces grands yeux qui lancèrent un éclair rouge. Alors l'animal reposant les sabots à terre se mit à hennir et grand-père affolé, lâchant la bride, fit un bond de côté et cria :

— Mère, retiens-le !

Elle se jeta sous les pieds de la bête cabrée et se plaça les bras en croix devant elle. Charap poussa un gémissement plaintif et tendit le cou en louchant vers la flamme.

— N'aie donc pas peur ! — proféra grand'mère d'une voix mâle.

Et tout en lui tapotant le cou, elle saisit la bride et continua :

— Crois-tu que je te laisserai ici ! Ah ! gros nigaud... petite souris...

Et la « petite souris », trois fois plus grosse qu'elle, la suivit docilement jusqu'au portail.

Evguénia sortit de la maison avec les enfants emmitouflés et glapissants :

— Je n'ai pas trouvé Alexis ! — déclara-t-elle.

— Va-t'en, va-t'en ! — répondit grand-père en agitant la main.

Je me cachai sous les marches du perron, afin de n'être pas emmené par la bonne.

Déjà, le toit de l'atelier s'effondrait, et les minces chevrons se dressaient vers le ciel ; à l'intérieur de la bâtisse, des tourbillons verts, bleus, rouges fusaient avec des crépitements ; les flammes en gerbes tombaient dans la cour, sur les gens assemblés devant l'immense foyer qu'ils essayaient d'étouffer sous des pelletées de neige. Les marmites bouillonnaient avec furie ; la fumée et la vapeur s'élevaient en nuages épais ; des odeurs bizarres se répandaient et picotaient les yeux ; je sortis de mon refuge et roulai dans les jambes de ma grand mère.

— Ote-toi de là ! — m'ordonna-t-elle, — ôte-toi de là ou tu seras écrasé.

Un cavalier en casque de cuivre orné d'une crinière se présenta sur le seuil. Son cheval était couvert d'écume et l'homme hurla, en levant très haut son bras armé d'un petit fouet :

— Laissez passer !

Des clochettes résonnèrent. Tout était beau et amusant comme en un jour de fête. Grand'mère me poussa sur le perron.

— N'as-tu pas compris ce que je t'ai dit? Va-t'en !

Impossible de désobéir. Je me rendis à la cuisine, où je me collai le nez à la fenêtre; mais je n'apercevais plus le feu que des groupes noirs assemblés me cachaient; seuls les casques de cuivre étincelaient parmi les têtes coiffées de casquettes de drap ou de bonnets de fourrure.

On étouffa rapidement l'incendie, en inondant les foyers qu'on piétina ensuite; puis la police dispersa la foule et grand'mère revint à la cuisine.

— Qui est là? Ah ! c'est toi? Tu ne dors pas, tu as peur? Ne crains rien, tout est fini...

S'asseyant à côté de moi, elle garda le silence. J'étais content que la nuit paisible et l'obscurité fussent revenues et pourtant, je regrettais le feu.

Grand-père qui entrait, s'arrêta sur le seuil et appela :

— Mère?

— Quoi?

— T'es-tu brûlée?

— Ce n'est pas grave !

Il frotta une allumette qui éclaira son vieux visage de putois tout maculé de suie, puis sans se hâter, il s'assit à côté de sa femme :

— Tu devrais te débarbouiller ! — conseilla-t-elle; elle-même était couverte de suie et une odeur âcre émanait de sa robe.

Grand-père soupira :

— Le Seigneur est miséricordieux ; quelle intelligence il t'a donnée !...

Et, après lui avoir caressé l'épaule, il reprit :

— Par moments, veux-je dire, pendant une heure ou deux ; mais enfin, oui, tu as parfois de la raison !

Grand'mère sourit à son tour ; elle allait répliquer lorsqu'il continua, le front rembruni :

— Il faut renvoyer Grigory ; c'est par sa négligence que le feu a éclaté. Il est à bout de forces, cet homme, il est vidé. Jacob larmoie sur le perron, comme un nigaud... Si tu allais voir...

Elle se leva et sortit en soufflant sur ses doigts. Sans me regarder, grand-père à mi-voix m'interrogea :

— Tu as vu l'incendie, depuis le commencement? Eh bien, que dis-tu de grand'mère? C'est pourtant une vieille femme... Elle, cassée, usée? Allons donc ! Ah !

Il courba le dos, garda longtemps le silence ; puis se leva, moucha la chandelle avec ses doigts et s'adressant de nouveau à moi :

— As-tu eu peur?

— Non.

— Il n'y avait en effet pas de quoi.

Arrachant brusquement sa blouse, il se dirigea vers un coin où se trouvait un lavabo et là, dans l'ombre, tapant du pied il déclara à haute voix :

— L'incendie, c'est une sottise ! Celui dont la maison brûle devrait être fouetté en public, car c'est un imbécile, ou un voleur ! Si l'on agissait de la sorte, il n'y aurait plus d'incendies... Va-t'en te coucher... Que fais-tu là?

J'obéis, mais je ne pus dormir ; à peine m'étais-je mis au lit qu'un hurlement qui n'avait rien d'humain m'en fit sortir en sursaut.Je me précipitai derechef à la cuisine ; grand-père, le torse nu, une chandelle à la main, se tenait au milieu de la pièce ; sa chandelle tremblait et lui, traînant les pieds sur le plancher, râlait sans pouvoir avancer :

— Mère, Jacob, qu'est-ce qui se passe?

Je bondis sur le poêle où je me pelotonnai et l'agitation régna de nouveau dans la maison ; comme pendant l'incendie, une plainte douloureuse et cadencée retentissait et reprenait avec une force croissante. Grand-père et l'oncle allaient et venaient, l'air effaré ; grand'mère grondait et les expédiait je ne savais où. Grigory entassant des bûches dans le fourneau, remplissant d'eau les marmites, faisait un vacarme incroyable tout en dodelinant de la tête comme un chameau d'Astrakhan.

— Mais allume donc ! — commanda grand'mère.

Il se hâta de prendre un tison et rencontrant mon pied, il poussa un cri d'alarme.

— Qui est là? Ah ! que j'ai eu peur... Tu es partout où l'on n'a pas besoin de toi...

— Qu'est-ce qu'il y a?

— C'est la tante Nathalia qui accouche, — répondit-il avec indifférence.

Je me rappelai alors que ma mère n'avait pas crié ainsi, quand elle avait accouché...

Les marmites placées sur le feu, Grigory grimpa sur le poêle, à côté de moi et tirant de sa poche une pipe de terre, il me la montra :

— Je me suis mis à fumer à cause de mes yeux... La grand'mère me conseille de priser, mais moi, je crois qu'il vaut mieux que je fume...

Il s'assit tout au bord du poêle, les jambes pendantes et il baissait les yeux pour regarder la faible clarté de la chandelle. Son oreille et sa joue étaient maculées de suie ; sa blouse déchirée sur le côté liassait voir ses côtes larges comme des cercles de tonneau. L'un des verres de ses lunettes s'était brisé et la moitié du verre étant sorti de la monture, l'œil rouge et humide tel une plaie, apparaissait dans l'ouverture. Grigory bourra sa pipe de tabac en feuille et tout en prêtant l'oreille aux gémissements de la femme en travail, il marmottait des phrases incohérentes :

— Tout de même, elle s'est brûlée, la grand'mère ! Comment fera-t-elle pour délivrer la tante ! Comme elle geint ! On l'avait oubliée et il paraît qu'elle a ressenti les premières douleurs quand l'incendie commençait... Elle a eu peur... Que c'est pénible, de mettre un enfant au monde et pourtant, on ne respecte pas les femmes ! Rappelle-toi cela : il faut respecter les femmes, c'est-à-dire celles qui sont mères...

Je sommeillais ; un bruit de pas, de portes qui claquaient, les grognements furieux de l'oncle Mikhaïl me réveillèrent ; des paroles bizarres arrivèrent à mes oreilles :

— Il faut ouvrir la porte sacrée...

— Donnez-lui de l'huile de la lampe éternelle, avec du rhum et de la suie : un demi-verre de rhum, un demi-verre d'huile et une cuillerée à soupe de suie...

L'oncle Mikhaïl suppliait obstinément :

— Laissez-moi voir...

Il était assis par terre, les jambes écartées, les mains traînant sur le plancher. La chaleur devenant insupportable, je

descendis du poêle ; mais lorsque j'arrivai à sa hauteur, il me tira par la jambe et je tombai sur la nuque.

— Imbécile ! — m'écriai-je.

Instantanément il sauta sur ses pieds, me saisit de nouveau et se mit à rugir en me secouant :

— Je vais te casser la tête contre le poêle.

Quand je revins à moi, j'étais au salon, dans le coin des images saintes, sur les genoux de grand-père ; les yeux levés au plafond, il me berçait et murmurait :

— Nous n'avons point d'excuses, ni les uns, ni les autres...

Au-dessus de sa tête, la lampe éternelle brillait ; sur la table, au milieu de la pièce, une chandelle était allumée ; le trouble matin d'automne apparaissait déjà derrière la fenêtre.

Grand-père demanda en se penchant vers moi :

— Où as-tu mal?

J'avais mal partout ; ma tête était mouillée, mon corps pesant, mais je ne voulais rien dire ; tout me semblait si bizarre : les chaises étaient presque toutes occupées par des gens inconnus ; le prêtre en robe violette était là, avec un petit vieux à cheveux et en lunettes, vêtu d'un uniforme et beaucoup d'autres encore ; tous restaient immobiles, comme des statues de bois ; ils attendaient et écoutaient l'eau qui clapotait tout près de nous. Appuyé au montant de la porte, l'oncle Jacob debout cachait ses mains dans ses poches. Grand-père l'appela :

— Conduis ce gamin à son lit !

L'oncle me fit signe du doigt et s'en alla sur la pointe du pied jusqu'à la porte de la chambre de grand-père ; lorsque j'eus grimpé sur le lit, il chuchota :

— La tante Nathalia est morte !

Je n'en fus pas surpris ; depuis longtemps, elle menait dans la maison une vie tellement à part, ne paraissant plus à la cuisine, ni à table.

— Où est grand'mère?

— Là-bas, — répondit l'oncle, avec un petit geste vague, et il sortit toujours sur la pointe des pieds.

Je demeurai couché à regarder tout ce qui m'entourait. Aux vitres s'étaient collés je ne sais quels visages velus, gris et aveugles. Dans un coin, au-dessus d'une malle, à l'endroit où

grand'mère suspendait ses robes, il me semblait que quelqu'un guettait. Le visage enfoui dans l'oreiller, je louchai d'un œil vers la porte ; j'avais grande envie de repousser mon édredon et de fuir. Il faisait chaud ; une odeur épaisse et suffocante emplissait l'appartement et je me remémorais le jour où Tziganok était mort ; des filets de sang coulèrent sur le sol, quelque chose se gonfla dans ma tête ou dans mon cœur ; tout ce que j'avais vu dans cette maison défilait sous mon crâne, comme un cortège de chars dans la rue, en hiver, et j'étais terriblement oppressé...

La porte très lentement s'ouvrit, grand'mère pénétra dans la chambre et referma la porte contre laquelle elle s'appuya. Puis, tendant les mains vers la flamme bleue de la lampe éternelle, elle se mit à gémir tout bas, comme une enfant :

— J'ai mal aux doigts, j'ai mal aux doigts...

V

Ici encore quelque chose surgit dans mon souvenir ainsi qu'un cauchemar. Un soir, après le thé, comme je lisais avec grand-père et que grand'mère lavait la vaisselle, l'oncle Jacob débraillé comme toujours, entre en coup de vent dans la pièce. Sans saluer, il lança sa casquette dans un coin ; puis tout gesticulant et agité, il parla avec précipitation :

— Père, Mikhaïl fait le fou. Il a dîné chez moi, a bu et s'est mis à tout chambarder : il a brisé les assiettes et les verres, déchiré une robe de laine qui appartient à un client, a cassé les vitres, il m'a injurié et a insulté Grigory... Et maintenant, le voici qui arrive en vociférant : « Je vais chez le père pour lui arracher la barbe, je veux le tuer !... » Prenez garde !...

Grand-père se leva lentement. Son visage ridé sembla se contracter, s'affiler et devint étroit et menaçant comme une hache.

— Entends-tu, mère? — glapit-il, — et que penses-tu de cela? Notre propre fils vient tuer son père !

Il allait et venait par la cuisine, redressait les épaules ; puis

se dirigeant vers la porte, il poussa brusquement le verrou massif et cria à Jacob :

— Ainsi, c'est toujours la dot de Variouchа que vous voudriez rafler? Eh bien ! voilà pour vous !

Et il lui fit la nique ; l'oncle recula et d'un ton vexé protesta :

— Père, je ne suis pour rien dans l'affaire.

— Toi ! Ah ! je te connais !

Grand'mère gardait un silence obstiné et rangeait en hâte les tasses dans l'armoire.

— Moi qui suis venu pour vous défendre ! — continuait Jacob.

— Vraiment? — ricana grand-père. — C'est très bien ! et je te remercie, mon garçon... Mère, donne donc quelque chose à ce renard ; un fer à repasser ou un tisonnier ! Et toi, mon petit Jacob, quand ton frère entrera, tu le frapperas... sur la tête !

Grand-père plongea les mains dans ses poches et s'en alla dans un coin.

— Si vous ne me croyez pas... — balbutiait mon oncle.

— Si je te crois ! — interrompit grand-père en frappant du pied ! — Non, je croirais plutôt n'importe quel animal, un chien, un hérisson, mais toi, jamais ! Comme si je ne savais pas que c'est toi qui as fait boire ton frère et qui l'as poussé ! Et maintenant, frappe ! Frappe qui tu voudras, lui ou moi...

Grand'mère me chuchota :

— Monte vite, regarde par la fenêtre et quand tu verras l'oncle Mikhaïl, viens nous prévenir tout de suite. Va, va...

Un peu effrayé à l'idée de l'irruption imminente de la brute surexcitée, et fier en même temps de la mission dont on m'a chargé, je me penche à la fenêtre et j'examine la rue : elle est large, couverte d'une couche épaisse de poussière dans laquelle les gros cailloux font des bosses. A gauche, très loin, après avoir franchi le ravin, elle aboutit à la place de la *Maison de force*, où s'érige la vieille prison, édifice grisâtre flanqué d'une tour à chacun de ses quatre angles. Elle a quelque chose de mélancolique et de beau. A droite, trois maisons seulement nous séparent de la vaste *Place au Foin*, barrée par la caserne des bataillons disciplinaires et le beffroi couleur

de plomb du bâtiment des pompiers. Autour de la guérite, percée d'ouvertures, le veilleur tourne comme un chien attaché à sa chaîne. Plus loin, je distingue l'étang croupissant de Dioukof, dans lequel, ainsi que me le raconta grand'-mère, mes oncles naguère firent un trou dans la glace pour y jeter mon père. Presque en face de la fenêtre s'ouvre une ruelle bordée de petites maisonnettes bariolées ; elle s'appuie à l'*église des Trois-Evêques*, qui est large et basse. Quand on regarde droit devant soi, on aperçoit les toits qui ressemblent à des barques renversées flottant sur les vagues vertes des jardins.

Les maisons de notre rue, effritées par les tempêtes des longs hivers et délavées par les interminables pluies d'automne, sont poudrées de poussière ; serrées les unes contre les autres comme les mendiants sur le parvis de l'église, elles aussi, elles semblent attendre quelqu'un. Les rares passants vont sans se presser, pareils à des blattes somnolentes dans l'ombre tiède du poêle. Une chaleur accablante s'élève jusqu'à moi et je sens l'odeur insinuante et fade des pâtés à l'oignon vert et à la carotte, que je n'aime pas et qui me rend toujours mélancolique.

Je m'ennuie, je m'ennuie terriblement, j'étouffe aussi : quelque chose comme une coulée de plomb liquide et chaud emplit ma poitrine et comprime mes côtes, dans cette petite pièce dont le plafond, pareil à un couvercle de cercueil, pèse sur ma tête.

Voici l'oncle Mikhaïl : il apparaît au coin de la maison grise qui fait l'angle de la ruelle : la casquette si enfoncée sur la nuque que ses oreilles en sont écarquillées, il est chaussé de bottes poussiéreuses qui lui montent jusqu'aux genoux, et vêtu d'un veston roussâtre ; une de ses mains plonge dans la poche de son pantalon à carreaux, l'autre tiraille fiévreusement sa barbe. Je ne distingue pas son visage, mais à son attitude je devine qu'il va bondir et s'agripper de ses mains noires et velues à la porte de notre maison. Il faudrait descendre au plus vite, prévenir les autres, mais je ne puis me détacher de la fenêtre. Je vois l'oncle qui traverse la chaussée avec précaution, comme un chat craignant de se salir les pattes et je l'entends qui ouvre la porte du cabaret.

A toutes jambes je descends pour rendre compte de ce que j'ai vu :

— Qui est là? — demande grand-père d'une voix brutale. — C'est toi?... Il est entré au cabaret? C'est bien, va-t'en ! Retourne là-haut !

— J'ai peur.

— Ça ne fait rien...

De nouveau, je me penche à la fenêtre. Le jour est à son déclin. La rue est devenue plus profonde, plus noire ; aux fenêtres des maisons, des feux jaunes apparaissent et s'étendent comme des taches graisseuses ; en face, on fait de la musique ; les cordes chantent avec une harmonieuse tristesse. Au cabaret, on chante aussi, et quand la porte s'ouvre, une voix lasse et brisée arrive jusqu'à mes oreilles ; je sais que c'est celle de Nikitouchka, un vieux mendiant borgne et barbu qui a un charbon ardent en guise d'œil droit et dont l'œil gauche est complètement fermé. La porte claque et la chanson se tait, tranchée comme par un coup de hache.

Grand'mère envie Nikitouchka :

— Il a bien de la chance, — soupire-t-elle. — Il sait de beaux poèmes !

Une lassitude invincible et qui vous serre le cœur émane de cette rue somnolente. Je voudrais tant entendre monter grand'mère, ou même grand-père. Quelle espèce d'homme était-ce donc que mon père? Pourquoi ni mes oncles, ni mon aïeul ne l'ont-ils aimé, alors que grand'mère, Grigory et Evguénia ne tarissent pas d'éloges sur son compte ? Où est ma mère ?

Je pense à elle de plus en plus ; je la place au centre de toutes les histoires et des légendes que me raconte mon aïeule. Le fait que ma mère ne veut pas vivre dans sa famille l'élève encore à mes yeux. Je m'imagine qu'elle habite quelque part au loin, dans une hôtellerie sur la grand'route, chez des bandits qui pillent les riches voyageurs pour partager ensuite leur butin avec les pauvres. Peut-être a-t-elle trouvé asile dans une caverne de la forêt, chez de bons brigands, naturellement, pour qui elle fait la cuisine et dont elle garde les trésors. Peut-être aussi, comme la princesse Engalitchef, en compagnie de la Sainte Vierge, parcourt-elle le monde pour en voir les splendeurs et les misères.

Je me remémore ces légendes et je rêve.

Des piétinements, des hurlements venus du corridor et de la cour, me réveillent en sursaut. Penché à la fenêtre j'aperçois grand-père, l'oncle Jacob et Mélian, un Tchérémisse, cocasse, employé du cabaretier, en train d'expulser l'oncle Mikhaïl qui résiste de toutes ses forces. Les coups, de tous côtés, pleuvent sur ses bras, sur son dos et sur sa nuque, et il est enfin projeté, la tête la première, dans la poussière de la rue. La porte basse claque, le loquet et le verrou cliquettent, la casquette fripée vient tomber à côté de l'ivrogne et tout redevient silencieux.

Un instant l'oncle reste ainsi sans mouvement, puis il se met sur son séant, ramasse une pierre et la lance contre le portail qu'elle heurte avec un bruit sonore. Des gens vagues sortent du cabaret, bâillent, reniflent, gesticulent ; des têtes apparaissent aux fenêtres des maisons voisines, la rue s'anime, crie et rit. Et tout cela aussi est pareil à un rêve, à un cauchemar.

Soudain, tout s'efface, tout se tait, tout disparaît.

... Je revois grand'mère assise sur un coffre, le dos courbé, immobile et sans souffle ; debout devant elle, je caresse ses joues tièdes, douces et mouillées ; mais elle ne s'aperçoit de rien et, d'un air morne, murmure :

— Seigneur, n'avais-tu donc pas assez de bon sens pour m'en donner, à moi et à mes enfants? Seigneur, aie pitié de nous.

***

Il me semble que grand-père n'a pas habité plus d'une année la rue des Champs ; pourtant, dans ce court laps de temps, la maison acquit aux alentours une bruyante et mauvaise renommée ; presque tous les dimanches, les gamins rassemblés devant notre portail s'exclamaient gaîment :

— Voilà qu'on se bat encore chez les Kachirine !...

Vers le soir généralement, l'oncle Mikhaïl arrivait et la nuit entière assiégeait la maison, dont les habitants étaient en émoi. Parfois, il se faisait accompagner par deux ou trois acolytes, la crème du faubourg Kounavine. Par le ravin, les sauvages pénétraient dans le jardin où ils se livraient aux

fantaisies les plus échevelées que l'ivresse leur dictait, saccageant les plates-bandes, arrachant les framboisiers et les groseillers ; certain soir même, ils démolirent la buanderie qui servait aussi de salle de bains, brisant tout ce qui s'y trouvait : plancher, banc, marmites, portes et cadres de fenêtres.

Sombre et muet, grand-père demeurait à la croisée, prêtant l'oreille, tandis que grand'mère, invisible dans l'obscurité, courait par la cour et criait d'une voix suppliante :

— Mikhaïl ! Que fais-tu, Mikhaïl?

En réponse arrivait du jardin un juron idiot et obscène.

J'étais alors extrêmement malheureux, car il m'était impossible de rester à côté de grand'mère, et loin d'elle la peur m'étreignait ; mais si je m'avisais de descendre dans la chambre de grand-père, il grognait aussitôt en m'apercevant :

— Hors d'ici, anathème...

Je me réfugiais au grenier, cherchant par la lucarne à me rendre compte de ce qui se passait dans les ténèbres du jardin. Certaine nuit, n'apercevant plus l'aïeule et craignant qu'on ne la tuât, j'appelai de toutes mes forces. Mon oncle, ivre comme de coutume, entendit ma voix et se répandit en invectives furieuses et malpropres contre ma mère.

Un soir qu'une de ces scènes se déroulait, grand-père malade et alité, agitait sur l'oreiller sa tête enveloppée d'un linge et glapissait d'une voix geignarde :

— Dire que c'est pour en arriver là que nous avons vécu, péché et amassé du bien ! Si ce n'était pas scandaleux, je ferais venir la police et j'irais demain chez le gouverneur... Quelle infamie ! Les parents ne pourraient pas faire arrêter leurs enfants ! Ce serait honteux ! Alors, il faudrait tout supporter ! Allons donc !

Soudain, il mit les pieds hors du lit et d'un pas chancelant se dirigea vers la fenêtre ; grand'mère le retint par le bras :

— Où vas-tu? Où vas-tu?

— Allume la chandelle? — ordonna-t-il en haletant.

Lorsque l'aïeule eut obéi, grand-père saisissant le chandelier et le tenant devant lui, comme un soldat son fusil, se mit à crier d'une voix ironique :

— Eh ! Mikhaïl, voleur nocturne, chien enragé, galeux !

Un carreau du haut de la fenêtre vola aussitôt en mille

éclats et un fragment de brique tomba sur la table près de grand'mère.

— Coup manqué ! — hurla grand-père, et il eut un rire qui ressemblait à un sanglot.

Grand'mère le prit dans ses bras, comme un enfant, et elle le porta sur le lit, en murmurant avec effroi :

— Que fais-tu? Que fais-tu? Que Dieu soit avec toi ! Ne le tente pas. Est-ce que dans sa rage, il comprend ce qu'il fait, et que c'est la Sibérie qui l'attend ?...

Les jambes vacillantes, grand-père râla :

— Qu'importe, qu'il me tue !

Au dehors, on meuglait, on piétinait, on égratignait le mur. Je pris la brique qui était sur la table et je courus à la fenêtre ; grand'mère parvint à m'arrêter, et, me repoussant dans un coin, elle siffla entre ses dents :

— Ah ! maudit !...

Une autre fois, l'oncle Mikhaïl armé d'un gros pieu tenta de pénétrer dans le corridor ; debout sur les marches du perron accédant à la cuisine, il essayait d'enfoncer la porte. Grand-père armé d'un bâton, deux locataires avec une massue, et la femme du cabaretier, le suivaient, tandis que grand'mère piétinant sur place, suppliait :

— Laissez-moi aller vers lui... Laissez-moi lui parler, lui dire un mot...

Grand-père la repoussait et ces quatre personnes prêtes à tout, qu'éclairait d'en haut une lanterne tremblotante, composaient un groupe étrange. De l'échelle du grenier, je regardais ce spectacle et j'aurais voulu décider grand'mère à venir me rejoindre.

L'oncle s'acharnait avec succès sur la porte branlante et prête à sauter. Le dernier gond tenait à peine, le premier avait déjà cédé et elle grinçait avec un bruit désagréable.

— Tapez-lui sur les bras et sur les jambes, s'il vous plaît, mais pas sur la caboche... — recommanda d'une voix altérée grand-père à ceux qui lui prêtaient main forte.

A côté de la porte, s'ouvrait un petit guichet au travers duquel on pouvait passer la tête ; l'oncle en avait déjà brisé la vitre, et le cadre, tout hérissé d'éclats, devenait noir comme un œil crevé.

Grand'mère passa la main par l'ouverture et elle cria en gesticulant :

— Mikhaïl, pour l'amour de Dieu, va-t'en, sinon tu seras massacré, va-t'en !

Pour toute réponse, il la frappa ; on vit quelque chose de large glisser devant le guichet et tomber sur les doigts de grand'mère qui s'affaissa et tomba à la renverse en criant encore :

— Sauve-toi, Mikhaïl !

— Femme, — rugit grand-père, d'une voix terrible.

La porte s'ouvrit toute grande ; l'oncle bondit dans l'ouverture béante et aussitôt fut lancé à bas du perron, comme une pelletée de boue.

La cabaretière emmena mon aïeule dans la chambre de grand-père ; bientôt, il suivit les deux femmes et s'approcha d'elles, d'un air sombre.

— L'os n'est pas cassé?

— Je crois que si ! — répondit grand'mère sans ouvrir les yeux. — Qu'avez-vous fait de lui?

— Voyons, pas de sottises! — s'exclama-t-il sévèrement. — Suis-je un fauve? On l'a ligoté et il est sous le hangar. Je l'ai aspergé d'eau... Mais Dieu ! qu'il est méchant ! Comment avons-nous pu donner le jour à une pareille engeance !

Grand'mère se mit à gémir.

— J'ai fait chercher la rebouteuse ; prends patience, — exhorta grand-père en s'asseyant à côté d'elle sur le lit. — Ils nous feront mourir. Ils nous feront mourir avant l'heure.

— Donne-leur tout.

— Et Varioucha?

Longtemps, ils parlèrent, l'une tout bas et suppliante, l'autre d'une voix criarde et irritée.

Enfin arriva une petite vieille bossue dont l'immense bouche allait jusqu'aux oreilles, et dans cette bouche s'ouvrant comme une gueule de poisson, le nez crochu semblait vouloir pénétrer. La mâchoire inférieure tremblait ; on ne voyait pas ses yeux ; elle ne marchait pas, elle se traînait en s'aidant d'une béquille et portait à la main une sorte de paquet.

Il me sembla que c'était la mort qui entrait ; je m'élançai vers elle en hurlant de toutes mes forces :

— File d'ici !

Grand-père se saisit de moi et sans façon aucune, il m'emporta au grenier.

VI

Ce fut vers le printemps, que le partage eut lieu. Jacob resta en ville et Mikhaïl s'installa sur l'autre rive. Grand-père s'acheta, dans la *rue des Champs*, une maison assez vaste et qui me parut charmante. Le rez-de-chaussée était occupé par un cabaret et le jardin descendait jusqu'à un ravin hérissé de branches d'osiers nues.

— Que de verges ! — me dit grand-père en clignant gaîment de l'œil, comme nous inspections le jardin en parcourant les allées détrempées et molles. — Bientôt je vais t'apprendre à lire et à écrire, et j'aurai probablement besoin de recourir à leurs bons offices...

La maison était bondée de locataires ; grand'mère et moi, nous nous installâmes au grenier où une chambre avait été aménagée, tandis que grand-père se réserva, à l'étage au-dessous, une grande pièce qui servait en même temps de salon de réception. Notre fenêtre donnait sur la rue ; en se penchant, on pouvait voir chaque soir et chaque dimanche les ivrognes qui sortaient du cabaret, chancelaient, tombaient puis s'en allaient enfin en hurlant. Parfois, on les jetait à la rue comme des sacs, mais ils revenaient à l'assaut et la porte du cabaret claquait ; le contre-poids grinçait, des altercations éclataient. Tout cela était fort intéressant. Dès le matin, grand-père s'en allait aux ateliers de ses fils pour les aider à s'organiser et le soir en revenait fatigué, accablé, irrité.

Grand'mère faisait la cuisine, cousait, bêchait le jardin et le potager ; toute la journée elle virait comme une énorme toupie poussée par un invisible fouet. Elle prisait, éternuait avec volupté et disait, essuyant son visage en sueur :

— Salut, braves gens, dès maintenant et à jamais ! Eh bien, Alexi, nous voilà enfin tranquilles ! Grâce à Toi, Sainte Vierge !

A mon avis, notre existence n'était guère paisible ; de l'aube

à la grande nuit, les locataires ne faisaient qu'aller et venir par la cour et dans la maison; des voisines entraient à chaque instant ; chacun était pressé et comme on était toujours en retard, des gémissements s'élevaient de partout : ces gens-là semblaient attendre quelque chose et appelaient grand'mère :

— Akoulina Ivanovna !

Après avoir humé sa prise de tabac et s'être essuyé soigneusement le nez avec son mouchoir à carreaux rouges, souriante, elle répondait à tous avec la même affabilité :

— Contre les poux, madame, il faut se laver souvent et prendre des bains de vapeur de menthe. Si les poux sont sous la peau, mélanger une cuiller à soupe de graisse d'oie tout à fait pure, une cuiller à thé de sublimé et trois grosses gouttes de mercure, brassez-le sept fois dans une soucoupe avec un tesson de faïence et frottez-vous avec cette pommade. Surtout n'allez pas employer une cuiller de bois ou d'ivoire, car le mercure serait perdu et ne prenez ni cuivre ni argent : c'est dangereux !...

Parfois, elle conseillait d'un air pensif :

— Vous, ma chère, vous feriez mieux d'aller au couvent trouver Azafe, le moine austère ; je ne puis pas vous répondre !

Elle servait de sage-femme, débrouillait les histoires de famille, résolvait les conflits, soignait les enfants; récitait par cœur *le Rêve de la Vierge* qui porte bonheur afin que les femmes l'apprissent, et donnait des conseils culinaires.

Toute la journée, je restais près d'elle, au jardin ou dans la cour ; d'autres fois nous allions chez les voisines où, pendant des heures entières, elle prenait le thé en racontant d'interminables histoires, et de cette époque de ma vie je ne revois que cette vieille femme toujours bonne et si remuante.

Parfois, ma mère, venant je ne sais d'où, faisait une apparition ; mais elle ne restait pas longtemps. Fière et sévère, elle regardait choses et gens avec des yeux froids comme un soleil d'hiver et disparaissait bientôt sans laisser derrière elle le moindre souvenir.

Un beau jour, je demandai à grand'mère :

— Es-tu sorcière?

— Eh bien, vrai, en voilà une idée, — s'exclama-t-elle en souriant ; puis, elle ajouta aussitôt d'une voix pensive :

— La sorcellerie c'est une science trop difficile pour moi qui ne sais ni lire ni écrire, ton grand-père, lui, est un homme instruit, mais la Sainte Vierge ne m'a pas donné beaucoup d'intelligence ni de savoir...

Et elle me découvrit un autre fragment de sa vie :

— Moi aussi, j'étais orpheline ; ma mère était une pauvre paysanne estropiée et sans feu ni lieu. Encore jeune fille, s'étant un jour de frayeur, jetée par la fenêtre, elle s'était cassé les côtes et meurtri l'épaule. Son bras droit, le plus nécessaire, avait dépéri. Et comme ma mère, très habile dentellière, ne rapportait plus rien à ses maîtres, ils lui donnèrent la liberté. « Vis comme tu pourras ! » lui dit-on. Comment vivre quand on n'a plus de bras ! Il ne lui restait qu'à mendier, mais à cette époque-là, les gens vivaient mieux et étaient meilleurs qu'aujourd'hui. Ah ! les charpentiers de Balakhane et les dentellières, quels cœurs d'or ! Pendant l'automne et l'hiver, nous restions en ville pour demander la charité, ma mère et moi, mais dès que l'archange Gabriel agitait sa lance et chassait le froid, dès que le printemps étreignait la terre, nous partions au loin, droit devant nous. Nous avons été à Mourome et à Jourevetz et nous avons remonté le Volga ainsi que la tranquille Oka. Il est agréable de courir le monde durant la belle saison : la terre est caressante, l'herbe comme du velours et il y a des fleurs partout. Une joie indicible nous envahit, les membres sont dispos et le cœur à l'aise. Parfois, maman fermait ses yeux bleus et entonnait une chanson : sa voix n'était pas très forte mais très sonore, et tout semblait s'apaiser et se taire pour mieux écouter. Que cette vie de mendiantes était agréable ! Mais quand j'eus neuf ans, ma mère trouva honteux de me laisser mener cette existence oisive. Elle se fixa à Balakhan : pendant la semaine elle quémandait notre pain de maison en maison, et le dimanche ; mendiait sur le parvis des églises. Durant ce temps à la maison, j'essayais de faire de la dentelle ; je tenais à apprendre le plus vite possible afin d'aider maman et quand j'échouais dans mes tentatives, je versais des larmes. En deux ans et quelques mois, j'appris à fond le métier et bientôt je fus très connue en ville ; si quelqu'un avait besoin d'un ouvrage bien fait, c'était à moi qu'on s'adressait : « Tiens, Akoulina, fais danser tes

fuseaux ! » Et j'étais heureuse ! Mon travail bien sûr n'avait de valeur que parce qu'il était inspiré et dirigé par ma mère qui, n'ayant qu'une main, se bornait à me guider, mais un maître comme elle valait dix ouvrières. Alors, je suis devenue ambitieuse et je lui ai dit : « Ne va plus mendier, maman ; c'est moi seule maintenant qui vais te nourrir ! » Elle m'a répondu : « Tais-toi, ma fille, garde ton argent pour ta dot ! » Et bientôt ton grand-père est arrivé ; c'était un garçon remarquable : à vingt-deux ans, il était déjà puiseur d'eau. Sa mère m'a examinée : elle a reconnu que j'étais travailleuse et parce que j'étais fille de mendiante a conclu que je serais très soumise et obéissante... Elle vendait des brioches et c'était une bien méchante créature, que Dieu me pardonne de le dire... A quoi bon se rappeler les méchantes gens ? Le Seigneur les voit bien lui-même ; il les voit et les diables les aiment !

Et elle riait d'un petit rire cordial ; son nez tremblotait d'une manière un peu ridicule, mais les yeux rayonnants et pensifs semblaient me caresser plus encore que ses paroles.

***

Je me souviens comme si c'était hier de ce grand événement. Grand'mère et moi nous prenions le thé dans la chambre de grand-père ; le vieillard n'était pas très bien ; il avait enlevé sa blouse et assis sur son lit, les épaules nues couvertes d'une longue serviette de toilette, il essuyait à chaque instant la sueur qui perlait sur son visage ; il avait le souffle court et rauque. Dans son visage devenu violet, ses yeux verts s'étaient troublés, les petites oreilles pointues surtout étaient écarlates. Quand grand-père tendait la main pour prendre sa tasse, cette main tremblait lamentablement. Il était doux et il ne se ressemblait plus.

— Pourquoi ne me donnes-tu point de sucre, — demanda-t-il à grand'mère, du ton capricieux d'un enfant gâté.

Elle répondit gentiment, mais avec fermeté :

— Prends du miel en guise de sucre, cela vaut mieux...

Il avala rapidement la boisson chaude ; puis tout haletant et soufflant, il recommanda :

— Fais attention, que je ne meure pas !

— N'aie pas peur, je veillerai.

— Bon ! Si je mourais maintenant, ce serait comme si je n'avais pas vécu ! Tout serait perdu...

— Ne parle pas tant et reste tranquille...

Pendant un instant, il garda le silence ; les yeux fermés, il tortillait les poils de sa barbe et faisait claquer ses lèvres noires ; tout à coup, il se secoua comme si on l'avait piqué et il se mit à penser tout haut :

— Il faut remarier Jacob et Mikhaïl le plus vite possible ; peut-être qu'une femme et de nouveaux enfants les retiendront.

Et il chercha dans sa mémoire les filles qui lui conviendraient comme brus. Grand'mère se taisait et vidait tasse sur tasse ; quant à moi, assis à la fenêtre, je regardais le crépuscule s'enflammer au dessus de la ville et les vitres rouges qu'embrasait le soleil couchant, grand-père, pour me punir de je ne sais quelle faute, m'ayant interdit de descendre dans la cour et au jardin.

Là-bas pourtant, les scarabées voletaient et bourdonnaient alentour des bouleaux. Un tonnelier travaillait dans la cour voisine ; tout près, on aiguisait des couteaux ; au bas du jardin, dans le ravin, les enfants jouaient. J'aurais bien voulu les rejoindre. La tristesse vespérale me remplissait le cœur.

Tout à coup, grand-père sortit je ne sais d'où un livre neuf dont il frappa bruyamment la paume de sa main et m'appela d'une voix alerte :

— Eh ! gamin, arrive ici ! Oreilles salées, pommettes de Kalmouck, vois-tu ce dessin? C'est un a. Dis : a ! b ! c ! Qu'est-ce que cela?

— B.

— C'est juste. Et ça?

— C.

— Non, c'est a ! Regarde : d, e, f ; qu'est-ce que cela?

— E.

— C'est juste. Et ça?

— F.

— C'est juste. Et ça?

— A.

Grand'mère intervint.

— Tu devrais rester tranquille, père...

— Tais-toi ! Cela me distrait. Continue, Alexis !

Il avait posé sur mon cou son bras moite et par-dessus mon épaule, tenant le livre sous mon nez il désignait du doigt les lettres. Il sentait très fort le vinaigre, la sueur et l'oignon frit et j'étouffais presque. La colère l'envahissait peu à peu, il vociférait d'une voix rauque :

— L ! M !

Le son des lettres m'était connu, mais non les signes : L'L ressemblait à un ver ; G à Grigory, M à grand'mère et à moi réunis, tandis que grand-père avait quelque chose de commun avec toutes les lettres à la fois. Longtemps, il me promena sur l'alphabet, me questionnant et reprenant tous les caractères par série ou au hasard. Son emportement m'avait gagné : je transpirais moi aussi et je criais de toutes mes forces. Il s'en amusait, se frottait la poitrine, toussait, pétrissait le livre entre ses doigts et râlait :

— Regarde donc comme il s'échauffe, mère ! Ah ! peste d'Astrakhan, pourquoi hurles-tu ainsi?

— C'est vous qui hurlez...

Je riais en regardant mes grands-parents : grand'mère, accoudée, les poings aux pommettes, nous surveillait en souriant ; elle remarqua :

— Vous êtes assez éreintés, tous les deux !

Grand-père amicalement s'excusait :

— Je crie parce que je suis malade ; mais toi, pantin, pourquoi brailles-tu?

Et, secouant sa tête ruisselante, il déclara à grand'mère :

— Elle s'est trompée, la pauvre Nathalia. Cet enfant a une mémoire de cheval, Dieu merci ! Continue, clampin !

Enfin, il me poussa gaîment en bas du lit :

— C'est assez ! Garde le livre. Demain, tu me réciteras tout l'alphabet sans te tromper et je te donnerai cinq copecks.

Lorsque je tendis la main pour prendre le livre, il m'attira de nouveau à lui et d'une voix attristée me confia :

— Ta mère t'a jeté à l'abandon par le monde, mon petit.

Grand'mère s'effara :

— Ah ! père, pourquoi parles-tu de la sorte ?

— Je ne l'aurais pas fait si le chagrin ne m'y avait forcé... Ah ! cette fille-là, se perdre ainsi !

Il me repoussa brusquement.

— Va te promener ! Je te défends d'aller dans la rue ; reste au jardin ou dans la cour.

C'était justement au jardin que j'avais affaire : dès que j'y parus, les gamins massés dans le ravin commencèrent à me lancer des pierres et je leur rendis la pareille avec le plus vif plaisir.

— Voilà le voisin ! — criaient-ils en m'apercevant et ils s'armaient à la hâte.

Leurs clameurs ne m'effrayaient pas. Il m'était agréable de me défendre seul contre beaucoup ; de voir l'ennemi fuir et se cacher dans les buissons, pour éviter mes projectiles. Ces combats, d'ailleurs, étaient dépourvus de malveillance et se terminaient presque toujours bien.

J'apprenais à lire avec facilité ; grand-père me considérait avec une attention croissante, me corrigeant moins souvent qu'auparavant alors qu'à mon avis, j'aurais dû l'être davantage. Car en grandissant je devenais audacieux et j'enfreignais beaucoup plus fréquemment les ordres et règlements de mon aïeul, qui se contentait de gronder et de me menacer.

Je pensais alors qu'il me fouettait inutilement quand j'étais plus petit et je le lui fis remarquer :

D'une légère chiquenaude au menton, il m'obligea à lever la tête :

— Hein? — s'écria-t-il en clignant de l'œil malicieusement.

Puis avec un rire saccadé, il reprit :

— Ah ! petit hérétique ! Comment peux-tu calculer combien de fois tu as mérité les verges et qui peut le savoir, sinon moi? Va-t'en, polisson !

Mais aussitôt, il me prit à l'épaule et me regardant droit dans les yeux me demanda :

— Es-tu rusé ou bien naïf?

— Je ne sais pas...

— Tu ne sais pas? Eh bien, écoute, mon ami, sois rusé, c'est préférable, car la naïveté et la bêtise, c'est la même chose, as-tu saisi? Les moutons sont naïfs. Souviens-toi de cela! Et maintenant, va t'amuser...

*
* *

Bientôt, je sus épeler le livre des Psaumes : on consacrait généralement à l'étude l'heure qui suivait le thé du soir et chaque jour je devais en lire un passage.

— H-e-u-, heu, r-e-u-x, heureux, l'-h-o-m, l'homm-e, heureux l'homme, — épelais-je, en promenant mon crayon sur la page ; et je demandais pour égayer la leçon :

— L'homme heureux, c'est l'oncle Jacob?

— Je vais te calotter et alors, tu sauras qui est l'homme heureux. — répliquait grand-père en reniflant furieusement ; mais je sentais bien qu'il ne se fâchait que par habitude, et pour le maintien de la discipline.

Et je ne me trompais presque jamais : au bout d'un instant, mon aïeul semblait m'avoir oublié et il grommelait :

— Oui, pour ce qui est de s'amuser et de chanter, il ressemble au roi David ; mais il agit comme Absalon ; il est plein de fiel, ce chansonnier, ce bouffon, cet histrion... Ah ! vous...

J'interrompais ma lecture, et j'écoutais en jetant de temps à autre un coup d'œil sur le visage rembruni et soucieux du vieillard ; ses yeux à demi fermés semblaient me transpercer ; un sentiment de tristesse et d'affection y étincelait et je savais qu'alors sa sévérité coutumière s'amollissait. Il tambourinait sur la table, ses ongles teints brillaient et ses sourcils dorés tremblaient.

— Grand-père...

— Quoi?

— Raconte-moi quelque chose...

— Tu ferais mieux de lire, petit paresseux, — bougonnait-il, et, comme s'il venait de se réveiller, il se frottait les yeux. — Tu aimes les histoires, et tu n'aimes pas le livre des Psaumes.

Mais je le soupçonnais de préférer, lui aussi, les histoires aux Psaumes qu'il savait presque par cœur, car il avait fait vœu de lire à haute voix chaque soir avant de s'endormir un des vingt chapitres de ce recueil.

Je revenais à la charge et le vieillard, gagné par l'attendrissement, finissait par céder.

— Eh bien, c'est entendu !

Affalé contre le dossier du vieux fauteuil de tapisserie, dans lequel il s'enfonçait toujours davantage, la tête rejetée en arrière en une attitude pensive et les yeux au plafond, il se mettait à parler d'une voix basse de son père et de l'ancien temps. Certain jour, des brigands étaient venus à Balakhan pour piller la maison du marchand Zaitzef, le père de mon aïeul monta au clocher pour sonner le tocsin ; mais les brigands s'emparant de lui, le tuèrent à coups de sabre et le précipitèrent en bas.

— Je n'étais alors qu'un tout petit enfant et je n'ai pas été témoin de cet événement, je ne me le rappelle même pas ; mes premiers souvenirs remontent seulement à l'arrivée des Français ; je venais alors d'atteindre mes douze ans. On avait envoyé chez nous, à Balakhan, une trentaine de prisonniers, tous petits et maigres, plus déguenillés que nos mendiants. Ils étaient transis et quelques-uns qui avaient les pieds gelés ne pouvaient même plus se tenir debout. Les paysans voulaient d'abord les massacrer, mais l'escorte et la garnison s'y opposèrent et on obligea les exaltés à rentrer chez eux. Ensuite tout a bien marché, on s'est habitué aux Français qui sont des gens adroits, débrouillards et gais. Parfois ils chantaient des chansons qu'on venait écouter avec intérêt. La noblesse de Nijni-Novgorod, en troïkas, leur faisait assez souvent des visites ; parmi les nobles les uns les menaçaient du poing, et même les frappaient, mais d'autres conversaient gentiment avec eux dans leur langue, leur donnaient de l'argent et toutes sortes de hardes. Je me souviens plus particulièrement d'un petit vieux, qui, en les voyant, s'est caché le visage dans les mains et s'est mis à pleurer : « Ah ! a-t-il déclaré, ce malfaiteur de Bonaparte a mené la France à la ruine ! » Tu vois, c'était un Russe et même un noble ; pourtant, il était bon et il a eu pitié d'un peuple étranger...

Grand-père se taisait un instant, fermait les yeux, lissait ses cheveux et puis il continuait, réveillant le passé avec précaution :

— En hiver, la neige tourbillonnait dans les rues ; le gel semblait ratatiner les chaumières et parfois nous voyions les Français accourir sous nos fenêtres, car ma mère vendait

des petits pains. Les prisonniers frappaient au carreau, criaient, sautaient et demandaient des pains chauds. Ma mère ne les laissait pas pénétrer dans la chaumière et leur passait les pains par la fenêtre ; ils s'en emparaient et, les enfilaient sous leurs blouses, tout contre la peau. Nous ne comprenions pas comment ils pouvaient résister à cette chaleur ! Beaucoup d'entre eux moururent de froid ; cela se comprend : ils venaient d'un pays chaud et n'étaient pas habitués à de telles températures. Nous avions chez nous deux de ces malheureux : un officier et son ordonnance qui s'appelait Miron ; on les avait logés à la chambre à lessive, au fond du jardin. L'officier, grand et mince, n'avait que la peau et les os. Il était vêtu d'un manteau de femme qui lui allait aux genoux. C'était un homme très sympathique, mais qui aimait boire ; comme ma mère fabriquait et vendait de la bière en cachette, il en achetait, et quand il était ivre, se mettait à chanter. Il apprit un peu le russe ; parfois, il baragouinait : « Votre pays pas blanc ; il est noir, méchant ! » Il parlait mal et pourtant parvenait très bien à se faire comprendre. Ce qu'il disait d'ailleurs est juste, le pays du Nord n'a rien de plaisant ; quand on descend la Volga, il fait plus chaud, on dit même qu'au delà de la Caspienne, on ne voit jamais de neige. Cette assertion est fort plausible : nulle part, dans les Évangiles, ni dans les Actes des Apôtres et encore moins dans les Psaumes, il n'est fait mention de la neige et de l'hiver ; et Jésus a vécu dans ces pays-là... Quand nous aurons terminé la lecture des Psaumes, je commencerai l'Évangile avec toi...

Grand-père se tait de nouveau, comme s'il sommeillait, puis il regarde en louchant par la fenêtre, et toute sa physionomie prend un air étriqué et pointu...

— Raconte encore, — lui dis-je tout bas.

— Nous en étions donc aux Français, — reprend-il en tressaillant. — Ce sont aussi des êtres humains, tout comme nous. Parfois, je les entendais interpeller la femme de notre maître : « Madame ! Madame ! » c'est ainsi qu'on appelle les femmes nobles ; mais cette madame-là pouvait s'en venir de la meunerie avec un sac de farine de cent kilos sur son dos. Elle était d'une force incroyable. Jusqu'à ma vingtième année, elle me secouait comme un galopin et pourtant, à vingt ans,

je n'étais certes pas un avorton ! Miron, l'ordonnance, aimait beaucoup les chevaux ; il rôdait dans les cours et par gestes demandait la permission de panser les bêtes. D'abord, on eut peur qu'il les estropiât, puisqu'il était un ennemi ; mais quand ils l'eurent vu à l'œuvre, les paysans vinrent eux-mêmes l'appeler : « Viens donc, Miron ! » Il souriait, secouait la tête et obéissait docilement. Il savait très bien soigner les chevaux et les guérissait comme par miracle ; il est resté à Nijni-Novgorod où il s'était établi vétérinaire ; mais il a perdu la raison et les pompiers un certain jour l'ont tellement rossé qu'il en est mort. L'officier est tombé malade au printemps, et, vers la fin mars, il s'est éteint tout doucement : il était assis dans sa chambre à la fenêtre ; il réfléchissait et il est mort ainsi. Je l'ai bien regretté ; je l'ai même pleuré mais en cachette ; il était si affectueux. Souvent il me prenait par l'oreille et me disait des choses que je ne comprenais guère sans doute, mais qui étaient bien agréables à entendre ! Des amitiés pareilles, on n'en trouve pas souvent, et cela ne s'achète pas au marché. L'excellent homme avait commencé à m'apprendre sa langue, mais ma mère me défendit de poursuivre cette étude et me conduisit même chez le prêtre qui lui ordonna de me fouetter et porta plainte contre mon professeur. A cette époque-là, mon petit, on ne plaisantait pas ; tu ne passeras pas par là, sans doute ; ce sont les autres qui ont supporté pour toi ces épreuves, souviens-t'en !

Le soir tombait. Dans la pénombre, grand-père grandissait étrangement ; ses yeux luisaient comme ceux d'un chat. En général, il s'exprimait avec prudence, d'un ton contenu et pensif ; mais dès qu'il était question de lui-même, il parlait avec une vivacité et une ardeur pleines de suffisance. Cela m'était antipathique et j'exécrais ses sempiternelles recommandations :

— Souviens-t'en ! Rappelle-toi !

Non, certes, je n'avais nulle envie de me rappeler certaines choses qu'il racontait ; et cependant, quoi que je fisse, elles s'implantaient dans ma mémoire comme des échardes douloureuses. Ses récits n'étaient pas des contes de fées, mais se rapportaient toujours au passé. J'avais remarqué qu'il n'aimait pas les questions, c'est pourquoi je l'interrogeais sans me lasser.

— Qui est-ce qui vaut le mieux, du Russe ou du Français?

— Eh, comment le savoir? J'ignore tout à fait comment les Français se conduisent chez eux, — marmotte-t-il d'un air bourru.

Et il ajoute :

— Le putois lui-même est supportable quand il est dans son trou.

— Et les Russes, sont-ils bons?

— Il y en a de bons et de mauvais. Au temps du servage, les gens étaient meilleurs qu'aujourd'hui : ils portaient des chaînes. Maintenant que tout le monde est libre, nul n'observe plus les vieilles coutumes. Les seigneurs ne sont pas très tendres, sans doute, mais au moins, ils ont un brin de raison ; et puis, il y a des exceptions, et quand un seigneur est bon, il l'est vraiment, et on ne se lasse pas de l'admirer ! Il y a aussi des nobles qui sont bêtes comme des sacs et gardent en eux tout ce qu'on y met. En Russie, il y a beaucoup d'écorces, de coquilles ; on croit voir un homme et quand on regarde de près, on s'aperçoit qu'il n'en a plus que le dehors, le noyau manque, on l'a rongé. Il faudrait qu'on nous instruise, qu'on aiguise notre intelligence, mais la véritable pierre à aiguiser, celle qui serait nécessaire, nous fait défaut aussi...

— Les Russes sont-ils forts?

— Il y en a qui sont des hercules ; mais ce n'est pas la force qui importe, c'est l'adresse ; tu peux être aussi fort que tu voudras, un cheval sera toujours plus fort que toi.

— Pourquoi les Français nous ont-ils fait la guerre?

— Ah ! la guerre, c'est l'affaire des gouvernements, des empereurs ; nous ne pouvons pas comprendre ces choses-là...

Mais lorsque je demandai qui était Bonaparte, grand-père me répondit en me donnant beaucoup de détails qui se gravèrent dans ma mémoire :

— C'était un malin qui voulait conquérir l'univers pour qu'ensuite tout le monde vive de la même manière, sans maîtres ni fonctionnaires, sans distinction de classes, tout bonnement. Les noms également auraient été les mêmes pour tous. Et il n'y aurait eu qu'une seule religion. Évidemment, c'était une idée stupide ; il n'y a que les écrevisses qu'on ne peut distinguer entre elles. Les poissons eux, sont tous diffé-

rents et le silure et l'esturgeon ne sont pas plus camarades que le hareng et le sterlet ne s'aiment. En Russie aussi, il y a eu des Bonaparte, Stenka Razine, Emelian Pougatchef, par exemple ; je te raconterai leur histoire plus tard...

Parfois, il m'examinait longuement, sans mot dire, les yeux arrondis comme s'il me voyait pour la première fois. Cette attitude m'était désagréable.

Et il ne me parlait jamais de mon père ni de ma mère.

(A suivre.)

MAXIME GORKI

(TRADUIT D'APRÈS LE MANUSCRIT PAR SERGE PERSKI)

LA BATAILLE DE L'AISNE ET DE CHAMPAGNE

(16 AVRIL-16 MAI 1917)

I

LA SITUATION MILITAIRE APRÈS LE REPLI ALLEMAND

La manœuvre d'Hindenburg autour de laquelle la presse allemande a fait tant de bruit apparaît aujourd'hui avec son vrai caractère. Elle n'a été en réalité que la conclusion forcée de la campagne menée en 1916 par les troupes franco-britanniques sur le front de la Somme.

L'opinion publique n'a d'abord considéré la bataille de la Somme que comme une suite de brillants succès locaux sans en apercevoir les conséquences lointaines et décisives. Les résultats immédiats avaient été certes considérables : un gain de terrain de 180 kilomètres carrés ; — 40 000 prisonniers et 180 canons enlevés à l'ennemi (sur le total de 70 000 prisonniers et de 304 canons pris par l'ensemble des troupes franco-britanniques pendant l'offensive de la Somme) ; — le dégagement de Verdun ; — l'initiative des opérations arrachée à l'ennemi ; — la supériorité des troupes françaises affirmée sur tout le front. Prise en elle-même la bataille de la Somme avait constitué un succès incontestable et important.

Mais la répercussion qu'elle devait avoir s'étendait au delà du temps même où avaient lieu les combats. Pour faire face au danger qui la menaçait sur tous les fronts, sur l'immense front de l'unique champ de bataille, de la mer du Nord jusqu'à Riga, jusqu'aux Balkans, l'Allemagne était obligée de subir une usure continue. Elle s'était préoccupée, pour suffire à sa tâche, de créer des divisions nouvelles, et elle y était arrivée. Mais ces créations ne répondaient pas à la découverte de forces insoupçonnées. Elles n'étaient obtenues que par une mise en valeur poussée à l'extrême de toutes les réserves d'hommes. Quand elle faisait passer le nombre de ses divisions de 180 à 200, puis à un chiffre plus élevé encore, elle n'arrivait à ce résultat que par des prélèvements sur les divisions existantes, par la diminution du nombre des bataillons dans les régiments, et du nombre de régiments dans les divisions, par l'appel des récupérés et des jeunes classes. Cette compression devait avoir des limites. Et bien que l'Allemagne suppléât au capital humain par un matériel très abondant, la fabrication de ce matériel, qui ne se fait pas sans hommes, devait aussi rencontrer des difficultés.

Le commandement allemand savait par une pénible expérience ce que lui avait coûté la bataille de la Somme. On trouve un témoignage de ce qu'avaient été ces combats dans un ordre du jour du Q. G. de la VIIe armée allemande daté du 16 novembre 1916 :

Le *Critérium* d'après lequel on doit à l'heure actuelle juger une troupe est le suivant : *est-elle susceptible d'être engagée sur le front de la Somme ?* Pour les formations de Landwehr qui ne peuvent entrer ici en considération, la question est de savoir si la troupe est largement à la hauteur des exigences de la guerre de position et si, au besoin, elle est susceptible d'être employée même dans des secteurs moins tranquilles que celui qu'elle occupe présentement.

Comme, abstraction faite des formations de Landwehr, l'armée ne comprend actuellement que des divisions antérieurement engagées sur la Somme (prière d'éviter l'expression de « division épuisée » — *abgekämpfte Division*), il faut en premier lieu se demander :

Si et dans quelle mesure les pertes subies en officiers, sous-officiers et hommes de troupe ont été comblées.

Quelle est la valeur des renforts reçus : âge, aptitude physique et degré d'instruction.

Jusqu'à quel point ont disparu les impressions rapportées des combats livrés sur la Somme et l'épuisement consécutif à ces combats.

Malgré tout il faudra se faire une opinion s'appuyant sur le critérium indiqué plus haut : possibilité d'utilisation dans la bataille de la Somme. La valeur combative de la troupe peut-elle être déclarée suffisante, ou bien un délai déterminé est-il encore nécessaire? Une pierre de touche à cet égard : le fait que la troupe exécute à nouveau et spontanément de petits coups de main et manifeste, en cette occasion, son caractère entreprenant et son mordant.

Les graves paroles par lesquelles Sa Majesté et le Commandement suprême nous ont exhortés à restaurer et à entretenir par tous les moyens la valeur combative des troupes seront pour tous les chefs le plus efficace des stimulants. Dans l'appréciation du degré d'instruction atteint par les troupes, on doit être guidé par le sentiment de la grande responsabilité que cette appréciation comporte, mais *on évitera aussi les exigences excessives auxquelles il ne serait pas possible de satisfaire dans les circonstances présentes.*

LE COMMANDANT DE L'ARMÉE

L'usure de l'armée allemande avait été telle que le commandement a voulu à tout prix éviter une nouvelle attaque française menée avec des moyens encore plus puissants : c'est donc avant tout pour refuser une bataille que la fameuse retraite a été ordonnée. Le repli, en dépit de toutes les interprétations tendancieuses, a été l'aveu de la supériorité de l'adversaire. Tel est le fait. Mais comment l'opinion allemande allait-elle l'accepter? Si prompte qu'elle soit à croire les explications officielles, elle n'a pas accueilli sans nervosité la nouvelle que l'armée se repliait. Un recul, de quelque commentaire qu'on l'environne, n'a jamais été un signe de force. Le fait d'abandonner des positions occupées et fortifiées depuis deux ans et demi a provoqué outre-Rhin une émotion considérable.

Le critique militaire de la *Vossische Zeitung*, Salzmann, écrivait à ce sujet :

Les lecteurs des journaux, ceux qui surtout se trouvent à l'arrière, qui n'ont jamais connu les minutes angoissantes de la marche au combat, qui n'ont jamais entendu un obus siffler, manifestent depuis quelques jours une émotion injustifiée. Il est nécessaire de demeurer calme, de considérer objectivement les événements, non dans leurs détails, mais dans leur ensemble, comme l'a si justement demandé Hindenburg au cours d'une récente interview.

Salzmann demandait ensuite au public « de ne pas perdre tout sang-froid parce que le résultat de quelques opérations ne correspond pas entièrement aux vœux de tel ou tel ». Il ajoutait :

Les lettres que je reçois de mes lecteurs prouvent que chez beaucoup les nerfs commencent à défaillir et que cette défaillance fait disparaître la notion claire de ce que doit être un journal. Les journaux allemands sont des organes indépendants : mais ils remplissent un devoir patriotique, lorsqu'ils se conforment, en toute circonstance, aux désirs et aux conseils du haut commandement ; ils le font d'autant plus facilement qu'en dépit du recul tactique actuel devant Arras, rien dans la situation ne justifie la moindre émotion.

Salzmann laissait deviner sa propre inquiétude en parlant de « guerre de défense contre un ennemi infiniment plus nombreux », de « lutte pour la vie ou la mort ». Il voulait croire que la majorité du peuple allemand a encore les nerfs solides : « Tout Allemand en arrière du front devrait s'efforcer de ne pas ébranler cette solidité, même si les opérations ne paraissent pas se dérouler comme on pouvait le souhaiter. » Enfin le critique militaire de la *Vossische Zeitung* déclarait que la seule manière d'avoir les nerfs solides « c'est de placer et de conserver dans le haut commandement une confiance inébranlable ».

Alors on a vu paraître dans la presse allemande l'idée que le repli était une manœuvre. Ce recul n'était pas une action se suffisant à elle-même. C'était le commencement d'une autre action ; c'était le prélude d'une affaire considérable. Il s'agissait : 1° de mettre les troupes franco-britanniques hors d'état de prendre une offensive ; 2° de donner aux troupes allemandes la liberté de leurs mouvements et l'initiative des opérations. Les raisons de l'évacuation étaient stratégiques : tel était le thème. Les commentateurs allemands ont laissé dans l'ombre la question de savoir si cette évacuation n'était pas imposée à l'ennemi, si elle ne le menait pas plus loin qu'il n'avait pensé. Ils ont tous parlé de l'impossibilité de futures offensives ennemies et des facilités données au contraire à l'armée allemande. La *Frankfurter Zeitung* du 19 mars écrivait : « Derrière la ligne de bataille, entièrement détruite et réduite en miettes, des lignes nouvelles d'une grande résistance ont été

construites, positions qui nous permettront d'exécuter nos nouveaux plans si l'occasion d'une guerre de mouvement se présente ». Endres, dans son article du 13 mars, parlait aussi d'une « guerre de mouvement » et, le 16, la *Norddeutsche Allgemeine Zeitung* disait : « Nous rendons notre front plus mobile pour l'attaque. » Rosner dans le *Lokal Anzeiger* du 20 écrit que l'Allemagne a enfin gagné la liberté de mouvement. Gaekde écrivait : « L'évacuation de nos mauvaises positions et l'occupation de nouvelles, organisées depuis longtemps pour le plein succès de la défense nous ont donné de nombreux avantages. » Moraht soutenait que l'objet de ce mouvement était de renouveler l'offensive en de meilleures conditions. Rosner annonçait de terribles surprises pour l'ennemi ; le 25, Endres disait que les Allemands « se retirent de quelques pas, afin de pouvoir prendre leur élan pour le grand saut en avant ».

II

LES OFFENSIVES FRANÇAISES DE L'AISNE ET DE LA CHAMPAGNE

Le 16 avril, ce sont les troupes françaises qui se sont portées en avant, et les troupes britanniques les avaient devancées de quelques jours. Ce seul fait suffisait à ruiner toute la première série des affirmations allemandes. Le commandement avait répandu l'idée que les troupes franco-britanniques étaient mises par la manœuvre d'Hindenburg dans l'impossibilité d'attaquer. Les troupes franco-britanniques répondaient en attaquant.

Il y avait une seconde affirmation à laquelle le commandement allemand tenait beaucoup. Il considérait sa nouvelle ligne comme imprenable : elle marquait l'extrême limite du recul et il ordonnait de la défendre à tout prix. Un document allemand du 3 février 1917 est à ce sujet significatif ; il traite de la défense et de la construction des positions :

> Il n'est pas possible de paralyser la masse de l'artillerie d'attaque ennemie dans le combat défensif, ni d'empêcher une grande partie de nos positions de subir la préparation d'attaque de l'ennemi.

Les Français ont, en octobre et en décembre, lancé en avant, comme à l'exercice, des divisions d'assaut soigneusement instruites. Ils emploieront désormais le même procédé d'une manière plus perfectionnée encore, même dans des attaques de plus grande envergure. Il faut que la défense et la construction des positions s'orientent d'après ces méthodes.

Franchir le barrage de l'artillerie fut un des buts principaux des attaques de l'infanterie française. Elle y a chaque fois réussi ; les diverses causes de ce succès sont connues. Il s'agit que cela ne soit plus possible à l'avenir.

Pour le Commandant du groupe d'Armées,
Le Chef de l'État-Major,
COMTE DE SCULENBURG

Un autre document est plus caractéristique encore. C'est un ordre du 18 mars 1917 relatif à la première position au nord de l'Aisne :

183e D. I.
I a N° 638. Personnel. 18 mars 1917.

A Monsieur le Commandant de la 33e brigade de réserve.

Lors de son passage dans les positions d'infanterie de la division, le Général Commandant a reçu de quelques officiers des réponses qui lui ont laissé l'impression que tous les chefs ne sont pas persuadés de la nécessité absolue de tenir la première position (*die vorderste Stellung*).

Je ne m'explique pas comment cette pensée à pu venir à des officiers de la division, car tous les ordres prescrivent que la *première ligne doit être défendue coûte que coûte* et que, *si elle était perdue, il faudrait lutter jusqu'à ce qu'elle soit reconquise.*

Notre principale ligne de combat est la première ligne, voilà à l'exclusion de toutes autres, la seule pensée à s'ancrer dans la tête, et me rendre compte pour le 23 mars au soir.

VON SCHUSSLER

L'ennemi avait tout fait pour fortifier ses positions. Il n'avait pas seulement accumulé les ouvrages, l'artillerie et les mitrailleuses. Le terrain était favorable à de puissantes organisations. Les coteaux de l'Aisne que les troupes françaises allaient conquérir sont en réalité de véritables falaises dominant de cent mètres la rivière. En dehors des vues plongeantes sur les tranchées françaises, les Allemands avaient

trouvé dans le terrain qu'ils occupaient depuis si longtemps d'autres avantages non moins précieux : les pentes crayeuses de nos collines sont en effet percées de tous côtés de grottes ou *creutes* qui constituaient d'admirables abris.

La valeur défensive de ces positions est mise en lumière par la préparation de l'artillerie qui a été nécessaire dès le début d'avril. On peut s'en rendre compte par quelques extraits du carnet d'un *Gefreiter* :

Le 11 avril 1917.

Aujourd'hui c'est le quatrième jour que notre secteur est bombardé sans trêve et avec acharnement par les Français, à l'aide de projectiles d'artillerie de tous calibres et de bombes, qui tombent lentement mais continuellement.

On ne distingue presque plus les tranchées ; un entonnoir touche l'autre.

Nous nous réfugions de notre cabane dans l'abri bétonné des pièces ; là du moins on est jusqu'à un certain point en sûreté. A peine y sommes-nous que quelques obus arrivent l'un derrière l'autre. L'un d'eux traverse la cuisine à 3 mètres de notre cabane, et enlève une partie de l'abri voisin. Un autre détruit complètement l'abri le plus proche, qui forme à présent un énorme cratère. Le coup suivant transperce le mur du cimetière et vient mourir sur notre abri bétonné épais de 30 centimètres, qui résiste parfaitement. Mais, sous l'effroyable choc, l'intérieur est bouleversé : tous les objets sont dispersés ; une pesante table est jetée de côté et un banc est lancé dessus à l'envers. On ne reconnaît plus rien de ce qui était autour de l'abri.

On est tout à fait ahuri, le crâne ébranlé.

Ajoutez que depuis hier soir nous sommes sans aucun ravitaillement et sans liaison avec les autres.

Il est presque impossible, à cause de la violence du feu, de se risquer seulement au dehors.

Il est absolument incompréhensible que notre artillerie ne tire pas, alors que l'infanterie a demandé son appui instamment, depuis le 10 à midi. Les quelques places qui subsistent dans les lignes sont tellement encombrées d'hommes qu'une seule bombe, défonçant un abri-caverne (*Stollen*) sous 5 mètres de terre, a tué 10 hommes, sans compter les blessés. A cela, s'ajoute le sentiment déprimant de notre propre impuissance, tandis que l'ennemi monte sur le talus de ses tranchées pour observer l'effet de ses bombes.

C'est après un tel bombardement de plusieurs jours dirigé sur les lignes allemandes, depuis Saint-Quentin jusqu'à l'est

de Reims, que les troupes françaises ont attaqué, le 16 au matin, les positions de l'ennemi entre Soupir et la région du sud de Courcy.

1° *Opérations de la région de l'Aisne.*

Les falaises de l'Aisne, entre Vailly et le canal de l'Aisne forment trois sortes de caps, trois éperons boisés : les Grinons, qui commandent la cuvette où se trouve Chavonne, le mont Sapin et le bois des Gouttes-d'Or qui ferment d'une part le ravin de Soupir et de Cour-Soupir, et commandent en outre le cirque marécageux dont Braye-en-Laonnois occupe le centre.

Le plateau s'étendant au sommet a pour point culminant la Croix-sans-Tête.

Dans les journées des 16 et 17 avril, les troupes françaises après des combats acharnés s'emparèrent au milieu de rafales de neige des Grinons, puis de Chavonne ; il fallut conquérir rue par rue le village dévasté, chaque pan de mur encore debout abritant des mitrailleuses. Au cours de la journée du 16, les Allemands profitant de leur connaissance des boyaux où ils avaient si longtemps vécu reprirent pied un moment dans la partie nord de Chavonne ; ils en furent définitivement chassés le 17.

Dès ces premières journées d'attaque, le mont Sapin dont la pente presque à pic et glissante semblait défier tous les assauts était enlevé et conservé en dépit de furieuses contre-attaques menées avec des troupes fraîches, tandis que dans le bois des Gouttes-d'Or, la position du « Balcon » — ainsi nommée parce qu'elle dominait les lignes françaises — était prise malgré les moyens de défense accumulés et cachés dans les sous-bois.

Un nouvel élan porta les troupes françaises sur le plateau, et à la fin de la journée du 17 — quarante-huit heures après l'ordre d'attaque — le système de défense de la Croix-sans-Tête échappait aux Allemands, obligés désormais à la retraite.

Loin de s'arrêter sur ce succès, l'armée française profitant de la désorganisation de la défensive s'emparait d'Ostel, de Braye-en-Laonnois, de Vailly, d'Aizy, de Jouy, et étendait son action à l'ouest et à l'est du front d'attaque primitif, —

conquérant d'une part Sancy, Nanteuil-la-Fosse, Laffaux, d'autre part la Ville-aux-Bois et le réduit formidablement organisé dit le Bois-des-Boches, où les troupes françaises prenaient 1 300 prisonniers et 180 mitrailleuses, — tandis que plus à l'est encore, la brigade russe, qui dès le 16 (lendemain de la Pâque russe) s'était emparée de Courcy, élargissait encore ses gains.

Les troupes françaises avaient pris pied sur le plateau dans toute sa longueur et atteint dans la région d'Ailles le bord opposé qui domine la vallée de l'Ailette.

L'ennemi multipliait ses contre-attaques pour reprendre le terrain perdu. Des combats particulièrement acharnés se livrèrent dans la région d'Hurtebise.

Presque au carrefour formé par le fameux Chemin des Dames, la route de Craonne, la route montant du moulin de Vauclerc au nord, celle qui vient de la vallée Foulon au sud, se trouve la célèbre ferme d'Hurtebise dont l'enlèvement par Ney, le 7 mars 1814, décida de la victoire sur Blücher.

Les Allemands voulaient garder à tout prix cette position dont l'importance n'était pas moindre qu'il y a un siècle et ils avaient transformé les *creutes* en pièges variés, en lieux de rassemblement et de départ pour les contre-attaques.

Cependant, dès le 16 avril, les troupes françaises enlevèrent Hurtebise ; pendant sept jours elles progressèrent pied à pied, combattant à la grenade.

Le 25 encore l'ennemi essaya par une attaque ardente et massive de reprendre Hurtebise : à 5 heures du matin, le 1er régiment de la garde entrait en action ; à 9 heures la ligne française qui avait fléchi un moment sur un point était définitivement rétablie, et l'intervention de la garde allemande n'avait d'autre résultat que de laisser des prisonniers entre les mains des Français.

La prise du Chemin des Dames nécessita d'aussi durs combats. Toute la nuit du 15 au 16, l'artillerie avait achevé de ruiner les travaux allemands de première ligne, mais, à la vérité, impuissante à détruire les abris des contrepentes, *creutes* naturelles ou travaux militaires. Dès 5 heures 1/2

le *barrage* allemand se déclenchait, les avions ennemis faisaient pleuvoir des bombes sur les parallèles de départ, et des fusées de toutes les couleurs jaillissent des lignes ennemies.

A 6 heures, les bataillons de première ligne de la division faisaient un bond sur un front de 1 500 mètres. Les Marocains s'élançaient, étonnants déjà par leur science du combat moderne. Ils dégringolaient dans le ravin de Chivy, attaquaient le bois du Paradis, s'emparaient du bois, ayant fait un carnage d'Allemands et pouvant cependant en expédier à l'arrière 500 faits prisonniers, parmi lesquels un chef de bataillon. A 9 heures, le Chemin des Dames était atteint.

Mais les Allemands avaient travaillé le plateau. Les pentes étaient percées de part en part de tunnels, faisant communiquer les pentes prises avec les contrepentes à prendre. Les Allemands débusquaient derrière les vagues d'assaut, fusillaient les assaillants dans le dos ; ce fut alors une mêlée, des corps à corps sanglants à la sortie même d'un de ces tunnels. En même temps, Chivy qui tenait encore venait d'être enlevé par la division voisine. Les Marocains, délivrés de ce souci, s'établissaient sur le Chemin des Dames et au delà.

Au centre, le bataillon mixte avait également tout renversé sur son passage, franchi le Chemin des Dames, sauté dans la tranchée de Fiume où il s'était consolidé en dépit de feux violents de mitrailleuses.

A droite, l'infanterie se heurtait tout de suite à une résistance plus acharnée encore. Son principal objectif était la sucrerie de Cerny que l'ennemi défendit avec âpreté, car c'est là que la fameuse ligne Hindeburg se liait à l'ancienne ligne, et il entendait que cette charnière ne fût pas brisée. Un bataillon jeté en avant, franchit la première ligne d'un tel élan que, le Chemin des Dames enjambé, le régiment le dépassa de près de 500 mètres au nord, jusqu'à un chemin creux où un bataillon prit position. La sucrerie était occupée.

Le corps de gauche voisin n'avait pu qu'avancer lentement; Cerny restait aux Allemands. Il fallut étendre le front à droite. Trois bataillons étaient en ligne.

Toute la division franchit le Chemin des Dames. Mais les 17 et 18, tandis que l'artillerie française s'était remise à l'œuvre, les Allemands faisaient un effort énorme pour

reprendre la sucrerie. Par des boyaux fort larges, où quatre hommes pouvaient passer de front, ils faisaient déboucher des colonnes massives de grenadiers ; ceux-ci n'avaient aucune arme ; en bras de chemise pour être moins gênés, ils lançaient des milliers de grenades.

Dix de ces attaques ont été brisées. Le 19, le bataillon qui tenait la sucrerie se trouva, après ces trois jours de bataille acharnée, en face de troupes fraîches, qui s'avançant en masse de toutes parts par les boyaux, étaient soutenues par de nombreuses mitrailleuses qui se révélaient de toutes parts ; les mitrailleuses françaises ripostaient. Finalement, le Chemin des Dames resta à la division française qui, l'ayant enlevé, en remit la défense à une division de relève.

Ne s'arrêtant que le temps indispensable pour organiser le terrain conquis, les troupes françaises s'élançaient le 4 mai à l'attaque de nouvelles positions allemandes et s'emparaient du village de Craonne ; ce fut un des épisodes les plus glorieux de cette offensive.

Le village de Craonne, comme il arrive souvent dans cette région de l'Aisne, est accroché à flanc de falaise, sur une sorte de socle ou de palier, au pied d'une terrasse que forme le plateau. Quand on est au village, il reste un étage à gravir pour arriver sur le sommet. Cette extrémité orientale de la hauteur de Craonne s'appelle, dans la géographie spéciale de l'armée, pour les Allemands, le Winterberg, pour nous le plateau de Californie. L'ensemble de la position est d'une force extraordinaire, qui répond à son importance : c'est un éperon qui commande à l'est tous les débouchés sur la plaine de Champagne. L'ennemi qui tenait cette forteresse naturelle en avait soigné la défense, C'était donc une opération difficile et délicate ; elle fut conçue et exécutée en deux temps. Avant de conquérir le plateau, il s'agissait de gagner la crête et de s'y établir. C'est le sens de l'affaire de la soirée du 4 mai. Comme pour faire franchir le mur à une troupe, les plus lestes sautent sur le faîte et tendent la main aux camarades, l'assaut du 4 mai était destiné à servir de préface à la journée du lendemain.

Ce ne fut d'ailleurs qu'une simple affaire d'avant-garde, un

coup de main où n'étaient engagées que trois compagnies. Mais ce coup de main faisait partie d'une opération de grand style, et fut précédé d'une préparation importante que nécessitait le luxe de la défense. Dans ce roc perforé de souterrains et de cavernes, qui peuvent servir d'abri à une armée, ce n'était pas trop du secours des plus puissants calibres.

L'assaut eut lieu à 6 heures. En moins de dix minutes, l'escalade de la formidable position se trouvait accomplie. On vit alors les hommes, paisiblement, tout debout sur la crête, le pied sur le fer de la bêche, creuser, installer leur tranchée. Il y a comme un instant de saisissement et de silence.

Dans la région nord-ouest de Reims, des succès aussi brillants mettaient aux mains des Français d'importants centres de résistance.

La perte de Craonne fut un coup très dur pour les Allemands ; dans la nuit du 4 au 5 mai ils tentèrent vainement de reprendre le village, lançant à la charge avec un acharnement inouï de nouvelles masses, brisées chaque fois par les tirs de barrage des canons et des mitrailleuses françaises.

Non seulement l'armée française n'avait pas cédé une parcelle de terrain conquis, mais dès le 5 mai au matin elle attaquait avec une nouvelle violence dans trois secteurs, différents : elle conquérait à l'ouest, le moulin de Laffaux, pivot de résistance d'un saillant de la ligne Hindenburg ; au centre, sur un front de 20 kilomètres, la crête du Chemin des Dames ; enfin à l'ouest de Cerny, le plateau de Vauclerc et le plateau de Californie.

L'enlèvement du plateau de Craonne restera l'un des beaux faits d'armes de la guerre. L'ennemi n'a pas osé avouer sa défaite sur ce point. On sait comment il a prétendu avoir évacué Chevreux, que nous n'avons jamais attaqué, ce qui le mettait à l'aise pour le reprendre le lendemain. Il a parlé de combats engagés sur le Winterberg, nom qui n'évoque pour les profanes aucun endroit précis et qu'on ne risque pas de trouver sur la carte. Mais pas un mot de Craonne, qui est un endroit fameux et bien déterminé.

Aucune perte, depuis Douaumont, ne lui a infligé un coup plus rigoureux. C'était une position de premier ordre, où l'on

devait résister à tout prix. A cent mètres au-dessus de la plaine, un massif calcaire dont les parois, hautes de trente mètres, tombent verticalement sur un éboulis de décombres qui sont les ruines du village : tel était l'obstacle à franchir. Le rocher de Craonne était comme le mur d'enceinte de quelque prodigieuse place forte. Du haut de cet escarpement auquel ils accédaient par les couverts boisés de la vallée de l'Ailette, les Allemands commandaient un horizon immense et dominaient nos lignes à dix lieues à la ronde. Une voiture, un piéton, rien ne leur échappait. Pour Hindenburg, cette falaise et la crête de Vimy devaient être les pivots immuables de toute sa manœuvre.

Depuis deux ans qu'ils occupaient ce plateau, les Allemands avaient eu le temps de s'y organiser, d'y créer des caves, des abris, quand ils ne les trouvaient pas tout faits dans les creutes du pays, sous ces voûtes de rocher qui valent tous les bétons du monde, et où ils se croyaient invulnérables. Tout cela, qui était défendu par une division de la Garde, ne tint pas un quart d'heure.

La falaise, le plateau, la Garde, rien ne résista à l'emportement des Gascons et des Béarnais.

L'opération se fit rapidement : une avant-garde légère s'élançant sur la crête, s'y établit d'un bond, comme on s'accroche au bord d'un toit à la force des poignets ; quelques heures plus tard, le reste de la troupe s'empara de l'ensemble du plateau en le déblayant d'un bord à l'autre.

Les premières heures, comme toujours, furent les plus faciles. C'était chez l'ennemi le désarroi complet. Les patrouilles d'éclaireurs poussèrent jusqu'à l'Ailette sans rencontrer de résistance. Derrière ces voltigeurs, suivaient les équipes chargées d'explorer les abris et d'en extraire les occupants. On tira de là plusieurs centaines de prisonniers.

Mais l'ennemi, après être revenu de sa surprise, envoya cinq et six fois par jour, après une violente préparation d'artillerie, des bataillons frais de la garde à la contre-attaque. Chaque fois repoussé, il changea de tactique. Renonçant à expulser les troupes françaises par une attaque en règle, et comprenant que d'homme à homme, il n'aurait jamais l'avantage, il se vengea de ses échecs en essayant d'écraser son

adversaire sous le canon. Il déchaîna sur le plateau un effroyable ouragan d'artillerie. La constance du soldat, au cours de cette épreuve, fut merveilleuse. Sans abris, au milieu de ce désert de pierres, nichés dans de vagues trous d'obus, parmi cette atmosphère de fournaise et de mort, pas un ne lâcha pied, ne regarda en arrière; tous attendirent stoïquement la fin de la tourmente.

L'ennemi depuis ce temps a multiplié les contre-attaques. Dans les journées du 6 et du 7 mai, dans celles du 8 et du 9, il a essayé de reprendre pied sur le Chemin des Dames et sur le plateau de Californie; il a toujours échoué. Il n'a pas été moins acharné le 11 dans la région de Cerny-en-Laonnois et le 16 dans la région du moulin de Laffaux. Les troupes françaises ont partout maintenu les positions conquises.

2° *Opérations de Champagne.*

Le 17, notre action s'élargissait à l'est de Reims ; sur un front de 15 kilomètres, entre Prunay et Aubérive, les troupes françaises enlevaient, sous des rafales de pluie et de neige, plusieurs lignes de tranchées allemandes, pénétraient dans la deuxième position, et arrachaient à l'ennemi le massif situé au sud de Moronvilliers, qui domine toute la région. A l'extrême droite, le saillant puissamment fortifié d'Auberive tombait également entre nos mains. Par ailleurs, des actions de détail, menées sur le front Soissons-Reims, réduisaient les noyaux de résistance encore englobés dans nos lignes. Les jours suivants, le Mont Haut, la cote 227 et d'autres hauteurs du massif de Moronvilliers étaient enlevés après des combats acharnés au cours desquels les Allemands reculaient jusqu'aux lisières de Vaudesincourt.

Entre ces opérations, l'une des plus vives et des plus heureuses a été la prise, au matin du premier jour d'attaque, de la crête du Mont Sans-Nom.

Il s'agissait entre Reims et la Suippe, les communiqués l'ont dit, d'aborder une ligne de sommets, dont le point culmi-

nant se trouve au massif de Moronvilliers. Magnifique objectif, mais rude. Les Allemands l'ont disputé avec âpreté.

Le Mont Sans-Nom est situé au nord-ouest d'Auberive. Le régiment de zouaves qui avait la mission de s'en emparer, quitta les tranchées le matin du 17 à 4 h. 45. A 6 heures, il avait vaincu. De ce sommet, depuis deux ans et demi, les Allemands possédaient des vues étendues. A leur tour, les zouaves découvraient la plaine immense vers le nord.

Quand les premières lignes françaises furent fixées bien en avant de la crête, que toutes les autres vagues eurent gagné leurs objectifs, on s'avisa de visiter, dans de vieilles tranchées, une cave épargnée par les obus, et l'on y découvrit un officier et trente soldats qui se rendirent.

L'ennemi faisait bientôt de grands efforts pour riposter. Le 23, une puissante attaque, ayant pour objectif le saillant nord-est du Mont Haut, a subi un sanglant échec. En aucun point les vagues d'assaut n'ont pu aborder les lignes. D'autres attaques dirigées en même temps sur plusieurs crêtes de cette région ont été repoussées par l'artillerie ou après de vifs combats corps à corps. De très lourdes pertes ont été infligées aux assaillants qui n'ont plus renouvelé leurs tentatives dans cette région.

Les 25 et 27, les troupes françaises poursuivirent leurs progrès dans le secteur du Mont Sans-Nom, enlevant des éléments de tranchée et divers points d'appui tout en faisant des prisonniers.

Les jours suivants furent consacrés à améliorer les positions. Le 30 avril, l'infanterie française a attaqué de part et d'autre du Mont Cornillet. A l'ouest, elle réussit à enlever les premières lignes ennemies depuis le Mont Cornillet jusqu'au sud de Beine, tandis qu'à l'est elle poussait ses lignes sur les pentes nord et nord-est du Mont Haut, 520 prisonniers et 6 canons de 77 restaient entre nos mains. L'ennemi a réagi avec violence sur cette dernière région. Le lendemain, ses contre-attaques ont été vaines et ne lui ont valu que des pertes. Poursuivant leurs progrès, les Français élargissaient, ce même jour, le terrain conquis dans les bois à l'ouest du Mont Cornillet, et réduisaient le 3, un centre de résistance dont la garnison, comprenant 210 soldats et 9 officiers mettait bas les armes.

Dans la journée du 8, de nouveaux progrès étaient réalisés au nord-ouest de Prosnes et le lendemain au nord-ouest de Reims. De violentes contre-attaques ennemies, notamment au nord-est du Mont Haut, étaient toutes repoussées.

III

LES RÉSULTATS

Non seulement l'offensive du mois d'avril a permis la conquête de positions dont l'importance est révélée sans discussion possible par l'acharnement des combats et les contre-attaques furieuses menées par les Allemands pour essayer en vain de les reprendre, mais elles ont eu au point de vue de la situation militaire générale des répercussions considérables.

Des 43 divisions fraîches amenées par les Allemands sur le front français, dès le début d'avril, et qui constituaient la masse stratégique suprême — sans doute destinée à permettre à Hindenburg de lancer sa fameuse surprise — il ne reste plus à l'heure actuelle que 10 divisions intactes. Les quatre cinquièmes des réserves allemandes ont été jetées dans la fournaise et devront y rester ou y revenir pour résister à de nouvelles batailles jusqu'à ce qu'elles soient réduites à néant. Quelques jours ont suffi pour ruiner les ambitieux projets allemands annoncés pendant tout l'hiver à grand fracas : l'Italie envahie ; Pétrograd et Odessa prises ; Dunkerque, Calais, Boulogne et toute la côte française conquises; Sarrail jeté à la mer. De tout cela il ne reste plus rien que des cadavres sur cent kilomètres et des milliers de blessés et de prisonniers. Bien plus, l'ennemi accroché sur tout son front occidental ne peut plus se dérober à la bataille. Non seulement ses divisions ne pourront se transporter ailleurs, mais encore il sera contraint d'en amener d'autres s'il en trouve.

Si l'Allemagne avait remporté un succès équivalent, elle eût poussé des cris de triomphe. Qu'on se souvienne des dithyrambes parus dans la presse ennemie à propos de l'attaque sur Maisons-de-Champagne en février dernier où la prise de

quelques observatoires, repris par les Français peu de jours après, était transformée en grande victoire. Qu'on se souvienne des communiqués en style d'apothéose au moment de l'offensive allemande sur Verdun en 1916, alors que l'ennemi avançait pas à pas en laissant derrière lui des montagnes de cadavres. Cependant Verdun, pour le monde entier, représente une grande victoire française.

Et la comparaison avec la récente offensive de l'Aisne et de Champagne est d'autant plus frappante, car Verdun lui-même, qui reste le cauchemar de la population allemande, Verdun qui fut surnommé par les soldats ennemis « le charnier de l'Allemagne », n'a pas coûté de plus lourds sacrifices aux troupes du kaiser. En effet, sur le front de Verdun, de février 1916 à février 1917, c'est-à-dire pendant un an, l'Allemagne a engagé 56 divisions et demie dont 14 ont passé deux fois sur le front et 6 ont passé trois fois. Or, du 9 avril au 11 mai, c'est-à-dire pendant un mois, les Allemands ont engagé sur le front franco-anglais 84 divisions dont 7 ont dû être ramenées deux fois.

Les Allemands arguent d'ordres saisis que les troupes françaises comptaient arriver à Laon et à Rethel le deuxième ou le troisième jour et prétendent maintenant au succès puisqu'ils les ont empêchés de percer. Or, ces prétendues dates fixées par le commandement sont des périodes évidemment indéterminables d'avance, et il est naturel pour le haut commandement de prévoir certains résultats mêmes hypothétiques et lointains.

Les indications données plus haut en ce qui concerne l'usure allemande sont la meilleure réponse aux arguments un peu tardifs du haut commandement allemand. Quelques précisios concernant les prisonniers faits par l'armée française achèveront de montrer quelle valeur on peut leur accorder.

On sait que du 16 au 20 avril les armées françaises ont fait à l'ennemi 19 000 prisonniers. Ce chiffre suffit à prouver la victoire. Les Allemands ont laissé passer plus de dix jours avant de se décider à en nier l'exactitude. Il ne leur a pas fallu moins que ce délai pour édifier une nouvelle « erreur ». Il est vrai que celle-ci est considérable. Une dépêche de

l'agence Wolff, en date du 2 mai, annonçait que « le nombre des officiers et soldats allemands disparus sur l'Aisne, du 8 au 20 avril, s'élevait en tout à 7 500 ». En réponse à cette affirmation grossièrement inexacte et qui avait pour objet de rassurer l'opinion allemande, il suffit de compter les prisonniers faits par les Français du 16 au 20 avril, en soulignant les unités qui ont été le plus atteintes.

Sur une partie du front de l'Aisne, une seule armée française pendant la bataille engagée le 16 avril a fait 11 065 prisonniers. Ces prisonniers appartiennent à 19 divisions différentes.

Quatre de ces divisions ont particulièrement souffert :

La 9e div. de rés. bavaroise a perdu..	2 383	prisonniers
La 21e div. de rés. bavaroise — ..	2 319	—
La 5e div. de rés. bavaroise — ..	1 929	—
La 43e div. de rés. bavaroise — ..	1 374	—
Total.....	8 005	prisonniers

Parmi les régiments cités :

Le 14e rés. bav. (9e div. rés. bav.).....	985	prisonniers
Le 3e rés. bav. (9e div. rés. bav.).....	979	—
Le 80e (21e div.).....	972	—
Le 10e rés. bav. (5e div. rés. bav.).....	831	—

Une autre armée, opérant à gauche du front d'attaque, a capturé, du 8 au 20 avril, 5 430 prisonniers, dont 94 officiers.

Dans ce total :

		hommes	officiers
La 19e div. de rés.	allemande a fourni	925	13
La 16e div. de rés.	—	1 111	23
La 183e division	—	2 100	39
La 25e div. de Landw.	—	516	8
La 222e division	—	339	4
La 45e div. de rés.	—	187	1
La 211e division	—	10	
La 3e div. de la garde	—	10	
La 1re div. de la garde	—	32	
Divers.....		106	6
		5 336	94

Les prisonniers de la 16e division de réserve se décomposent comme suit :

68e régiment.....	358 hommes	6 officiers	
30e —	31 —		
29e —	722 —	17 —	
	1 111 hommes	23 officiers	

Les prisonniers de la 183e division se décomposent ainsi :

184e régiment.....	967 hommes	20 officiers
440e —	512 —	6 —
418e —	621 —	13 —
	2 100 hommes	39 officiers

Ce n'est pas tout. Une autre armée encore a capturé pour sa part 3 197 prisonniers :

	prisonniers
Le 113e d'infanterie allemande a laissé pour sa part	202
Le 105e — — —	481
Le 106e — — —	205
Le 50e de rés. — — —	361
Le 358e — — —	352
Le 363e — — —	211
Le 8e — — —	174
Les 112e, 24e, 144e d'infanterie, les 103e de réserve, 236e de réserve, et 16e de réserve environ.....	1 000

Or, au soir du 20 avril, le communiqué français annonçait 19 000 prisonniers. Il aurait pu ce jour-là en annoncer 20 000 sans erreur notable. L'état-major allemand doit en prendre son parti : il a laissé 20 000 prisonniers, non entre le 8 et le 20 comme il dit, mais entre le 16 avril et le 20. Ce que représente un tel chiffre comme usure des effectifs, morts et blessés, c'est ce qu'il est aisé de conjecturer.

Le total, pour ces trois armées est donc :

11 065
5 430
3 197
19 692

On peut affirmer que, lorsqu'une division comme la 9e division de réserve bavaroise, laisse, après un furieux combat, 2 383 prisonniers aux mains de l'ennemi, elle a dû subir des pertes cruelles. L'estimation la plus basse à cet égard conduit, dans de telles conditions, à lui attribuer au moins 3 000 morts et blessés. Or, les divisions allemandes étant de 7 000 hommes d'infanterie en moyenne, une division éprouvée dans les proportions ci-dessus indiquées a perdu les trois quart de son effectif d'infanterie.

Que l'on applique le même calcul pour la 21e division d'infanterie qui a perdu 2 319 prisonniers, pour la 183e division d'infanterie 2 100 prisonniers, pour la 5e division de réserve bavaroise 1 929 prisonniers, pour la 43e division de réserve 1 374 prisonniers, pour la 16e division de réserve 1 111 prisonniers, etc., et l'on aura une idée du régime auquel ont été soumises les meilleures divisions allemandes pendant la bataille.

Au reste, voici quelques exemples qui montrent que, si les chefs allemands ont le désir, tant de fois proclamé par eux, de ménager, suivant leur expression, leur « matériel humain », ils y réussissent mal :

La 44e division de réserve est entrée en secteur le 18 avril, sur la crête du Chemin des Dames. Elle n'avait que 160 hommes en moyenne par compagnie. En effet, cette division avait participé à la « triomphale » retraite Hindenburg. Se repliant sur Massigny, la Fère et Moy, elle avait laissé tellement d'hommes parmi la zone dévastée et à travers les vergers mutilés qu'une refonte hâtive n'était pas parvenue à lui donner un effectif plus fort. Du 18 avril au 5 mai, le feu de l'artillerie réduisait l'effectif de 20 à 30 p. 100 en moyenne selon les unités. Le 1er bataillon du 206e de réserve pour sa part perdit 50 p. 100 de son effectif. Le 5 mai, la 44e division de réserve, en outre, plus de 1 600 prisonniers. Si l'on ajoute à ces pertes les morts et les blessés, il est permis de dire que la 44e division de réserve n'existe plus que sur le papier.

Autres exemples :

La 29e division d'infanterie, entrée en ligne le 15 avril, doit être relevée le 30, ayant subi des pertes très importantes. Un de ses régiments, le 113e a été presque réduit à néant...

La 214e division a dû être relevée le 18 après un seul jour de bataille, ses effectifs ayant été aux deux tiers détruits... La 58e division d'infanterie n'a duré également qu'un jour ; la 39e division d'infanterie, entrée en ligne le 17 au soir, est entièrement relevée le 19. La 30e division d'infanterie a vu un de ses régiments, le 105e, tellement éprouvé qu'il a dû être recomplété par prélèvements sur les deux autres régiments, les 99e et 143e... La 5e et la 6e division d'infanterie ont eu leurs compagnies réduites à 80 hommes au plus : engagées le 19, elles étaient relevées le 4 mai... La 213e division est retirée de la région de Corbény le 22 avril avec une compagnie réduite à 115 hommes en moyenne. Elle reçoit un renfort de 67 hommes par compagnie et est engagée à nouveau dès le 3 du mois pour supporter encore des pertes considérables le 8 mai.

Ce bref exposé donne une idée de l'usure des forces allemandes sur une partie du front seulement. Il serait facile de prouver que partout ailleurs des hécatombes semblables ont eu lieu.

Pour conclure, il suffit de récapituler le butin des armées franco-anglaises du 9 avril au 12 mai : il se décompose ainsi :

49 579 prisonniers dont 976 officiers.
444 canons lourds et de campagne.
943 mitrailleuses.
386 canons de tranchées.

***

Tous ces faits et tous ces chiffres imposent une évidente conclusion : l'ennemi a été battu. Il a perdu des deux côtés de Craonne des positions importantes, toute la crête du plateau qui porte le Chemin des Dames; il a perdu en Champagne tout le célèbre massif qui barre la région sur un front de six kilomètres. Il n'est jamais parvenu malgré de violentes contre-offensives à reprendre ce que les troupes françaises ont conquis. Bien plus : il avait anoncé une tactique nouvelle, la formation d'un front élastique qui devait être une innovation précieuse, économiser les hommes et opposer une barrière infranchissable. Or l'imprenable ligne a craqué sur plusieurs points,

et les contre-attaques pour essayer de la rétablir n'ont donné aucun résultat tout en coûtant à l'ennemi de très lourdes pertes.

Des affirmations allemandes répétées sous toutes les formes depuis trois mois, des projets ambitieux, des offensives annoncées, des manœuvres géniales prophétisées comme des miracles, il ne reste rien. L'ennemi a reculé et a subi une usure grave. Ce résultat obtenu par les troupes françaises, c'est ce qui dans tout pays s'appelle un incontestable et important succès.

XXX

HILDA LESSWAYS[1]

II

UN PEU D'HISTOIRE SECRÈTE

Sarah avait quitté la chambre sans mot dire. Hilda attendait, assise sur le lit, que George fût revenu de ses courses en ville. Elle éprouvait à la fois un intense désir et une intense frayeur de ce retour. Une ou deux phrases d'une domestique irritée et mauvaise avaient presque détruit sa foi en son mari. Même à elle il semblait étrange qu'il en fût ainsi. Et elle se demandait si elle avait jamais eu foi en lui vraiment, si — en mettant à part l'entraînement de la passion — ses sentiments pour lui avaient jamais consisté en autre chose qu'admiration de son impressionnant savoir-faire. Était-il possible qu'il eût une autre femme vivante? Non, ce n'était pas possible. C'est-à-dire il n'était pas possible qu'une pareille catastrophe fût survenue justement à elle, à Hilda Lessways, assise là sur le lit avec ses mains appuyées sur la surface rugueuse du couvre-pieds de damas. Et cependant, comment Louisa ou Florrie auraient-elles pu inventer cette histoire?... C'était une chose vilaine, répugnante, incroyable que Florrie avec sa douce voix, ses manières timides et affectueuses, eût bavardé secrètement et de façon si scandaleuse pendant toutes ces semaines-là.

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er avril, du 1er et du 15 mai, du 1er et du 15 juin 1917.

Hilda se rappelait l'expression de son visage rougissant lorsque la petite avait reçu une lettre le matin de leur départ de la maison de Lessways Street. Même alors cette Florrie à l'attirance innocente, cette Florrie si entendue à la besogne devait avoir ses vilains secrets !... C'était un monde odieux ! Et Hilda une fois mariée s'était sérieusement imaginé qu'elle le connaissait à fond ! Elle dut reconnaître, toute décontenancée : « Je ne suis qu'une jeune fille en somme et encore très naïve. » Elle comparait son propre cœur si simple à celui de Louisa. Cette Louisa l'horrifiait, l'épouvantait. Elle et Florrie étaient de dangereuses menteuses. Florrie s'était emparée d'un fragment d'absurdes racontars — Turnhill était connu pour ses racontars — et toutes les deux avaient brodé là-dessus de toute la noirceur de leur âme. Elle eut un rire bref, dédaigneux, pour flétrir ces calomnies absurdes... C'était ridicule !

Et pourtant, lorsque George lui avait montré leur certificat de mariage au nom de Cannon et qu'elle s'était hasardée à dire d'une voix timide et caressante : « J'ai toujours compris que votre vrai nom était Canonge », avec quel drôle d'air il l'avait regardée en répondant : « Je l'ai changé il y a longtemps, légalement. » Oui, et elle s'était persuadée que l'étrangeté de ce regard n'avait existé que dans son imagination ! Mais il n'existait pas que là ! Des soupçons, des souvenirs infimes et pourtant sinistres envahirent son esprit. N'avait-elle pas toujours douté de lui? Ne s'était-elle pas toujours dit qu'elle avait tort de l'épouser et qu'elle en souffrirait? N'avait-elle pas abandonné la recherche de la vérité religieuse pour rechercher des jouissances frivoles?... C'était absurde évidemment, c'était agir en vieille femme que tout scruter ainsi ! Mais elle ne pouvait s'en empêcher.

— Je suis perdue, — décida-t-elle avec terreur.

Et, l'instant d'après, elle disait :

— Comme c'est absurde d'être ainsi, simplement parce que Louisa !...

Hilda continua à demeurer ainsi à la porte de sa chambre, pendant une éternité, tandis que l'ombre se faisait de plus en plus épaisse. A la fin la porte de la rue s'ouvrit et le pas de George se fit entendre dans le hall. Hilda le reconnut avec un frisson de terreur et pâlit.

***

— Qu'est-ce qui se passe? — demanda-t-il, envahissant la chambre avec quelque impétuosité, son chapeau sur la tête. — C'est ainsi qu'on reçoit un mari qui vient prendre son thé? Pas de thé ! Pas de lumière ! J'ai failli me casser le cou dans l'escalier du sous-sol.

Il posa les mains sur les épaules de sa femme et l'embrassa un peu gauchement, dans l'obscurité, entre le nez et le menton, Elle n'évita pas son baiser mais l'accepta avec une complète insensibilité. Le contact de sa moustache et de ses lèvres et sa légère et agréable odeur masculine ne produisirent aucun effet sur elle.

— Pourquoi restez-vous ainsi? Dites-donc, j'ai signé le transfert de ces actions du Continental et payé le chèque ! L'affaire est dans le sac, maintenant !

Entre les fiançailles et le mariage s'était présentée une occasion d'acheter pour trois mille livres d'actions privilégiées du Continental Hotel Limited de Brighton.

Hilda gardait le silence pour l'unique raison qu'elle ne trouvait rien à dire. En ce qui concernait le placement de son argent, cette affaire manquait pour elle d'intérêt à un degré inexprimable. A travers les cils de ses paupières baissées elle voyait devant elle la vague silhouette de son mari.

— Vous n'allez pas me raconter que Sarah s'est déjà rendue désagréable ! — dit-il.

Il s'exprimait sur un ton affectueux et diplomatique, légèrement ironique pourtant. Il s'était aperçu que quelque chose d'inaccoutumé s'était produit, peut-être quelque chose de sérieux, et il était préoccupé de calmer sa femme et de lui donner raison. Hilda comprenait parfaitement son état d'esprit et son intention et se sentit rassurée.

— Sarah ne vous a rien raconté? — demanda-t-elle d'une voix âpre et dont elle n'était pas maîtresse. Elle savait cependant qu'il n'avait pas vu Sarah.

— Non. Où est-elle? — s'informa-t-il avec patience.

— C'est Louisa, — continua Hilda avec la frayeur angoissée d'un enfant intimidé qui affronte un danger, parce qu'il n'ose pas s'y soustraire. Sa bouche était très sèche.

— Oh !

— Elle s'est emportée et a fait une terrible scène à Sarah sur l'escalier. Elle a dit des choses épouvantables.

— Par exemple? — demanda-t-il avec un air encourageant. Il devinait au ton singulier d'Hilda qu'il fallait du tact.

— Eh bien, elle a dit que vous aviez une femme dans le Devonshire.

Il y eut un silence.

— Et qui le lui a dit?

— Florrie.

— Vraiment ! — murmura-t-il.

Hilda ne put décider si sa voix était naturelle ou non.

Puis il alla vers la porte et l'ouvrit.

— Qu'est-ce que vous allez lui faire? — demanda-t-elle, presque désespérée.

Il sortit en faisant claquer la porte.

« Ce n'est pas vrai », commençait à se dire Hilda. Mais il lui semblait qu'elle ne trouvait aucun plaisir dans cet espoir naissant.

Puis il rentra, hésita et ferma soigneusement la porte.

— Je pense qu'il vaut mieux ne pas y aller par quatre chemins, — dit-il sur le ton qu'il eût employé s'il avait été mécontent ou choqué des paroles d'Hilda. — J'ai une femme qui est en vie et qui habite dans le Devonshire ! Je suppose qu'elle aura été s'enquérir à Turnhill si je suis encore de ce monde. Elle veut probablement se remarier elle-même.

Hilda regarda la silhouette de l'homme qui était devant elle et cette silhouette devint subitement celle d'un étranger, mais d'un étranger qui l'avait aimée. Et elle se dit : « Pourquoi ai-je laissé cet étranger m'aimer? »

Il était à peine croyable qu'elle l'eût jamais sérieusement regardé comme un mari. Et elle s'aperçut que des larmes coulaient le long de ses joues et elle sentit à quel point elle était jeune fille et fragile : « N'ai-je pas su tout le temps, se demanda-t-elle avec la résignation de sa faiblesse, que tout cela était irréel? Qu'est-ce que je vais faire à présent? » C'était bien sur elle que la catastrophe s'était abattue et elle n'avait pas la force de lutter. Elle ne se sentait même pas d'humeur tragique. Elle n'en voulait pas extrêmement à George. Elle

avait lu le récit de semblables malheurs dans les journaux, mais la réalité de son expérience la dépassait. « Je devrais faire quelque chose, réfléchissait-elle. Mais quoi? »

— A quoi bon parler de mon repentir? — dit-il farouchement. — J'ai agi pour le mieux. J'avais quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent de ne pas être pris. Mais voilà. Il faut toujours compter avec la déveine !

Il s'exprimait d'un air méditatif et sa voix était légèrement voilée et indistincte :

— Tout ça à cause de Florrie, bien entendu! Quand il a été question de faire venir cette fille j'ai vu qu'il y avait du danger. Mais j'en ai fait fi ! Je me suis dit qu'il était impossible que rien arrivât... Et voyez pourtant !... Je voulais couper les ponts entre moi et les Cinq Villes, absolument ! Et puis voilà que comme le dernier des imbéciles je laisse Florrie venir ici. Si elle n'était pas venue, cette femme aurait pu s'informer à mon sujet à Turnhill tant qu'elle aurait voulu sans que vous en entendiez parler ! Mais voilà bien ! — Il fit claquer ses doigts. — C'est ma faute si je suis pincé. Voila la seule faute que j'ai commise...

— Mais il doit sûrement y avoir très longtemps que vous êtes marié, — dit-elle sur un ton très ordinaire.

— Oui, étant donné que j'avais vingt-deux ans.

— Pourquoi l'avez-vous abandonnée?

— Pourquoi? Parce qu'il le fallait ! J'étais clerc dans une étude de sollicitor à Torquay dont elle était cliente. Elle se toqua de moi. C'était une vieille fille. Elle possédait une de ces grandes maisons sur la colline, derrière la ville. Elle me voulait et elle m'a eu. Et elle se préoccupait peu qu'on le sût ! Le mariage fut mentionné dans le *Torquay Directory*. Je lui dis que je n'avais pas de parents et elle en était rudement contente.

— Mais quel âge avait-elle? Jeune?

George sourit avec mépris :

— Le jour de son mariage elle ne devait jamais revoir ses trente-six ans. Elle était bien physiquement. Bien habillée. Très élégante et tout le reste. Elle fit ma conquête en un tour de main. Bien entendu il y avait la question d'argent... Autant vous raconter tout, pendant que j'y suis! Elle me fit cadeau de

quatre mille livres. Elle y tenait absolument. Je ne le lui demandais pas. Bien sûr, je sais que j'ai fait un mariage d'argent. Cela arrive quelquefois aux jeunes gens, absolument comme aux jeunes filles. Ça peut être dégoûtant mais pas plus pour les uns que pour les autres. D'ailleurs, je ne me rendais pas compte alors que ce n'était qu'une question de vente et d'achat !... Oh ! Et ça a duré environ dix jours. Je ne pouvais pas m'y faire, je le lui dis et envoyai tout promener. Elle commença un procès en restitution de droits conjugaux mais s'en fatigua bientôt. Elle ne voulut pas ravoir ses quatre mille livres. Elle refusa absolument. Je l'abominais, mais je dois bien lui reconnaître cela. Je les ai donc gardées. Quatre mille livres, ça représente de la galette. Voila comment je me suis lancé à Turnhill, si vous voulez le savoir ! — Il s'exprimait sur un ton de défi. — Vous pouvez être sûre que je n'ai jamais soufflé mot à Turnhill de mon beau mariage... Voilà l'histoire. Il faut vous rappeler que j'avais vingt-deux ans.

Elle songea à Edwin Clayhanger et à Charlie Orgreave, en fait de jeunes gens de vingt-deux ans, et essaya par un effort d'imagination de donner à l'homme mûr qu'était George Cannon leur jeunesse, leur ingénuité et leur fraîcheur. Elle se sentait attristée et toute intimidée. Elle n'éprouvait point de colère mais elle était pleine du sentiment du mal qui lui avait été fait.

Puis elle entendit un sanglot dans le coin près d'elle et puis un autre. Ce fut pour elle un horrible moment. Elle ne pouvait distinguer qu'une forme vague se détachant sur la teinte claire de la tapisserie. Elle se laissa glisser du lit et alla allumer le gaz. Toute éblouie par cet éclat soudain, elle se tourna vers le coin où se trouvait George Cannon.

***

Elle redressa ses épaules comme pour dire : « C'est moi qui ai le courage d'allumer le gaz et de regarder la situation en face ! » Mais en le voyant, elle perdit peu à peu son attitude d'orgueilleux défi. Bien qu'il n'y eût pas trace de larmes sur ses traits et qu'il fût difficile de croire que c'était lui qui venait

de sangloter, son aspect exprimait néanmoins une détresse tragique. Son visage était contracté. Il était absorbé dans son angoisse, oublieux de tout amour-propre et de sauver les apparences. Il ne s'occupait pas plus de sa façade et de sa fierté d'homme qu'un supplicié en train de mourir dans les tortures. Il n'en était plus là. C'était en vérité un nouveau George Cannon ! Il quitta son coin, et s'assit sur le lit dans le creux qu'avait formé Hilda. Il fixait les yeux sur le mur, les mains dans les poches de son élégant complet. Ses gestes, quand il remuait, et son attitude, une fois assis, n'étaient, par leur affaissement même, qu'une inconsciente supplication. Il était pris, il était vaincu ; il désespérait. Et pourtant il conservait sa dignité instinctivement, sans la moindre intention de le faire. C'était encore, dans cet effondrement absolu, l'homme du monde et mûri par lui ; l'homme auquel il était impossible d'être ridicule.

Hilda devint curieusement fière de lui. Dans sa pensée étrangement décousue, persistait le souvenir du fait que, toujours magnifique, même dans son rôle d'hôtelier, il avait fait imprimer aux bas des menus de sa façon l'avis suivant : « Les plats ci-dessus pourront toujours être offerts une seconde fois à toute personne en exprimant le désir. » Et, dans le désarroi général, elle commença à être fière d'elle-même aussi parce que c'était la force mystérieuse de sa propre individualité qui avait provoqué la catastrophe. Ainsi enfermée avec lui dans la close intimité de la chambre où son arrivée avait mis du désordre et où elle était toute seule avec la flamme vivante du gaz pour unique compagnie, le sentiment de tragédie qu'elle éprouvait et de responsabilité attachée à cette tragédie, surtout de sa propre responsabilité, le sentiment aussi du fardeau imposé qu'il faudrait porter avec une résignation farouche, de la destinée inconnue jusqu'au bout de laquelle il faudrait aller et de la pitié, de la jeunesse, de la force qui se trouvaient en elle, tout cela l'exalta peu à peu et donna à son âme ennoblie la force de surmonter sa désolation.

— Pourquoi me l'avoir caché ? — demanda-t-elle d'une voix claire et précise qui n'exprimait point de chagrin, mais un mélancolique fatalisme.

— Pourquoi ? — répéta-t-il âprement.

Puis, abandonnant son ton de défi il ajouta doucement, avec une expression de repentir :

— Je m'en vais vous le dire pourquoi je vous l'ai caché ! Parce que je savais que si je vous avais tout dit je ne serais arrivé à rien avec une jeune fille comme vous. Je savais que tout serait perdu, si seulement j'en soufflais mot. Je ne crois pas que vous ayez la moindre idée à quel point vous savez tenir les gens à distance.

— Moi? — protesta-t-elle.

— Écoutez-moi, — continua-t-il d'une voix persuasive. — Supposez que je vous aie dit d'abord que je vous voulais et ensuite que j'avais une femme en vie, qu'est-ce que vous auriez dit?

— Je n'en sais rien.

— Non, mais moi je le sais! Et supposez que je vous aie dit que j'avais une femme en vie et après cela que je vous voulais, quoi alors? Non, Hilda ! Personne ne pourrait vous en conter à vous !

Elle était flattée mais se disait en secret : « Il aurait pu m'avoir aux conditions qu'il aurait voulu !... Je me demande s'il l'aurait pu !... » Mais la sévérité de son air constituait un masque parfait pour des idées aussi vagues et incertaines, et il en fut confirmé dans l'opinion qu'il avait d'elle.

— Évidemment, tout cela c'est de ma faute ! — dit-il. — Je ne veux pas m'excuser. Je n'ai rien à dire pour ma défense.

Au fond du cœur elle l'interrompit : « Si, pensait-elle, vous avez une excuse. Vous ne pouviez pas vous passer de moi, n'est-ce pas suffisant? »

— J'ai honte, — dit-il, s'abandonnant, s'humiliant. — J'ai affreusement honte. Je donnerai n'importe quoi pour pouvoir réparer le mal que j'ai fait.

Elle fut stupéfaite et froissée. Elle ne s'était pas attendue à ce qu'il s'abaissât ainsi. Elle avait horreur de le voir dans ces dispositions. Elle se dit : « Ce n'est pas entièrement votre faute. C'est autant la mienne que la vôtre. Mais même si j'avais honte je ne l'avouerais pas. Je ne me mettrais pas aux pieds des gens. Et je ne souhaiterais jamais de défaire ce que j'ai fait. Après tout vous saviez ce que vous risquiez. Vous avez agi pour le mieux. Pourquoi avoir honte quand les choses

tournent mal? Vous n'auriez pas eu honte si elles avaient bien marché. »

— Bien entendu, — dit-il après un silence, — je suis un homme absolument fini !

Il s'exprimait d'une façon si solennelle et avec une si intense conviction qu'elle fut intimidée et stupéfaite. Elle éprouvait les sensations de quelqu'un qui, ayant seul échappé à la destruction d'un tremblement de terre, contemple d'un point éloigné les ruines silencieuses et parsemées de cadavres d'une vaste cité.

***

Ils entendirent tous les deux un pas lourd montant l'escalier. C'était Louisa. Elle s'arrêta pour frotter une allumette et allumer le gaz sur le palier, puis continua sa route. Mais Sarah Gailey n'avait pas donné signe de vie, et les Watchett étaient toujours enfermées dans la salle à manger. Toutes ces personnes mûres étaient préoccupées par l'histoire de George Cannon. Toutes se rendaient compte maintenant que l'accusation de Louisa n'était pas sans fondement, autrement pourquoi ce conciliabule mystérieux et interminable entre George Cannon et Hilda?

Hilda se les figurait toutes. Et elle se dit : « Mais c'est moi qui suis dans la chambre avec lui ! C'est moi qui traverse cette épreuve et qui fais face au danger ! Elles sont bien plus âgées que moi, mais ce sont des spectatrices. Elles ne connaissent pas la vie. »

George se leva, prit une valise et la jeta, ouverte, sur le lit.

— Et qu'est-ce qu'il faut faire? — demanda Hilda, tremblante.

Il se tourna et la regarda.

— Je ne pense pas que je doive rester ici.

Elle secoua la tête, serrant fort les lèvres.

La voix de George Cannon se fit embarrassée et obscure pour demander :

— Vous ne voulez pas partir avec moi?

Elle secoua de nouveau la tête. Elle ne pouvait pas parler. Elle éprouvait d'affreuses tortures.

— Bien, — dit-il. — Mais j'espère pouvoir compter que vous ne me dénoncerez pas à la police?

— La police? — s'écria-t-elle. — Pourquoi.

— Mais, vous savez, c'est une histoire qui peut me rapporter trois ans de prison, au moins. Avez-vous jamais entendu prononcer le mot « bigamie »?

Il y avait dans sa voix une touche d'ironie.

— Oh, mon Dieu ! — dit-elle dans un souffle, déjà décontenancée.

Il ne lui était réellement pas venu à l'esprit d'examiner le cas de George sous son aspect légal.

— Mais que pouvez-vous faire? — demanda-t-elle avec l'innocent désarroi d'une jeune fille ignorante.

— Je peux disparaître, — répondit-il. — C'est tout ce que je peux faire. Je ne me vois pas en prison. J'ai visité une fois celle de Stafford. Le gouverneur nous l'a fait visiter à plusieurs. Et je ne me vois pas là-dedans.

Il commença à bourrer sa valise, puis sans interrompre ses préparatifs continua à s'adresser à Hilda.

— Vous aurez ce qu'il vous faut sous le rapport de l'argent et du reste. Mais je vous engagerais à vous en aller d'ici et à ne revenir que quand il le faudra absolument. C'est ce que vous avez de mieux à faire. Et redevenez Hilda Lessways !... Sarah aura à faire aller le boarding comme elle le pourra. Heureusement sa santé s'est améliorée. Elle peut faire de jolis bénéfices si elle le veut. C'est un bon gagne-pain pour elle. Mon versement sur le Chichester et le reste sera perdu.

— Et vous? — murmura-t-elle.

Il lui tournait le dos. Il lui fit face, la regarda un instant d'un air énigmatique et se remit à ses paquets.

Elle aurait voulu l'aider, lui montrer quelque tendresse. Son cœur était déchiré de compassion. Mais elle ne pouvait bouger. Elle était maintenue immobile par une dureté qui venait de son orgueil ou de sa vanité.

Lorsqu'il eut fini sa valise avec une hâte négligente, il alla à la porte, l'ouvrit en grand et appela d'une voix forte et assurée :

— Louisa !

Une faible réponse arriva d'en haut :

— Oui, monsieur.

— J'ai besoin de vous. — Il savait lui parler sec.

Au bout d'un instant elle arriva à la porte de la chambre.

— Allez vite à King's Road me chercher un cab, — lui dit-il comme s'il lui faisait une confidence.

— Oui, monsieur.

Cette femme était une véritable esclave chrétienne.

— Tenez. Descendez la valise jusqu'à la porte.

Il la lui tendit.

— Oui, monsieur.

Elle disparut. Et l'on entendit s'ouvrir la porte de la rue.

George prit son chapeau et sortit brusquement. Hilda allait nerveusement de long en large, toute raide d'être demeurée si longtemps immobile. Elle se demandait comment lui et elle se comporteraient pendant l'épreuve des adieux. Au bout de quelques instants un cab s'arrêta devant la maison. Louisa en avait probablement rencontré un en route. Hilda attendait avec une tension de tout son être. Puis elle entendit le cab s'éloigner. Elle s'élança, stupéfaite, à la fenêtre. Elle vit le toit du cab qui disparaissait et la grosse valise... Il était parti ! Il était parti sans dire adieu. Voilà de quoi il s'était avisé pour simplifier la situation. C'était radical mais magnifique. Il était parti de la maison et de sa vie. Comme elle regardait le toit du cab se balancer vaguement dans le lointain, il lui semblait qu'il se soulevait par quelque opération magique et qu'elle pouvait apercevoir la forme humaine qui se trouvait à l'intérieur ; cet être ravagé, flétri, à l'expression farouche, assis dans le noir entre ces roues qui l'entraînaient loin d'elle. Cette vision était intolérable. Elle se retira de la fenêtre et se mit à pleurer passionnément. Comment aurait-il pu agir autrement qu'il n'avait fait? Elle l'avait possédé — le souvenir qu'elle avait conservé de leurs étreintes le lui prouvait, et à quel point ! Tout ce qu'il avait dit était vrai et, cela étant admis, qui pouvait blâmer sa conduite? Il avait risqué et perdu, tout simplement.

Sarah Gailey apparut soudain et ferma la porte avec un air de conspiratrice.

— Eh bien?... — commença-t-elle avec un air terrifié.

Et Hilda, s'arrêtant de pleurer, fit signe que oui.

— Oh, ma pauvre chérie !

Sarah Gailey poussa un faible gémissement. Sa tête conservait ce balancement nerveux dont elle n'avait pas conscience. A la voir, avec ses pauvres traits usés et douloureux, Hilda sentit avec plus d'acuité combien elle-même était jeune et inexpérimentée.

Mais en dépit du choc éprouvé, en dépit de son extrême détresse, en dépit de l'angoisse et de la peur qui habitaient son âme, en dépit de l'immense difficulté de la situation où elle se trouvait ainsi violemment jetée, Hilda n'était pas sans consolation. Elle n'éprouvait à aucun degré la honte conventionnelle de la jeune fille abusée. Au contraire, au fond d'elle-même elle se rendait compte que cette catastrophe était une délivrance. Elle savait que le destin l'avait favorisée en la sauvant des conséquences d'une erreur tragique imputable à sa faiblesse. Ces pensées l'enflammaient et communiquaient plus de beauté encore à sa pitié remplie d'appréhensions envers la véritable victime que confrontait maintenant un nouveau danger : la menace des lois.

LIVRE VI

I

UNE SOIRÉE A BLEAKRIDGE

Lorsque le cab d'Hilda tourna avec une dangereuse embardée dans le sombre jardin des Orgreave, elle aperçut un autre cab déjà arrêté devant la porte ouverte de la maison. Sous le porche éclairé se tenaient des formes humaines qu'elle reconnut être Janet et Alicia, toutes emmitouflées comme pour un départ, et Martha avec d'autres manteaux à la main. L'arrivée du second cab produisit de l'agitation sous le porche et Hilda, se penchant à la portière dans le brouillard de novembre, eut un frisson d'appréhension au moment où sa

voiture fit halte derrière la première. Elle allait rencontrer des amis pour la première fois depuis sa secrète et malheureuse aventure. Elle avait peur que Janet, grâce à cette pénétration magique que donne l'affection, ne lût tout de suite sur son visage toute l'histoire de l'année passée. Janet lui avait écrit, lui donnant de ses nouvelles, lui demandant des siennes et la pressant de venir la voir, le lendemain même du dramatique entretien au cours duquel George Cannon avait avoué son infamie. Si la lettre était partie un jour ou deux plus tôt et avait trouvé Hilda en pleine lune de miel elle aurait certainement répondu en informant Janet de l'énorme événement de son mariage. Et son mariage devenant connu de tout le monde à Turnhill, sa honte aurait partagé cette notoriété. Mais le hasard lui avait épargné cette humiliation. Personne dans le pays n'avait entendu parler de son mariage. Poussée par un instinct bien caractéristique de sa nature, elle s'était décidée à ne l'annoncer que lorsque sa lune de miel serait finie. En répondant à Janet elle avait écrit très brièvement suivant son habitude et dit qu'elle viendrait à Lane End House dès qu'elle pourrait. « Vais-je lui dire, ou non?... » avait-elle agité dans son esprit et elle s'était résolue à temporiser. Mais elle avait pourtant un grand désir d'aller chez son amie. Elle en avait plus qu'assez de Preston Street et de Brighton et aspirait à les quitter à quelque prix que ce fût.

Et à la fin, par une matinée sans soleil, après le départ de George Cannon pour l'Amérique et alors que toutes les affaires avaient été arrangées ou s'étaient arrangées d'elles-mêmes, que Sarah Gailey allait mieux et que la saison d'automne allait son train avec de nouvelles domestiques, elle avait soudainement déclaré :

— Il faut que j'aille à Bursley aujourd'hui, pour quelques jours.

Et elle était partie brusquement, sans avoir averti Janet.

Et maintenant, elle se trouvait dans le jardin.

Martha vint jeter un coup d'œil pour obtenir une explication de ce singulier rassemblement de cabs dans le jardin et s'écria joyeusement :

— Oh, miss Janet, c'est miss Hilda, miss Lessways, plutôt !

Alice poussa un cri perçant. Le premier cab s'avança pour

faire de la place à celui d'Hilda et celle-ci descendant dans l'illumination du porche, se révéla aux trois jeunes filles.

« Est-ce qu'elles vont s'apercevoir de quelque chose? » se demanda-t-elle toute gênée et presque tremblante à la pensée des terribles changements qui s'étaient opérés en elle depuis sa dernière visite.

Mais personne ne remarqua quoi que ce soit. Personne ne vit que ce n'était pas là la même Hilda. Même dans l'intimité de ce baiser affectueux pour lequel elle dut lever son voile, Janet ne parut avoir aucun soupçon.

— Nous allions partir pour Hillport, — dit celle-ci. — Quelle magnifique idée d'arriver ainsi !

— N'allons pas à Hillport ! — dit Alicia.

Janet hésita, laissant retomber son voile.

— Il faut y aller bien évidemment, — dit Hilda sur un ton positif.

— Je crois que oui ! — dit Janet à regret. — Vous comprenez, ce sont les Marrion, les cousins d'Edie et Edie elle-même y sera.

— Qui est Edie?

— Mais la fiancée de Tom ! Je suis sûre de vous l'avoir dit.

— Oui, — dit Hilda, — seulement je ne me rappelle pas bien le nom.

— Oh, il n'est question que d'Edie, maintenant ! — répliqua la voix légère d'Alicia. — Il faut que nous fassions bien attention ou autrement Tom nous avalerait. Voilà pourquoi nous prenons un cab. Nous y serions allées à pied, n'est-ce pas, Janet? seulement ce ne serait pas chic d'aller à pied chez les Marrion le soir ! La voiture des misses Orgreave ! — ajouta-t-elle, imitant l'intonation d'un domestique et avec une pirouette.

Janet était absolument la même qu'autrefois, mais Alicia, la petite fille à la tresse, s'était développée. L'enfant qu'elle était se mélangeait maintenant de jeune fille dans ses gestes et sa façon de parler. Elle rougissait et pâlissait continuellement, souffrait d'une timidité aiguë et avait quelque vanité, mais pas au point de se rendre désagréable.

— Dites-donc, Jan, — s'écria-t-elle, — pourquoi Hilda ne viendrait-elle pas avec nous?

— Chez les Marrion? Oh non, je vous remercie ! — dit Hilda.

— Mais oui ; Hilda, venez ! Je suis sûre qu'ils seront ravis ! — insista Janet. — Je n'y pensais pas.

Bien que flattée et même un peu surprise du sérieux extraordinaire avec lequel Janet la pressait d'accepter, Hilda secoua la tête.

— Où est Tom? — demanda-t-elle pour changer de sujet.

— Oh ! — s'écria Alicia. — Il y a des heures qu'il est parti pour escorter la dame de ses pensées de Hanbridge à Hillport.

— Attendez que vous soyez fiancée vous-même, Alicia ! — dit Janet. Mais la façon dont pétillait son regard indiquait bien que Tom fournissait en ce moment d'innocentes occasions de s'amuser à sa famille.

— Dans tous les cas, vous dormirez dans ma chambre ce soir, ma chérie, — ajouta-t-elle lorsque Martha et le cocher eurent porté la malle d'Hilda dans le hall.

Puis Martha fit claquer la porte d'entrée et une autre bonne apparut dans le hall pour aider à monter la malle.

« Non. Je ne pourrai jamais le leur dire », pensa Hilda en la suivant.

Alice avait gambadé en avant pour informer ses parents de l'arrivée d'Hilda. Celle-ci apprit que Mrs Orgreave était au lit avec une crise d'asthme et qu'Osmond Orgreave travaillait dans leur chambre à tous deux.

***

Plus tard, ayant pris son repas ainsi qu'en avait décidé la malade, Hilda s'assit près du feu dans la grande chambre paisible de Mr et de Mrs Orgreave. Celle-ci jouissait de quelque répit et restait étendue la tête très haute sur des oreillers, dans la moitié du large lit qui lui appartenait. Le couvre-pieds s'étendait sur elle sans un pli ; le drap retourné avec précision faisait au couvre-pieds une bordure blanche et bien unie. Mrs Orgreave ne bougeait pas. Pas une de ses boucles grises ne remuait. Elle parlait de temps en temps à voix basse. Sur

la table de nuit se trouvait un inhalateur Godfrey pour le chlorite d'ammoniaque, avec son cylindre de verre et ses trois tubes. Il n'y avait que cet instrument et l'aspect noirâtre des lèvres de la malade ainsi que la pâleur de ses joues qui pussent rappeler que, un moment auparavant, ce lit avait été témoin d'une scène de torture. Mr Orgreave, en escarpins brillants et des manchettes élégantes jaillissant des manches de son veston noir d'appartement, était penché sur une grande planche horizontale que supportaient des tréteaux à gauche de la cheminée. Cette planche était couverte sur toute sa longueur par un grand papier bleu transparent que l'architecte tirait de temps en temps vers lui, faisant de grandes vagues de papier à ses pieds et réduisant peu à peu un rouleau qui se trouvait par terre de l'autre côté de la table. Un bec de gaz arrangé spécialement et muni d'un abat-jour vert, qui projetait une forte lumière sur le palier, semblait indiquer qu'Osmond Orgreave avait l'habitude de travailler là le soir.

— C'est étonnant que je sois obligé de faire ça moi-même, n'est-ce pas? — remarqua-t-il en s'arrêtant pour rouler la masse de papier accumulée à ses pieds.

— Qu'est-ce que c'est? — demanda Hilda.

— C'est un dessin grandeur nature de détail d'architecture. C'est simple !... Mais croyez-vous que je pourrais m'en remettre à aucun de mes malins de fils pour attraper comme il faut la courbe de cette moulure?

Il y eut un coup sec à la porte, et la vigilante Martha entra.

— Voici le *Signal*, monsieur. Le petit vient juste de l'apporter.

— Donnez-le à miss Hilda, — dit-il sans lever les yeux.

— Et qu'est-ce qu'il faut que je fasse du *Signal* ? — demanda Hilda tenant à la main le journal à l'encre encore fraîche.

— Je voudrais que vous nous lisiez ce qu'il y a sur la grève, — dit Mrs Orgreave. — C'est terrible !

— Ah, je vous crois, — approuva Hilda avec conviction. — Oh, figurez-vous qu'en venant de Shawport j'ai vu une procession d'ouvriers et rien d'aussi terrible ne...

— C'est aux enfants que je pense, — dit doucement Mrs Orgreave.

— Dommage que les ouvriers ne fassent pas comme vous ! — murmura Mr Orgreave.

— Ne fassent pas quoi? — demanda Hilda sur un ton de défi.

— Penser aux enfants?

Malgré son envie de protester, Hilda ouvrit le *Signal* en silence et chercha dans les colonnes avec la maladresse de quelqu'un de novice dans la lecture des journaux.

« — La grève des ouvriers en porcelaine. Les meneurs. »

Elle lut les manchettes.

— Il n'y a pas grand'chose.

— Est-ce que c'est tout ce qu'il y a?

— Oui. Ils ne paraissent pas concevoir l'importance du fait que la moitié de la population meurt de faim, — répondit Hilda avec un sourire de mépris.

— A qui la faute, s'ils meurent de faim? — demanda Osmond Orgreave, lui jetant un coup d'œil, la tête toujours penchée.

— Je trouve cela honteux ! — s'écria-t-elle.

— Savez-vous que ces gens-là ont violé les conventions qu'ils avaient acceptées il n'y a pas si longtemps? Que peut-on faire avec eux?

— Violé leurs conventions?

Elle était toute attrapée.

— Violé leurs conventions. Ils n'ont pas voulu respecter leur propre signature, leur propre parole. Croyez-moi. Une jeune fille raisonnable comme vous ne devrait pas se laisser impressionner par le spectacle d'une procession par une nuit froide.

Il sourit et elle sourit aussi, mais gauchement. Puis il fit valoir quelques-uns des arguments des patrons.

— Comme vous êtes dur pour les hommes, — protesta-t-elle, quand il eut fini,

— Pas du tout ! pas du tout ! — Il s'étira, puis fit le tour de ses tréteaux pour aller tisonner. — Écoutez plutôt Mr Clayhanger parler des ouvriers si vous voulez savoir ce que c'est qu'être dur.

— Mr Clayhanger? Vous voulez dire le vieux Mr Clayhanger?

— Oui.

— Mais il n'a pas de fabrique?

— Non, mais il emploie des ouvriers.

Hilda se leva, gênée, et s'avança vers la table de toilette à l'autre bout de la chambre et dans l'ombre.

— J'aimerais à visiter une imprimerie, — dit-elle brusquement.

— Très facile, — dit Mr Orgreave, se remettant au travail avec un long soupir.

Hilda songea : « Pourquoi ai-je dit cela? » Et elle se tourna vers la table de toilette. Et dans un regard brouillé elle aperçut les objets qui formaient une longue rangée sur le linge blanc recouvrant le bois de rose et elle se dit : « Tout ceci est beau. » Et elle vit les stores pâles baissés derrière la table, la garniture à frange du haut, les rideaux drapés et l'obscure image d'elle-même que lui renvoyait la glace. Et elle sentait derrière elle la longue perspective de cette grande chambre calme et confortable ; elle entendait le bruit du charbon écroulé dans la cheminée, celui du papier froissé et la toux légère de Mrs Orgreave. Et elle imaginait toutes les autres pièces de cette vaste maison et le jardin derrière tout rempli d'une brume incertaine. Et elle se dit encore : « Toute cette maison est belle. C'est ce que j'ai jamais vu de plus beau ou verrai jamais. Je suis heureuse ici. »

La porte s'ouvrit et Martha réapparut.

— Pardon, monsieur, Mr Edwin Clayhanger est en bas.

— Bon, j'ai presque fini. Où est-il?

— Dans le petit salon, monsieur.

— Eh bien, dites-lui que je descends dans une minute.

— Hilda, — dit Mrs Orgreave, — auriez-vous le bonté d'aller lui dire?

L'entrée de la bonne annonçant Edwin Clayhanger avait paru à celle-ci d'un effet dramatique et saisissant. « Voilà des siècles, se dit-elle, qu'il n'est pas venu et le voilà le soir-même de mon arrivée. »

— Certainement, — répondit-elle.

Elle songea : « Voici la deuxième fois qu'elle m'envoie dire quelque chose à Edwin Clayhanger. »

Brusquement elle rougit de confusion devant la maîtresse

de la maison. « Est-il possible, se demanda-t-elle, est-il possible que Mrs Orgreave ne se doute pas de ce qui m'est arrivé? Est-il possible qu'elle ne puisse pas voir que je suis différente de ce que j'étais? Si elle savait... s'ils savaient... ici ! »

II

UN RENDEZ-VOUS

— J'imagine que vous n'avez pas pensé une fois à moi depuis mon départ !

Elle était assise sur le canapé dans le petit salon rempli de rayons chargés de livres et elle lança ces paroles à Edwin Clayhanger qui était debout près d'elle. Elles étaient singulières et constituaient certainement une bravade, un appel plein de défi aux aventures. Elle se dit : « C'est fou à moi de dire une chose pareille », mais cette chose-là était néanmoins sortie tout naturelllement de ses lèvres et elle ne savait pas pourquoi. Si Edwin Clayhanger en fut saisi, elle le fut également.

— Oh ! si ! — balbutia-t-il.

Bien entendu elle lui avait fait perdre contenance.

Elle sourit et ajouta l'air persuasif :

— Mais vous n'avez pas demandé de mes nouvelles?

— Si, — répondit-il après un silence et avec quelque chose d'un peu provocant dans la voix.

— Une fois. — Elle continuait de sourire.

— Comment le savez-vous? — demanda-t-il.

Elle lui dit avec beaucoup de calme, et interrompant son sourire, que Janet était la source de son renseignement.

— Qu'est-ce que ça prouve? — s'écria-t-il avec une rudesse soudaine. — Qu'est-ce que ça prouve le nombre de fois que j'ai demandé de vos nouvelles !

Elle resta muette. Elle se disait : « Si je suis aussi intime avec lui, ce doit être à cause de la conversation que nous avons eue dans le jardin ce soir-là. » Et il lui semblait que cette scène les avait en quelque sorte unis pour toujours, avait

scellé leur intimité et que, même s'ils faisaient semblant de n'avoir l'un avec l'autre que des relations ordinaires, cette mince protection de correction mondaine céderait constamment sous la poussée d'un besoin d'intimité aux profondeurs insoupçonnées. Elle regardait à la dérobée sa figure avec un vif sentiment de plaisir.

Ils se mirent à causer de la grève. C'était un sujet qui pendant ces semaines-là ne pouvait être évité, ni par les riches, ni par les pauvres.

— Je pense bien que vous êtes comme les autres, contre les ouvriers? — lui dit-elle sur un ton de défi, invitant à la bataille.

Il répondit sans façons :

— Quel droit avez-vous de supposer que je suis comme tout le monde?

Elle pencha la tête d'avantage de manière à ne l'apercevoir qu'à travers le voile de ses cils.

— Je vous demande bien pardon, — dit-elle d'une voix basse où il y avait comme une sorte de méditation souriante. — Je n'ai jamais douté que vous n'étiez pas comme eux.

La pensée suivante traversa son esprit comme un coup de lance : « Il est incroyable et horriblement dangereux que je sois assise ici avec lui après tout ce qui m'est arrivé. Et lui qui n'a pas le moindre soupçon... Et pourtant qu'est-ce qui peut empêcher d'arriver ce qui doit arriver? Rien. »

Edwin Clayhanger continua de parler de la grève et elle l'entendit dire :

— Si vous voulez le savoir je vais vous dire ma pensée. Les grévistes ont toujours raison... Vous n'avez qu'à les regarder quand ils sont ensemble. Ils ne se condamnent pas à la faim pour le plaisir.

Ses paroles la firent tressaillir. Elles paraissaient tout ordinaires et renfermaient pourtant une signification immense. Sa générosité envers les opprimés prenait pour elle une importance magnifique. Son attitude envers toutes choses était radicalement et mystérieusement différente de celle des autres hommes qu'elle avait connus... Et puis il y avait l'expression de son regard si simple, si pensive !

Ils continuèrent à causer puis, suivant la direction de ses pensées intimes, elle déclara brusquement :

— Je n'ai jamais rencontré quelqu'un comme vous. — Puis un silence. — Non, jamais, — ajouta-t-elle avec une conviction intense.

— Je pourrais dire la même chose de vous, — répondit-il avec émotion.

— Oh, non ! Moi je ne compte pas, — murmura-t-elle dans un souffle.

Elle leva les yeux, délicieusement flattée. Le visage d'Edwin Clayhanger était cramoisi. Moment exquis, dans le cadre familier du petit salon et près du feu, elle sur le canapé et lui debout près d'elle, donnant l'impression d'un délicieux péril ! Peu à peu il reprit sa couleur naturelle.

***

Osmond Orgreave entra avec son air ironique et, tout de suite, se mit à taquiner le jeune homme au sujet de la rareté de ses visites.

Se tournant vers Hilda il dit :

— Il ne vient guère nous voir que quand vous êtes ici.

C'était absolument comme s'il eût dit : « J'ai entendu chaque mot de ce que vous avez dit avant d'entrer et j'ai lu dans vos cœurs. » Tous les deux furent décontenancés, lui extrêmement.

— Allons, allons, Mr Orgreave ! — protesta-t-il gauchement. — Puis, avec la plus naïve des ingénuités : — Mrs Orgreave va mieux? — demanda-t-il.

Mais Osmond Orgreave n'était pas d'humeur à l'épargner. Un instant plus tard il disait :

— Est-ce qu'elle vous a dit qu'elle voulait visiter une imprimerie?

— Non, — répondit-il, intéressé. — Mais je serai très heureux de lui montrer la nôtre, quand il lui plaira.

Hilda, frappée de mutisme ne répondit rien et Clayhanger conclut aussitôt, changeant de ton :

— Voyons, il faut que je m'en aille. Je ne voulais qu'entrer et sortir...

Et il partit, sans vouloir répondre à la demande que lui

faisait Mr Orgreave de fixer la date de sa prochaine visite. Le claquement de la porte d'entrée fit résonner la maison.

Mr Orgreave ayant reconduit Clayhanger jusqu'à la rue ne revint pas immédiatement dans le petit salon. Hilda se leva d'un bond et hésita. Elle était désappointée, éprouvait même du ressentiment et assurément de l'humiliation. « Oh, non, se dit-elle. Il est timide et craintif... Je suis sûre qu'il est parti parce que Janet n'était pas ici. » Elle entendit, par la porte entr'ouverte, les escarpins de Mr Orgreave sur les carreaux du couloir qui conduisait à l'escalier.

Martha entra avec un sourire ravi qui était curieux.

— Pardon, miss, voulez-vous passer dans le vestibule un instant?... Quelqu'un désire vous parler.

Hilda rougit sans rien dire et obéit à cette invitation. Clayhanger se trouvait dans le froid vestibule, son chapeau à la main. Le cœur d'Hilda bondit.

— Quand voulez-vous venir voir notre imprimerie? — murmura-t-il rapidement, très gêné et s'exprimant pourtant avec une rudesse autoritaire. — Demain? Je serais heureux que vous vinssiez.

Il avait jeté sur elle un enchantement par ce retour merveilleux. Et afin de le lui cacher, elle fronça les sourcils et ne dit rien.

— A quelle heure? — demanda-t-elle brusquement.

— N'importe quelle heure.

Son ardeur faisait délicieusement frémir Hilda.

— Oh, non ! Il faut choisir une heure.

— Mettons entre six heures et demie et sept heures moins le quart. Ça vous va?

Elle fit un signe de tête affirmatif. Leurs mains se rencontrèrent. Il dit adieu. Il ouvrit la lourde porte. Elle aperçut son dos un instant, se détachant sur les pâles ténèbres du jardin où la brume se rassemblait en volutes. Et puis elle avait refermé la porte et se trouvait toute seule dans le hall clos. Le miracle s'était produit et elle en était toute intimidée. Et au milieu de ses appréhensions merveilleuses elle était toute pénétrée d'une sensation unique d'aventure et d'inconnu. « Ce matin j'étais à Brighton, pensa-t-elle. Il y a une demi-heure je n'avais aucune idée de le voir. Et mainte-

nant !... Et demain? » La conséquence tragique de sa première aventure avait laissé intact son goût pour les expériences nouvelles. Au contraire elle l'avait fortifiée. Le caractère désastreux de l'une l'excitait à courir l'autre. Le goût de vivre lui était revenu. Demain l'appelait, miraculeux et doré. La faculté qu'ont les hommes et les femmes de créer leur propre existence lui semblait divine, et rien qu'à la concevoir, elle sentait une fièvre l'envahir.

III

A L'IMPRIMERIE

Ce soir-là à une heure avancée, Hilda et Janet s'enfermèrent dans leur chambre. Hilda éprouvait là un sentiment de sécurité absolue comme elle n'en avait pas connu depuis son départ de Lessways Street à Turnhill, un matin avec Florrie Bagster près d'elle dans la voiture. Ce n'est point qu'elle eût jamais eu réellement peur d'être attaquée dans aucune de ses chambres, mais celle-ci lui paraissait avoir revêtu un caractère d'inviolabilité mystique du fait que Janet l'eût occupée pendant de longues années. « La chambre de Janet ! » il y avait dans ces mots une vertu qui n'aurait pu appartenir à par exemple : « la chambre d'Hilda ! » ni même à « la chambre de maman », celle-ci étant à la merci de n'importe quel maraudeur profane et familial et servant en quelque sorte de place publique où se traitaient toutes les affaires.

Hilda, regardant de son lit le complexe déshabillage de Janet, s'instruisait. Et une fois de plus elle se surprit à désirer être comme elle, non pas seulement en apparence extérieure, mais aussi par la douceur des manières et du ton.

« Comment vais-je m'habiller demain après-midi? » Toute l'activité de son cerveau se rapportait plus ou moins à cet après-midi du lendemain. La perspective de cette visite à l'imprimerie avait allumé dans son cœur une sorte de lampe immobile qui brillait à travers le bref et brumeux intérêt du moment présent. Et Edwin Clayhanger semblait être précisé-

ment le sujet de conversation que Janet cherchait expressément à éviter. Elle posait des questions sur la vie d'Hilda à Brighton et la santé de Sarah Gailey. Elle prononça même le nom de George Cannon. Hilda affermit sa voix pour répondre, bien qu'elle ne redoutât pas sérieusement les questions de Janet qui étaient comme celles du reste de la famille, invariablement discrètes et respectueuses de la réserve de l'interlocuteur. Mais d'Edwin Clayhanger, dont la visite lui avait pourtant été racontée au salon, à son retour, elle ne souffla pas mot.

Puis, lorsque Janet eut éteint le gaz et que la manche à l'orientale de sa chemise de nuit en soie eut délicatement effleurée le visage d'Hilda, au moment d'entrer au lit, elle remarqua :

— C'est curieux qu'Edwin Clayhanger soit venu justement ce soir !

La joue d'Hilda devint chaude.

— Il m'a demandé de venir voir leur imprimerie demain, — dit-elle vivement.

Janet fut saisie à l'improviste.

— Vraiment ! — s'écria-t-elle, évidemment stupéfaite.

Elle parla une seconde trop tôt. Si elle avait attendu une seconde seulement elle aurait pu cacher à Hilda ce dont celle-ci s'aperçut fort aisément, c'est-à-dire son anxiété et sa jalousie. Oui, il y avait de la jalousie dans le ton de cette créature à l'adorable bonté. L'intérêt qu'Hilda prenait à l'après-midi du lendemain s'en trouva intensifié.

— Pourrez-vous venir? — demanda-t-elle.

— A quelle heure?

— Il a dit six heures et demie ou sept heures moins le quart.

— Je ne peux pas, — dit Janet, l'air vague, — à cause de la réunion de cette société musicale, vous savez bien. Je vous en ai parlé, n'est-ce pas?

A la lueur incertaine du feu mourant Hilda distinguait peu à peu l'entassement pâle et mystérieux des vêtements et tous les détails de la chambre que l'arrivée d'une nouvelle occupante avait parsemée d'objets en désordre. Son aventure atteignait maintenant une complexité infinie et cette complexité semblait se symboliser dans le mystère féminin et

suggestif de ce qu'elle voyait et devinait dans l'obscurité. Elle se dit : « J'usurpe ici une qualité qui n'est pas la mienne. Je devrais révéler mon secret. Ce ne serait que juste. Je n'ai aucun droit de me mettre entre elle et lui. » Mais un instinct puissant la faisait repousser de telles idées. Elle les chassa résolument et s'abandonna avec une appréhension plus délicieuse à l'attente du lendemain.

***

Hilda entrant dans le magasin Clayhanger toute agitée et se rendant à peine compte de ce qu'elle faisait, put néanmoins entendre sa propre voix souhaitant le bonjour à Edwin Clayhanger d'un accent clair et ferme. Et elle s'aperçut bientôt très clairement qu'il était encore plus gêné qu'elle-même, ce qui contribua à lui rendre son assurance tout en la remplissant de délices. Ce blond jeune homme aux mouvements gauches et contraints s'empara de son parapluie et l'engagea à enlever son caoutchouc. Elle obéit avec une timidité enchantée. Elle se débarrassa donc de son vêtement avec l'impression de dépouiller toute pudeur et de se montrer à lui sans mystère. Pour compléter son sacrifice elle leva sa voilette et lui sourit comme pour dire : « Et puis quoi encore? » Un gros homme âgé à la tenue négligée apparut à la porte d'une petite cabine située à l'intérieur même du magasin, et Edwin Clayhanger rougit.

— Papa, voici miss Lessways. Miss Lessways, mon père... Elle est... elle est venue visiter l'imprimerie.

— Comment allez-vous, miss?

Elle serra la main de ce père tyrannique qui était néanmoins, en dépit de sa réputation, aussi intimidé apparemment que son fils. Puis la porte du magasin s'ouvrit et il se tourna pour aller recevoir un client. Hilda se dit : « Si ce gros vieux devenait un jour mon beau-père? Est-il possible de l'imaginer comme étant mon beau-père? » Et elle eut un élan passager de curiosité à l'égard des deux sœurs Clayhanger, se rappelant avec satisfaction que Janet aimait l'aînée.

Edwin Clayhanger, marmottant quelque chose, lui montra une ouverture au comptoir. Elle y passa immédiatement avec

lui, puis franchit une porte à l'arrière boutique. Ils se trouvaient seuls devant une cour inondée de pluie. Edwin Clayhanger éternua violemment.

— Il ne fait que pleuvoir, — murmura-t-il. — Il aurait mieux valu garder le parapluie ! Néanmoins...

Il lui jeta un coup d'œil pour la consulter et l'inviter à continuer. Ils traversèrent côte à côte en courant et atteignirent un escalier couvert qui conduisait aux bureaux. Il semblait à Hilda qu'ils s'étaient échappés du magasin comme des fox-terriers, comme deux chiens amis fuyant la surveillance d'un vieillard impénétrable et dangereux ! Elle éprouvait à l'égard d'Edwin Clayhanger une confiance amicale et pleine de bien-être, un sentiment tranquille tel que George Cannon ne lui en avait jamais inspiré. Après plus d'un an — et quelle période d'événements imprévus ! — elle se disait de nouveau : « Il me plaît ! » Il ne s'agissait pas d'amour, croyait-elle, mais de sympathie ! Il lui était agréable d'être avec lui. Elle aimait la sensation de lui faire confiance. Elle aimait sa jeunesse et la sienne propre. Elle était peinée qu'il eût un rhume et ne voulût pas le soigner !... Maintenant ils grimpaient par un étroit escalier plein de craquements vers un monde nouveau et lointain, séparé du monde commun qu'ils venaient de quitter par l'aventureuse traversée de la cour humide... Voici qu'ils se trouvaient dans une odeur d'huile au milieu d'un grand atelier avec des poutres au plafond et plein de machines... L'imprimerie !... Un homme énorme, mais plein de déférence, les salua avec une solennité majestueuse. C'était le contremaître et son tablier blanc le faisait reconnaître comme appartenant à la classe des ouvriers, mais sa carrure gigantesque — à lui seul il pesait plus qu'eux deux mis ensemble — et son âge le plaçaient en quelque sorte au-dessus d'eux de sorte qu'ils paraissaient comme deux gosses devant cette vaste présence. Lorsqu'Edwin Clayhanger, avec une sorte d'audace, parla à ce gaillard intimidant sur le ton d'un maître, Hilda tressaillit de plaisir à ce spectacle piquant et l'admira, devint fière de lui. La voix immense du contremaître qui expliquait les machines et les outils, provoquait en elle des vibrations physiques. Mais elle ne comprenait rien à ce qu'il disait, absolument rien. Elle marchait dans un

rêve plein d'odeur d'huile et de constructions en fer monstrueuses que dominait le grand contremaître, et Edwin aussi se trouvait dans ce rêve. Elle se mit à parler à tort et à travers du quatre centième anniversaire de l'inventeur de l'imprimerie à propos de ce qu'elle avait lu s'y rapportant dans l'histoire de Cranwick... à Brighton. Brighton avait disparu derrière l'horizon de sa mémoire. Même Lane End House était perdu quelque part dans un vague passé. Toute sa vie précédente s'était évanouie comme un rêve. Elle se dit, avec remords : « Il va sûrement croire que j'ai lu un livre sur l'imprimerie parce que je m'intéressais à lui ! Ça m'est égal ! J'espère qu'il le croit ! » Elle l'entendit proposer que, comme il était trop tard ce jour-là pour voir fonctionner la plus grosse machine, elle revînt le lendemain. Elle promit aussitôt... Elle désirait impatiemment à présent quitter la salle où ils se trouvaient et voir quelque chose d'autre. Puis elle eut peur que ce fût là tout ce qu'il y avait à voir... Edwin Clayhanger se dirigeait vers la porte... Ils se trouvaient de nouveau seuls, sur l'escalier... Le contremaître s'était incliné sur le palier comme un chambellan... Elle comprit qu'il y avait encore, délicieuse perspective, d'autres intérieurs plus secrets encore, qui attendaient leur visite.

***

Ils se trouvaient dans un grenier, employé comme magasin, où s'entassaient des mains et des mains de papier. A la lumière d'une bougie dans un chandelier d'étain ils étaient passés ensemble et seuls dans des corridors et des escaliers derrière le magasin. Elle avait vu tout ce qui se rapportait au fonctionnement de l'imprimerie et maintenant ils se trouvaient en haut de la vieille maison et au bout de leur excursion.

— C'était ici que je travaillais, — dit Edwin Clayhanger.

Elle s'informa de la nature de son travail.

— Oh ! — dit-il à sa façon traînante, — je lisais, j'écrivais, à cette table même.

Dans l'ouverture de la fenêtre, au milieu des piles de papier, se trouvait une vieille table dilapidée et couverte de poussière.

— Mais il n'y a pas de cheminée, — remarqua-t-elle, pro-

menant autour d'elle un regard circulaire qui vint se fixer sur lui.

— Je le sais.

— Mais comment faisiez-vous en hiver? — demanda-t-elle avec une curiosité passionnée.

Et il répondit brièvement avec un brin d'orgueilleuse affectation qui était charmante :

— Je m'en passais.

Hilda sentit sa gorge se serrer et les larmes lui monter brusquement aux yeux. Ce n'était pas la vision de ce qu'il avait eu à souffrir qui la touchait. C'était celle de toute sa jeunesse qui lui procurait une tristesse exquise — de toutes ces années qui lui étaient et lui seraient toujours cachées. Elle savait que, seule de tous les êtres humains, elle avait le pouvoir de le comprendre et de sympathiser pleinement avec lui. Et elle s'affligeait en songeant à cette longue et ingrate période pendant laquelle il était resté incompris. Elle voulait par quelqu'immense effort de tendresse le récompenser de tout ce qu'il avait souffert. Et elle éprouvait une curiosité divine à l'égard de toute sa vie passée. Elle n'en avait jamais éprouvé de semblable avec George Cannon ; elle s'était seulement demandé quelles avaient pu être ses histoires de femmes. Il n'avait pas non plus provoqué cette tendresse qui jaillissait en elle de quelque source secrète et inépuisable rien qu'à la vue du sourire pensif d'Edwin Clayhanger. Et pourtant, en ce moment, alors qu'elle se tenait tout contre Edwin dans la solitude impressionnante du grenier rempli d'ombres, le souvenir de George Cannon étreignait douloureusement son cœur. Elle se disait : « Il m'aime et il est perdu et ne me reverra jamais ! Et je suis ici, toute épanouie, toute pleine d'espoir nouveau, toute étourdie de joie ! »

Et elle se représentait Janet, en train de s'assommer à la réunion de son comité. Et elle songeait : « Et moi je suis ici... » Sa félicité avait un caractère tragique.

— Je crois que je devrais m'en aller, — dit-elle doucement.

Ils repassèrent par les mêmes corridors. Et comme ils traversaient chacune des pièces du dessous, Edwin Clayhanger éteignait le gaz qu'il avait allumé en montant et Hilda l'attendait. Puis ils retrouvèrent la lumière crue du magasin. Le gros

vieux monsieur à la tenue négligée n'était pas visible. Edwin l'aida à mettre son caoutchouc et elle aima la gaucherie de ses efforts.

A la porte elle l'engagea à ne pas sortir et fit allusion à son rhume.

— Ce n'est pas la fin de l'hiver mais le commencement, — dit-elle. Personne, elle le savait, excepté elle, ne prenait soin de lui.

Mais il insista pour sortir.

Ils convinrent d'un rendez-vous à trois heures le lendemain et se serrèrent la main.

— Rentrez maintenant, — implora-t-elle en s'en allant vite.

La pluie avait cessé. Elle s'enfuit triomphalement le long de Trafalgar Road, emportant précieusement son secret avec elle. « Il m'aime ! » Si une vérité scientifique est une affirmation dont le contraire soit inconcevable, alors c'était pour elle une vérité scientifique qu'elle et Edwin dussent se rapprocher. Elle ne voulait absolument pas et ne pouvait pas concevoir l'avenir sans lui... Et tout cela venu si tôt, si précipitamment après son malheur ! Mais c'était son malheur même qui la poussait en avant avec tant de violence. Sa vie avait été convulsée, bouleversée par le hasard de la destinée et elle ne pouvait plus avoir de repos avant de l'avoir réparée et rétablie. A n'importe quel risque il fallait accomplir rapidement cette tâche... oui rapidement.

IV

UN APPEL DE BRIGHTON

L'après-midi suivant à deux heures et quart Hilda et Janet étaient ensemble dans le petit salon. La maison était calme.

Janet, agenouillée, arrangeait des livres sur un des rayons inférieurs. Hilda aussi s'agenouilla par pure nervosité sur le tapis devant la cheminée et se mit à tourmenter le feu avec le tisonnier.

— Dites donc, Janet, — commença-t-elle.

— Oui?

Celle-ci ne leva pas les yeux.

Hilda, le cœur battant, songea avec une rapidité qu'augmentait sa frayeur : « Pourquoi lui parlerais-je? Ça ne regarde personne excepté lui. Je le lui dirai et à lui seul et agirai ensuite comme il l'entendra. Après tout, je ne suis pas à blâmer. Je suis absolument innocente. Mais je ne lui dirai rien aujourd'hui ! Il faut que je sois plus sûre. Ce serait ridicule. Ce serait presque comme si je l'invitais à me faire une déclaration. Mais quand le moment sera venu, alors je lui raconterai tout et il comprendra ! Il ne peut pas ne pas comprendre parfaitement. Il m'aime. »

Elle n'osait pas se confier à Janet. Dans cet asile de vie honorable, joyeuse et prospère les mots n'arrivaient pas à se former. Et l'argument qu'elle n'était pas à blâmer semblait n'avoir aucun poids. Elle... elle, Hilda manquait de courage pour être franche... Cela déconcertait extrêmement son amour-propre... Et même avec Edwin Clayhanger elle désirait temporiser. Elle ne souhaitait rien tant que de le voir ; et cependant elle craignait de le rencontrer.

— Oui? — répéta Janet.

On entendit sonner faiblement dans le lointain de la maison.

Hilda adoptant soudain une ligne à suivre, dit :

— J'ai oublié de vous dire que je vais à trois heures chez Clayhanger pour voir fonctionner une machine. Il était trop tard hier soir. Venez avec moi, je vous en prie. Ça m'ennuie d'y aller seule.

C'était vrai. A cet instant cela l'ennuyait d'y aller toute seule. Elle se disait, sachant que Janet était libre et n'imaginant pas qu'elle pût refuser : « Je suis sauvée pour le moment. »

Mais Janet répondit avec gêne :

— Je ne crois pas que je puisse laisser maman. Vous serez très bien là-bas toute seule.

Hilda tourna impétueusement la tête. Leurs regards se rencontrèrent un instant, chargés de soupçons, de défi, d'animosité. Elles éprouvaient l'une pour l'autre une immense admiration et pourtant à présent elles se sentaient réciproque-

ment hostiles. L'instinct en elles était plus fort que l'estime. Hilda se dit avec une réelle férocité : « Quelle histoire que cette mère qu'elle ne veut pas abandonner! Elle fait la tête, voilà tout ! »

La couleur tout entière de l'existence était changée pour elle.

***

Martha entra. Aucune des jeunes filles ne bougea.

— Une lettre pour vous, miss, — dit-elle, s'approchant d'Hilda.

Celle-ci prit la lettre avec appréhension et reconnut la calligraphie penchée de Sarah Gailey.

— C'est de cette pauvre Sarah ! — murmura-t-elle avec une fausse bonne humeur tranquille. — Je me demande quels ennuis elle peut s'être encore attirés.

Elle songea : « Si seulement j'étais mariée je serais dégagée de toute responsabilité à l'égard de Sarah. Il faudrait que je pense d'abord à mon mari, mais rien d'autre ne peut me libérer. A moins de me marier, je suis enchaînée à Sarah Gailey tant qu'elle vivra. Et pourquoi?... J'aimerais le savoir ! » La réponse était simple. C'était l'habitude qui l'avait ainsi rivée.

La lettre était ainsi conçue :

« Ma chère Hilda. Je vous écris tout de suite pour vous informer qu'un homme de loi s'est présenté ici cet après-midi pour demander des renseignements au sujet de vos actions du Continental. Il m'a dit qu'il allait y avoir des difficultés avec la Compagnie et que si les actionnaires indépendants ne formaient un comité local énergique pour s'occuper de leurs intéintérêts, ils pourraient avoir des ennuis sérieux. Il voulait savoir si vous adopteriez cette mesure à la réunion. Je lui ai donné votre adresse et il va vous écrire. Mais j'ai jugé bon de vous écrire aussi. Il s'appelle Eustache Broughton, 124, East Street, au cas où vous auriez besoin de le savoir. J'espère bien que rien de fâcheux n'arrivera. Il m'a été impossible de garder cette femme de journée. Aussi l'ai-je renvoyée ce matin. Pouvez-vous vous rappeler l'adresse de cette Mrs Catkin?... »

Elle continuait à parler des affaires du boarding, jusqu'à

la fin de la quatrième page et là en quelques mots griffonnés elle s'arrêtait sur des assurances d'affection.

— Oh mon Dieu ! — s'écria Hilda en se levant, — il faut que j'écrive des lettres tout de suite.

Elle soupira, en personne excédée. Le fait que sa fortune fût vaguement menacée ne lui causait pas d'inquiétudes : c'est à peine si elle s'en rendait compte. Ce qu'elle voyait c'était une occasion d'éviter pour le moment une entrevue avec Edwin — cette entrevue que, quelques minutes auparavant, elle avait désirée par-dessus tout.

— Quand? A présent?

Elle fit signe que oui.

— Mais qu'allez-vous faire de master Edwin? — demanda Janet, s'efforçant d'être enjouée.

— Je ne pourrai pas y aller, — répondit négligemment Hilda arrivée à la porte. — Cela n'a pas d'importance.

— Il faut que Martha aille en ville. Si vous voulez, elle peut aller le prévenir.

Il y avait là un reproche de la part de cette jeune personne qui faisait toujours si attention à ne jamais froisser personne.

— Alors, je vais écrire un mot, merci,— dit Hilda tranquillement.

Elle triomphait en somme de la supériorité de Janet et songeait : « Elle peut se permettre de faire attention à tout cela, elle. »

***

Pendant plus de vingt heures Hilda demeura dans une détresse profonde. Vers le soir du même jour elle était persuadée qu'Edwin Clayhanger allait venir. Son espoir persista jusqu'à neuf heures et demie; puis il commença à décliner et à dix heures était éteint. Personne n'avait prononcé son nom. Elle alla se coucher. Comme elle avait maintenant une chambre à elle qui donnait sur le jardin de la maison des Clayhanger, elle regarda dehors et, dans l'obscurité, contempla avec les plus vives appréhensions le toit sous lequel Edwin vivait et restait caché. « Il est là, se dit-elle. Il s'occupe de quelque chose en cet instant même, peut-être est-il en train de lire. Il est tout près. Si je criais, il pourrait entendre... »

Et pourtant elle était absolument séparée de lui. Lorsque l'aube tirait à sa fin elle revit la même maison, pâle et nette, mais aussi mystérieuse et énigmatique que pendant la nuit. « Il dort encore, se dit-elle. Pourquoi n'est-il pas venu? Est-ce qu'il est froissé? Est-ce qu'il est orgueilleux? »

Elle se désespérait de ne pas trouver de moyens de reprendre contact avec lui.

Aussitôt après dîner, le jour suivant, elle alla avec Janet dans la chambre de cette dernière pour examiner un nouveau manteau d'hiver qui venait d'être livré. Et, tandis que Janet l'essayait et prenait des poses coquettes mais sans prétentions néanmoins, devant la glace, et qu'Hilda se disait avec jalousie : « Pourquoi ne suis-je pas comme elle? J'en sais infiniment plus qu'elle. Je suis femme et elle est jeune fille, et pourtant elle paraît bien plus femme que moi... »

Alicia, au mépris de toute règle, entra en coup de vent. Son excuse et son immunité étaient représentées par un télégramme qu'elle avait à la main.

— Pour vous, Hilda ! — s'écria-t-elle toute agitée. — Je pars pour la pension.

Hilda ouvrit l'enveloppe avec calme et lut :

« Prière venir immédiatement. — Gailey. »

Elle tendit le télégramme à Janet en silence.

— Qu'est-ce qu'il peut bien y avoir? — demanda Janet avec toute sa sollicitude, affectueuse et spontanée.

Le nuage qui avait obscurci les rapports des deux amies se dissipa à l'instant.

— Je n'en ai aucune idée, — dit Hilda, touchée. — A moins qu'il ne s'agisse de ces actions.

Elle avait brièvement mis Janet au courant.

— Allez-vous y aller?

Hilda fit un signe affirmatif. Jamais plus elle ne resterait sourde à l'appel d'un télégramme urgent bien qu'elle ne crût pas que celui-ci eût une importance réelle. Elle l'attribuait à l'incompétence grandissante de Sarah Gailey et aux extravagances dues à son état nerveux.

— Je me demande si je peux être à Brighton ce soir en prenant le train de six heures? — demanda-t-elle.

Puis elle se demanda : « S'agirait-il de George? »

Alicia, pourvue de l'autorité nécessaire, partit à la recherche d'un Bradshaw. Mais en vain. Dans les Cinq Villes, l'indicateur local qui donne la correspondance de Londres suffit pour tout le monde et la poche de côté de tout bon citoyen serait incomplète sans lui.

— Les Clayhanger ont sûrement un Bradshaw, — s'écria Alicia toute essoufflée d'avoir couru dans la maison.

— Mais bien sûr, — approuva Janet.

— Je vais y aller, alors, — dit Hilda avec un extraordinaire empressement. — Ça ne me prendra pas cinq minutes.

— Il faut vous dépêcher, — dit Alicia, de son petit ton impertinent. — N'oubliez pas que c'est jeudi. Les magasins ferment à deux heures et nous n'en sommes pas loin.

Au bout de deux secondes elle traversait le jardin, ayant posé son chapeau, enfilé sa jaquette et mis en partie ses gants. Elle se sentait heureuse et confiante à un degré tout à fait miraculeux et était toute pleine d'instinctive gratitude à l'égard d'Alicia comme si celle-ci eût été sa bienfaitrice. Le changement de son humeur tenait de la magie tant il avait été rapide. Si Janet avec son visage calme, impénétrable, ne l'eût regardée de la porte d'entrée elle aurait dansé sur le gravier.

V

JEUDI APRÈS-MIDI

Elle montait, en compagnie d'Edwin Clayhanger, la pente de Duck Bank vers la gare de Bursley. C'était là une course bien ordinaire et pourtant elle se sentait en plein merveilleux, en pleine aventure! Cette aventure était la conséquence surprenante de la découverte qu'Alicia s'était absolument trompée. « Les Clayhanger en ont sûrement un », avait-elle dit avec confiance. Mais il se trouvait que la maison Clayhanger n'avait pas de Bradshaw. Edwin se trouvait seul avec l'employée au rayon de papeterie. Il dit que son père était indisposé. Et, tandis que la nouvelle que le magasin n'avait pas de

Bradshaw laissa Hilda parfaitement indifférente, celle que le vieux Darius Clayhanger était indisposé lui procura un sentiment distinct de plaisir. Edwin avait décidé que le meilleur endroit pour trouver un Bradshaw était la gare et lui avait offert de l'y accompagner. Rien ne pouvait être plus naturel ni, en même temps, plus miraculeux.

A la gare, ils trouvèrent en effet un Bradshaw. Hilda le prit précipitamment et l'ouvrit sur la table du chef de gare. Elle se mit à y chercher Brighton comme elle aurait cherché un individu dans une ville. Puis Edwin se pencha au-dessus d'elle, son oreille tout près de la sienne et la manche de son pardessus touchant sa manche. Elle eut, pour la première fois, la sensation physique de sa présence. Elle se dit, déconcertée : « Mais c'est un étranger, absolument, pour moi ! Que sais-je de lui? » Puis : « Il y a plus d'un an qu'il doit porter mon image dans son cœur ! »

— Voyons, — dit-il brusquement et sur un certain ton de supériorité. — Voulez-vous me laisser regarder moi-même.

Elle le laissa faire, admettant tacitement qu'une femme n'était pas de force à lutter avec Bradshaw.

Après avoir froncé les sourcils quelques instants Edwin dit :

— Oui, il y a un train pour Brighton à onze heures trente, ce soir !

— Puis-je regarder?

— Certainement, — dit-il avec une nuance de condescendance.

Elle examina la page avec un grand sérieux.

— Mais que veut dire cet « f »? — demanda-t-elle. — Avez-vous remarqué cet « f »?

— Oui. Ça veut dire le jeudi, et le samedi seulement, — dit Edwin, les yeux pétillants.

C'était comme s'il eût dit : « Vous vous croyez très maligne, mais allez-vous vous imaginer que je ne sais pas lire les notes d'un indicateur? »

— Mais... — Elle hésitait.

— Aujourd'hui est jeudi, comprenez-vous? — observa-t-il brusquement.

Elle fut ravie de son ton et de sa manière. Et elle devint humble devant lui, car en quelques secondes il avait pris à

ses yeux un caractère masculin mystérieux et puissant. Mais malgré cela il y avait toujours dans ses yeux le même regard pensif, honnête, enfantin. Et elle se dit : « Si je l'épouse ce sera à cause de ce regard. »

— Ça va bien, — dit-elle à haute voix. Et elle sourit.

Comme elle faisait nerveusement remuer ses mains dans son manchon elle découvrit soudainement que le mouchoir qu'elle y avait placé n'y était plus.

« Je crois que j'ai laissé tomber mon mouchoir dans votre magasin ! » allait-elle dire. Elle avait cette phrase sur le bout de la langue, mais une étrange discrétion qui n'était peut-être qu'un instinctif mouvement de défense tint sa bouche fermée. Elle se dit : « Peut-être ferais-je bien de ne pas revenir à son magasin aujourd'hui. »

***

Ils sortirent de la gare et descendirent la colline. Elle était très mal à l'aise et se répétait : « Cette aventure est finie à présent. Je ne peux pas la prolonger. Je n'ai plus rien à faire qu'à rentrer chez les Orgreave boucler ma malle, partir pour Brighton et affronter les ennuis qui m'attendent là-bas, quels qu'ils soient. » Cette perspective la désolait. Elle ne pouvait supporter l'idée de laisser Edwin Clayhanger sans être arrivée à quelque définition de leurs rapports réciproques et cependant elle savait qu'il était inutile et absurde de s'attendre à obtenir immédiatement une telle définition. Elle savait qu'elle ne pouvait justifier l'impétuosité de son tempérament. Elle avait aussi une peur horrible de risquer d'être prise de nouveau dans le filet de Brighton. Comme ils s'avançaient, sa détresse et son anxiété prirent un caractère aigu et devinrent un désespoir violent.

Elle se dit : « Non ! Dans cet état il m'est impossible de le laisser ! Je ne peux pas ! Je ne peux pas ! » Le danger qu'il y avait à rentrer dans ce magasin fermé à présent, la fascinait complètement. A supposer qu'elle y revînt en sa compagnie, aurait-elle le courage de lui dire qu'elle usurpait sa place dans la société? Pourrait-elle s'obliger à raconter son malheur? Elle reculait devant l'idée même de lui en parler. Et cepen-

dant le danger que présentait le magasin brillait devant elle comme un appât.

Son avenir dépendait peut-être entièrement de ce qu'elle allait faire de son propre mouvement. Si elle mentionnait la perte de son mouchoir il pouvait être ceci ; sinon il pouvait être cela.

Elle fut envahie par la peur de choisir et trembla d'appréhension. Puis, mécaniquement pour ainsi dire, elle murmura (mais très distinctement) continuant à parler sans s'arrêter après une réflexion sur la grève :

— Oh, j'ai perdu mon mouchoir, à moins que je ne l'aie laissé dans votre magasin ! Il a dû tomber de mon manchon.

Elle soupira de soulagement parce qu'elle avait choisi. Mais son agitation en fut intensifiée.

***

En quête de ce mouchoir, ils regagnèrent la maison Clayhanger par une porte latérale nouvelle pour Hilda. Elle le précéda le long d'un corridor puis, tournant à gauche, se trouva avec une soudaineté surprenante dans le magasin, derrière un comptoir. La pièce n'était éclairée que par quelques ouvertures en losange pratiquées dans les volets du milieu et elle avait un aspect troublant de mauvais présage avec ses marchandises mystérieusement enveloppées dans leurs housses pâles, ses chaises retournées et ses coins aux ombres épaisses. Le destin se cachait peut-être dans un de ces coins impénétrables. D'en haut, à travers le plafond, venait la vibration d'une machine et cette machine pouvait être le métier où se tissent les jours. Hilda éprouvait une appréhension aiguë. Elle se dit : « Je suis ici. Le moment de mon départ arrivera. Lui aurai-je alors raconté mon malheur? Que sera-t-il arrivé? » Elle attendait, nerveuse impatiente, tremblante comme une victime qui n'a en effet qu'à attendre.

— Voici mon mouchoir ! — s'écria-t-elle, sur un ton de joie enfantine qui n'était pas naturel et résultait de sa frayeur secrète.

Le mouchoir mettait sur le comptoir une blancheur qui éclipsait tout le reste dans la grisaille crépusculaire. Elle com-

prit que la demoiselle de magasin avait dû le trouver et le placer là bien en évidence.

Ils étaient seuls ; prisonniers volontaires, à l'abri de la rue et de toute interruption. Une fois de plus et à un degré supérieur Hilda apprécia le pouvoir miraculeux que nous avons de nous procurer avec rien de quoi vivre et sentir. Ils n'avaient rien qu'eux-mêmes et ils pouvaient s'ils le désiraient créer tout l'avenir d'un seul geste.

Soudain une grande clameur arriva de Duck Square, en face du magasin. Les grévistes se déversaient de Moorthorne Road dans Duck Bank et Duck Square. Edwin, qui se trouvait au milieu du magasin, alla à la porte vitrée à deux battants qui donnait accès à l'intérieur du magasin. Il la franchit, s'avança jusqu'à l'entrée et souleva le battant de la boîte aux lettres pratiquée dans un volet, puis, se baissant, il regarda au dehors. Il cria à Hilda sans quitter l'ouverture de la boîte, qu'il y avait une bataille Celle-ci regarda son dos à travers la porte vitrée, puis, faisant le tour du comptoir, s'approcha doucement et se mit juste derrière lui, entre la porte et les volets. Ils se trouvaient tous les deux dans un espace si restreint qu'ils auraient pu difficilement remuer sans se toucher.

— Laissez-moi regarder, — balbutia-t-elle, incapable de supporter plus longtemps son inaction.

Edwin Clayhanger s'écarta et souleva pour elle le battant de la boîte avec un doigt. Elle baissa la tête de façon à apercevoir la rue dans l'ouverture oblongue et vit les grévistes se livrant aux folies fratricides qui marquent ordinairement la fin d'une grève. Ils avaient tourné les uns contre les autres leur colère exaspérée. Dans un cabaret au bout du petit square d'autres grévistes étaient en train de boire. Un policeman les regardait.

— Quelle honte ! — s'écria-t-elle d'une voix irritée, laissant retomber le battant.

Et elle se retira vivement dans le magasin où Edwin était revenu. En se rapprochant de lui, son humeur changea. Elle sourit doucement. Elle fit appel à tout son charme ; et elle savait qu'elle le charmait.

Elle ajouta, non sans quelque enjouement :

— Voici donc votre petit bureau.

Sa main était posée sur le bouton de la porte ouverte du réduit, noir édifice dressé au milieu du magasin, où Edwin et son père faisaient leurs comptes et écrivaient leurs lettres.

— Oui, jetez-y un coup d'œil.

Elle murmura d'une voix aimable et douce : « Vraiment? » et entra. Il la suivit. Pendant un instant elle eut extrêmement peur et murmura, toute saisie :

— Il faut que je me sauve.

Il fit semblant de ne pas entendre.

— Est-ce que vous resterez longtemps à Brighton? — demanda-t-il.

Et il paraissait si amical, si simple, si timide, si plein d'honnêteté dans sa façon de regarder et ses traits avaient une expression si pleine d'extraordinaire anxiété qu'elle sentit sa peur l'abandonner. Elle se dit, comme si une telle découverte l'eut surprise : « C'est un bon ami. »

— Oh ! je n'en sais rien, — répondit-elle. — Ça dépend.

— Quand reviendrez-vous nous voir?

Sa voix se troublait. Elle secoua la tête, incapable de parler. Elle avait peur de nouveau. Le visage d'Edwin Clayhanger changea d'expression. Il se tenait presque contre elle. Elle pensa : « Je suis perdue ! J'ai laissé les choses en venir là ! » Ce n'était plus un bon ami.

Il se mit à parler, par lambeaux de phrases hachées :

— Écoutez-moi... je vous assure...

— Adieu, adieu, — murmura-t-elle, inquiète. — Il faut que je parte. Merci beaucoup.

Et elle lui tendit imprudemment sa main qu'il saisit. Il se pencha passionnément et l'embrassa en novice, en collégien. Elle lui rendit son baiser vigoureusement avec toute la sincérité profonde de sa nature. L'agitation du jeune homme semblait extrême, mais elle restait calme, divinement calme. Elle savourait ce moment comme si elle eût été spectatrice de cette scène, au lieu d'y participer. Elle se dit avec un soupir secret de félicité : « Oui, il est réel, ce moment ! Et je l'ai eu. Est-ce que je suis étonnée qu'il soit venu si tôt ou savais-je qu'il arrivait? » Ses yeux buvaient le visage, les mains, les gestes de son amant. Elle se sentit lasse et s'assit sur la

chaise et il s'appuya sur le bureau et les parois du réduit les abritaient même de la curiosité inanimée du magasin.

***

Ils causaient, non sans quelque frayeur et pourtant avec la hardiesse que donne une confiance mutuelle profonde, dans le réduit que l'obscurité envahissait rapidement. Et pendant tout le temps qu'ils causaient Hilda composait dans sa tête une lettre fervente à lui écrire :

« ... Vous comprenez, ça a été si brusque. Je n'ai pas eu l'occasion de vous le dire. Je voulais pourtant bien le faire, mais comment? Et je n'en avais parlé à personne ! Je suis sûre que vous conviendrez avec moi qu'il vaut mieux parler de certaines choses le moins possible. Et lorsque vous m'avez embrassée comment pouvais-je parler alors, tout de suite? C'était impossible. J'aurais tout gâté. Vous me comprenez sûrement. Je sais que vous me comprendrez parce que vous comprenez tout. Si j'ai eu tort, dites-moi en quoi. Vous ne soupçonnez pas à quel point je suis humble ! Lorsque je pense à vous, je suis la jeune fille la plus humble que vous puissiez vous figurer. Pardonnez-moi s'il y a quelque chose à pardonner. Je n'ai pas besoin de vous dire que j'ai souffert. »

Et elle ne s'arrêtait pas d'écrire et de recommencer cette lettre, faisant aux phrases des retouches légères pour les améliorer, pour mieux s'exprimer, avec plus de sincérité et plus d'accent.

— Je vous enverrai l'adresse demain, — lui dit-elle. — Je vous écrirai avant de me coucher, que ce soit ce soir ou demain matin.

Elle mit dans cette assurance tout le feu de son amour. Elle sourit pour le captiver et vit sur son visage que le bonheur qu'il goûtait en elle l'affolait. Elle était reine et de par ses prérogatives dominait mille élégantes Janets. Elle sourit ; redressa fièrement ses épaules (elle, si humble !) et fit de son amoureux un esclave.

— Je me demande ce qu'on va dire, — murmura-t-il.

Elle dit avec un pressentiment douloureux de la façon dont il recevrait sa lettre.

— Je vous en prie, n'en parlez à personne ! — Elle le pressa de n'en parler à personne pour le moment. — Plus tard, ça n'aura pas l'air si précipité, — ajouta-t-elle donnant à sa recommandation un caractère plausible. — Les gens sont si bêtes.

Le bruit d'une autre bataille dans Duck Street les rappela à la réalité. Il faisait très froid et très sombre dans le magasin. Leurs visages n'étaient que de pâles formes ovales dans l'obscurité. Elle frissonna.

— Il faut que je parte. J'ai ma malle à faire.

Il l'étreignit et elle en éprouva un plaisir innocent. Elle redevenait jeune fille.

— Je vais vous accompagner, — dit-il, protecteur.

Mais elle ne voulut pas le lui permettre et il céda. Il frotta une allumette. Ils sortirent en trébuchant et dans la nuit du couloir il prit congé d'elle.

Comme elle remontait Trafalgar Road elle se sentait si heureuse, si stupéfaite, si soulagée, si sûre de lui et de sa délicatesse et de l'avenir que c'est à peine si elle pouvait supporter le poids de sa félicité. C'était trop intense... A la fin, sa vie était fixée et toute tracée. Le destin avait été bon pour elle et elle était résolue à se rendre digne de sa bonté. Elle se serait évanouie tant son émerveillement la grisait ainsi que sa joie solennelle et son désir d'aimer en toute droiture et pureté.

VI

MALECHANCE

Douze jours plus tard, Hilda se tenait debout, le soir, près du lit de Sarah Gailey dans la chambre du sous-sol, au nº 59 de Preston Street. Il y avait un bon feu dans la grille et devant le feu un médecin d'un certain âge était en train de nettoyer l'instrument dont il venait de se servir pour faire une injection de morphine dans le corps épuisé de Sarah. La suppo-

sition, faite par Hilda, que la vieille demoiselle lui avait télégraphié sans motifs sérieux avait été complètement démentie par l'événement.

En entrant dans la maison ce jeudi soir et en dépit de l'inquiétude et de la pâleur du visage de la nouvelle bonne qui l'avait attendue et la priait d'aller voir Sarah Gailey immédiatement, Hilda était d'abord montée dans sa chambre et avait passionnément griffonné une lettre à Edwin Clayhanger ainsi conçue :

« Mon chéri. Voici mon adresse. Je vous aime. Tout de moi est à vous absolument. Écrivez-moi. — H. L. »

Elle donna cette lettre à la bonne pour la mettre tout de suite à la poste.

Puis, l'esprit en repos elle avait ouvert la porte de la chambre de Sarah. Celle-ci était évidemment très malade. Elle avait eu parfaitement raison d'envoyer une dépêche aussi péremptoire et elle aurait eu grand tort de ne pas le faire. La veille elle s'était assise sur la froide toile cirée neuve du dernier escalier pour donner à la bonne des instructions détaillées sur la façon de faire reluire les barreaux. Le lendemain matin une attaque de sciatique aiguë s'était déclarée. Une imprudence insignifiante avait ainsi condamné Sarah à endurer d'horribles tortures physiques. Hilda l'avait trouvée rigide dans son lit. Elle éprouvait une souffrance intense dans la région lombaire et tout le long de la jambe gauche. Son genou gauche reposait sur des oreillers et les draps étaient surélevés, car il ne pouvait supporter aucun poids. Le médecin, qui était venu et reparti, avait arrangé un système de chauffage par bouillottes qui surpassait tout ce que Sarah avait déjà expérimenté. Elle restait étendue, sans fièvre mais suante d'angoisse, terrifiée à la pensée de faire un mouvement ou de respirer trop fort, car la moindre activité musculaire pouvait avoir des conséquences qu'elle n'avait pas la force d'endurer. Elle n'était nullement en danger de mort. Elle pouvait parler. Elle pouvait manger et boire. Son pouls était à peine agité. Mais cette angoisse physique à elle seule la dégradait, la réduisait à la condition d'un pauvre animal. Voilà ce qu'était devenu l'existence pour elle. Pendant toute cette première nuit Hilda resta avec elle, s'efforçant d'agir comme si Sarah était encore

une femme et le lendemain elle avait pris la direction de la maison.

Elle avait son secret pour la consoler. Ce secret restait un secret parce qu'elle n'avait personne à qui elle pût le confier. Sarah fermait l'oreille aux nouvelles qui n'avaient pas de rapport avec sa maladie. Et, assurément lui faire cette révélation dans la condition où elle se trouvait, c'eût été pousser la dureté de cœur jusqu'à l'insulte. Hilda, au milieu de ses lourds travaux et de ses fatigues, avait donc vécu avec ce secret qui, après avoir été d'abord comme un délice parfumé prit en deux jours un aspect horrible et raffiné dans son horreur. Et cette horreur était telle qu'elle ne put écrire à Edwin que des bouts de lettres. Elle avait vécu d'heure à heure, de minute à minute, dans une appréhension perpétuelle qui ne cessait ni jour, ni nuit, car elle ne dormait guère, dévorée qu'elle était par une terreur à la fois monstrueuse et simple, convaincante et incroyable. Quant à la lettre qu'elle avait en elle-même cent fois composée à l'adresse d'Edwin, elle était devenue pour elle fantastique et inconcevable.

*
* *

Une des nouvelles bonnes entra, lui tendit une lettre et sortit. L'enveloppe portait l'adresse : « Miss Lessways, 59, Preston Street, Brighton », où se reconnaissait la belle écriture d'Edwin Clayhanger. Tous les soirs ainsi une lettre arrivait qu'il avait mise la veille à la poste à Bursley. Hilda se dit : « Est-ce que celle-ci va encore me reprocher mon irrégularité? Si oui, je ne peux pas le supporter. » Et elle considéra l'écriture et son propre nom en particulier qui semblait être le nom de quelqu'un d'autre, d'une étrange jeune femme. Elle se sentit étourdie... La porte de la garde-robe de Sarah était entr'ouverte et, dans la glace, elle pouvait obscurément s'apercevoir. Elle s'apparaissait comme une étrange jeune femme en effet, avec sa robe noire, ses cheveux en désordre, ses joues pâles et ses grands yeux noirs au regard fixe, avec un creux sous chacun. Cette image chancela. « Voilà encore cette terrible sensation, se dit-elle. Je ne vais sûrement pas m'évanouir. » Elle pouvait entendre la respiration de Sarah

coupée de soupirs et le chantonnement du gaz sous son abat-jour. Elle détourna son regard de la glace et aperçut la tête grise de Sarah qui se balançait selon son habitude, sans qu'elle en eût conscience. Puis la lettre lui tomba de la main. Elle jeta un coup d'œil au parquet pour la rattraper, mais le parquet tournait vaguement. Elle se demanda : « Est-ce que je vais m'évanouir pour tout de bon, cette fois-ci. Il ne faut pas m'évanouir. Il faut que je m'occupe de ce jambon ce soir et... oh! d'un tas de choses! Sarah ne va pas du tout mieux. Et il faut que je reste près d'elle jusqu'à ce qu'elle s'endorme. » Ses jambes tremblaient et elle fut terrifiée par une sensation nouvelle et extraordinaire d'insécurité. « Oh ! » murmura-t-elle faiblement.

***

— Vous vous êtes simplement évanouie, — dit le médecin à voix basse.

Elle s'aperçut, peu à peu qu'elle était étendue de tout son long sur le parquet au pied du lit de Sarah et qu'il était à genoux à côté d'elle. Le lit jetait une ombre sur eux, mais elle pouvait apercevoir assez distinctement sa figure bienveillante, anxieuse mais rassurante aussi.

— Quoi? — murmura-t-elle, avec un faible désespoir.

Elle sentait que sa résistance était définitivement brisée.

De là-haut, du niveau du lit caché à sa vue, arrivait la respiration plaintive et régulière de Sarah Gailey.

— Il faut prendre davantage soin de vous-même, — dit le médecin. — Voici peut-être un jour où vous feriez bien de vous reposer.

Elle répondit résignée :

— Non, ce n'est pas cela. Je crois que je vais avoir un enfant. Il faut...

Elle s'arrêta.

— Oh ! — dit-il discrètement. — C'est de cela qu'il s'agit?

Chose étrange que des mots clairs et nets puissent à ce point créer une nouvelle situation ! Elle n'avait pas dit au médecin qu'elle était passée par la cérémonie du mariage et avait été la victime d'un bigame. Elle ne lui avait rien dit que la pensée qui était au centre de son esprit et à laquelle toutes

les autres se ramenaient. Et voyez cependant ! Cette situation nouvelle devenait un fait et le médecin l'acceptait ! Il ne prononçait pas de « mais » étonnés ! La façon dont elle avait abordé la chose carrément avait rendu tous les « mais » qu'il aurait pu articuler ridicules et futiles, et donné un caractère offensant à l'expression de sa curiosité.

Elle demeurait sur le parquet, impassible. Elle n'était plus terrifiée par l'attente de ce qui allait se passer.

— Eh bien, — dit le médecin, — il faut voir. Je crois que vous pouvez vous lever maintenant, n'est-ce pas?

Trois quarts d'heure après elle entra seule dans la chambre de Sarah. Elle ne se sentait aucune espèce d'émotion. Elle désirait simplement, comme une infirmière professionnelle aurait pu le désirer, voir si Sarah dormait. Elle ne dormait pas. Elle gémissait, comme elle le faisait tout le temps quand elle était réveillée. Hilda se pencha sur sa tête tremblante dont le côté droit reposait sur l'oreiller.

« Comme c'est curieux, pensa-t-elle, comme c'est terrible qu'elle n'ait même pas entendu ce que j'ai dit au médecin ! Ça risque de la tuer quand elle l'apprendra ! »

Les paupières de Sarah clignotèrent. Sans remuer, sans cesser de diriger vers le mur son regard horizontal et préoccupé elle murmura sur un ton maussade :

— Qu'est-ce que vous racontiez, que vous allez avoir un enfant?

Toute saisie Hilda s'écarta un peu du lit.

— Le médecin dit qu'il n'y a pas de doute à avoir, — répondit-elle froidement.

— Comme c'est étrange, — répondit Sarah. — Je le croyais bien, mais naturellement une jeune fille comme vous ne pouvait pas être sûre. Je voudrais un autre biscuit. Mais pas les Osborne, les autres.

Elle se remit à gémir.

***

Le matin du samedi suivant, un peu plus de quinze jours après ses fiançailles avec Edwin Clayhanger, Hilda sortit de la cuisine du n° 59, Preston Street et ferma la porte sur un

entassement mal odorant et qui donnait la nausée de restes de mangeaille et de vaisselle graisseuse, au milieu duquel deux bonnes engouffraient bruyamment leur breakfast et se disputaient. Avec un froncement de sourcils qui indiquait son dégoût, elle jeta un coup d'œil dans la chambre de Sarah Gailey. Celle-ci, quoique son état se fût vaguement amélioré, éprouvait toujours des souffrances incessantes et aiguës. Son genou reposait toujours sur un oreiller, protégé du drap du dessus et elle restait encore immobile. Hilda arbora un sourire à l'intention de la malade qui fit un signe de tête morose. Puis, arrêtant son sourire comme elle eut fermé un bec de gaz coûteux qui aurait brûlé pour rien elle passa dans le petit salon du sous-sol et éteignit le feu. D'un geste irrésolu elle souleva le couvercle du bureau dans le coin et considéra d'abord la petite pile que formaient quatre lettres non décachetées qui lui étaient adressées dans l'écriture d'Edwin. Elle laissa brusquement retomber le couvercle et monta dans sa chambre, échangeant quelques mots doucereux en chemin avec la seconde miss Watchett. Dans sa chambre elle s'habilla pour sortir et descendit. Elle avait besoin d'aller au bureau de placement de North Street pour se procurer une nouvelle cuisinière. Elle s'arrêta à la porte de la rue, puis, chose surprenante, redescendit dans le petit salon du sous-sol. Debout devant le bureau elle écrivit cette lettre :

« Ma chère Janet. Je suis maintenant mariée avec George Cannon. Notre mariage n'est pas encore tout à fait officiel mais je vous en informe avant tout le monde et vous pourriez en informer aussi Edwin Clayhanger. Affectueusement à vous. — H. L. »

A quoi bon des mots inutiles ! Et cette concision empêcherait les questions indiscrètes. Elle s'enfuit de la maison avec sa lettre qui au bout de deux minutes se trouva dans une boîte et elle s'avança lentement le long de King's Road, au delà des magasins.

Cette lettre était une conséquence rapide et désespérée de plusieurs jours de réflexions absolument stériles. Elle en disait assez pour l'instant. Plus tard elle pourrait expliquer que son mari l'avait abandonnée. Elle ne pouvait pas écrire à Edwin.

Elle ne pouvait se contraindre à lui écrire quoi que ce fût. Elle ne pouvait se confesser ni demander son pardon, ni même une sympathique compréhension. Elle ne pouvait admettre la témérité ignorante qui l'avait conduite à admettre sur des preuves insuffisantes que son union avec George Cannon était restée stérile. Il fallait qu'elle souffrît et lui aussi. Plutôt que de lui apprendre, de quelque manière que ce fût, qu'au moment où elle se fiançait avec lui elle était, à son insu, enceinte d'un autre, elle aimait mieux passer pour une coquette de la pire espèce. Il était étrange qu'elle choisît le rôle de la femme perfide plutôt que celui de la victime ! Étrange encore qu'elle préférât être haïe et méprisée à être prise en pitié, et étrange aussi qu'elle ne voulût même pas donner à Edwin la possibilité de la traiter en veuve ! Mais c'était ainsi ! Pour elle, la seule attitude possible à l'égard d'Edwin était le silence. Dans le silence du tombeau son amour pour lui existait toujours.

Comme elle s'avançait le long de la promenade où il faisait froid elle regardait avec une curiosité discrète toutes les femmes qu'elle rencontrait pour s'assurer de leur état. Cette question de grossesse à laquelle elle n'avait jamais songé auparavant l'obsédait maintenant et toutes les femmes se partageaient pour elle en deux classes : celles qui avaient des espérances et les autres. Sa gêne aussi était extrême, plus qu'elle ne l'avait jamais été depuis la mort de sa mère. Elle n'avait pas peur, pas encore. Elle n'éprouvait assurément aucune panique. Son état d'âme était plutôt farouche, dur, tranquillement amer. Elle se dit : « Je crois qu'il faut que George en soit informé. » Cela lui faisait un drôle d'effet de se dire que, s'il lui en prenait fantaisie elle pouvait ne jamais revenir à Preston Street. Elle était libre. Elle ne devait rien à personne. Et cependant elle y reviendrait. Il lui faudrait bientôt un abri. Et elle aurait besoin de gagner sa vie, car les actions du Brighton Hotel Continental Limited s'annonçaient comme ne devant rien rapporter et étaient déjà invendables. Mais, en dehors de ces considérations, elle serait de toutes façons revenue auprès de Sarah Gailey, parce que celle-ci était entièrement sur ses bras. Elle la détestait, en dépit de ses souffrances, et pourtant elle était en conscience enchaînée pour toujours à elle.

L'avenir s'annonçait terrifiant. La carrière de Sarah était terminée. Elle ne pouvait plus être qu'un fardeau et qu'un tourment ; ses dernières années seraient probablement terribles pour elle-même et pour les autres. Les perspectives qu'offraient le boarding-house n'étaient pas riantes. Hilda pouvait diriger l'affaire mais pas bien. Elle savait travailler mais ne possédait pas l'art de faire travailler les autres. Déjà l'établissement ne battait que d'une aile. Et elle avait horreur de ce genre de travail. Elle avait horreur de tout ce qui se rapportait à l'industrie hôtelière. Sur toute la longueur de King's Road l'odeur de cuisine montant des sous-sols était désagréable à l'odorat. Et elle voyait Brighton comme une sorte de développement colossal et répugnant du nº 59. Elle voyait le second plan et les dessous de Brighton, tout ce qui se dissimule et qu'on ne voit pas. La majesté de King's Road n'avait pas de valeur pour elle. Son regard la perçait et elle s'évanouissait comme une hallucination. Elle apercevait derrière elle les années à venir, la lutte sans trêve dans la médiocrité répugnante, l'avarice rendue nécessaire et les petites ruses qu'elle entraîne, et peut-être au bout la défaite. Elle ne gagnerait jamais d'argent, elle le sentait. Elle n'en avait pas la vocation. Elle était surtout incapable des petits manigances et de la fausse politesse par lesquelles on le soutire aux clients oisifs et stupides. Elle ne cesserait d'en perdre. Et elle se représentait ce qu'elle serait dans dix ans : une patronne d'hôtel aux abois, réduite à tous les subterfuges, avec un enfant à nourrir et à élever et peut-être une invalide clouée au lit et hargneuse, aux besoins de laquelle il faudrait subvenir. Et il n'y avait pas d'alternative à un pareil tableau.

Elle passa devant le Chichester qui la dominait de tous ses étages. Qui allait le prendre à présent? George Cannon lui aurait fait rapporter de l'argent. Il aurait fait rapporter de l'argent à n'importe quoi. Comment?... Elle était définitivement écartée de la magnificence de King's Road. La rue latérale, telle était sa destinée, la rue latérale avec sa pauvre médiocrité. Et tout cela était la faute de George et non la sienne! La pauvreté, si elle venait, serait la faute de George seul. Car il avait gaspillé son argent, à elle, dans ses spéculations. Elle était stupéfaite de ce que lui, si malin, si pondéré, eût fait

un placement aussi imprudent. Elle ne se rendait pas compte que la passion des affaires, comme la passion que l'on a pour une femme, peut détruire l'équilibre de n'importe quel homme. Et George Cannon avait éprouvé ces deux passions.

Puis elle aperçut Florrie Bagster de l'autre côté de la rue, allant nonchalamment toute seule, le long du parapet. Si Mr Boutwood avait été d'une nature plus généreuse et plus ardente il aurait laissé Florrie le ruiner au bout de six mois en fourrures, en équipage et en champagne. Mais Mr Boutwood, bien que noceur, était un noceur prudent, surtout à ces moments où le noceur conventionnel ne sait rien refuser. Florrie était bien et chaudement vêtue, rien de plus. Et elle allait à pied. Le regard d'Hilda se fixa sur elle et elle devina immédiatement à la coupe et au dessin de sa robe qu'elle avait à cacher quelque chose à tout le monde, sauf à Mr Bourtwood. Et tandis que Florrie foulait le pavé avec un charmant petit air qui hésitait entre l'impudence et la modestie, entre une douce timidité et la simple vanité, Hilda rougit de honte et de pitié. Elle sur un trottoir et Florrie sur l'autre !

« Bientôt, se dit-elle, je ne pourrai plus me promener sur cette route. »

Elle avait péché. Elle admettait qu'elle avait péché contre quelque qualité essentielle de sa nature. Mais avec quelle innocence et quelle ignorance ! Et quel terrible châtiment pour une faiblesse aussi éphémère ! Et de nouvelles conséquences, encore plus désastreuses qu'aucune de celles qu'elle avait jusque-là prévues se présentaient l'une après l'autre à son esprit. George s'était enfui, mais un mot de médisance, un simple murmure à l'oreille de la vieille de Torquay pouvait mettre en mouvement un mécanisme qui l'atteindrait, le ramènerait de force et le planterait en prison. George, le père de son enfant, en prison ! Ce n'était qu'une question de hasard, de pur hasard ! Elle commença à se rendre compte de ce qu'est vraiment la vie et de l'immense importance qui y est donnée au hasard. Néanmoins, sans fragilité de sa part, sans lâcheté, qu'est-ce que le hasard aurait pu faire? Oui, elle commençait à se rendre compte que ce qu'elle traversait en ce moment était la vie. Elle se mordit les lèvres. Douleur ! Honte ! Désillusion ! Difficultés ! Péril ! Catastrophe ! Exil ! Surtout exil !

Voilà à quoi il fallait faire face et elle y ferait face. Il y avait en elle l'étoffe d'une femme... Il y avait seulement quelques jours elle avait vu devant elle un jeune homme qu'elle chérissait se laisser captiver par son charme. Elle n'avait plus de charme. Où était maintenant la vierge tendre?... Et pourtant, magiquement, miraculeusement, elle était toujours là ! Et l'espoir de la jeunesse, vague et invincible, et la conscience de sa force que rien ne peut détruire étaient bien près de jaillir encore, contre toute raison et d'irradier son âme sans étoiles.

ARNOLD BENNETT

(TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR MAURICE LANOIRE)

L'histoire ultérieure d'Hilda Lessways et d'Edwin Clayhanger forme le sujet d'un autre roman. *(Note de l'auteur.)*

SOUVENIRS DE NOYON

(1914-1915)

Le dimanche 30 août 1914, m'étant rendue à l'église de Larbroye[1] à l'heure ordinaire de la messe, j'appris que notre curé l'avait dite à huit heures du matin, inquiet des bruits qui circulaient relativement à la marche de l'ennemi qui semblait menacer Noyon. Je me disposais à remonter au château quand je vis mon mari qui descendait de la montagne dans sa charrette anglaise pour que nous pussions aller entendre la messe à Noyon ; il me dit de monter prestement à son côté, ce que je fis un peu en tremblant, partagée entre le désir de remplir mon devoir religieux et la crainte de courir au-devant d'un danger; l'alternative ne fut pas longue, d'ailleurs ; nous n'avions pas parcouru un kilomètre quand nous vîmes arriver une voiture à bâche conduite par un paysan qui étendit ses bras en nous apercevant pour nous empêcher d'avancer :

— Ne vous mettez pas dans la zone de tir, — nous dit-il, — ils viennent de tuer vingt hommes à la Maison Bleue.

Nous fîmes immédiatement volte-face ; j'étais dans une stupeur terrible. A peine remontés au château, et comme je me

1. Larbroye est un village situé à trois kilomètres de Noyon. Il est dominé par une haute colline, qu'on appelle dans le pays la montagne, et sur laquelle est situé le château que les Allemands ont détruit.

débarrassais de mon chapeau, mon mari, qui venait de dételer, s'approcha d'une fenêtre au rez-de-chaussée et me dit :

— Il y a des soldats qui gardent les abords de la terrasse, mais ne craignez rien, ce sont des Anglais.

Je me précipitai dans la direction indiquée et je vis en effet des hommes postés contre la muraille qui soutient notre terrasse, le fusil au poing, dans une attitude défensive. Je leur adressai la parole en anglais sans avoir regardé leur uniforme; devant leur silence, je compris ma méprise confirmée par la vue de leur uniforme gris et de leur casque à pointe.

Je retournai au château pour informer mon mari de ma triste découverte ; nous ne pouvions croire à la soudaineté de cet envahissement. Tout à coup, la clochette de la porte d'entrée, qui se trouve près de la grille au nord de la maison, retentit et un jeune officier, suivi de ses hommes, s'avança vers nous :

— Monsieur le propriétaire du château? — demanda-t-il.

Mon mari s'avança et fut bien forcé de prendre la main que lui tendit ce lieutenant, qui déclina son nom en ces termes :

— Monsieur, je me présente moi-même, le baron von G... Je viens vous demander du vin pour mon colonel. Auriez-vous quelques bonnes bouteilles de sauternes?

— Non, monsieur, j'ai du bordeaux blanc ou rouge.

— Du champagne?

— Non, monsieur; du cidre si vous voulez.

— Qu'est-ce que cela?

— Vin de pommes, — hasardai-je, tandis que nous le conduisions vers la cuisine.

Il y goûta et s'en contenta avec bonne grâce; je commençais à me rassurer un peu devant sa parfaite courtoisie, accompagnée d'une petite pose aristocratique, presque amusante, car il ne cessait de me répéter :

— Ne craignez rien, baronne, je suis gentilhomme !

Il me parla de sa mère dont il était l'unique fils et demanda en nous quittant une carte postale du château ; mon mari ne crut pas devoir la lui refuser. Il demanda aussi la permission de me baiser la main et je lui dis :

— Je le veux bien en souvenir de votre mère.

Il disparut avec ses hommes et je me sentis presque tran-

quillisée, me figurant que ses camarades lui ressembleraient. Hélas ! combien fut courte mon illusion !

Aussitôt après son départ un groupe de uhlans à cheval entoura la maison ; l'un d'eux installa la télégraphie sans fil au montant de pierre de la grille du nord, et il se tenait là, interrogeant sans cesse la vibration du fil aérien... D'autres hommes demandaient à boire, ruisselants de sueur; l'un d'eux but à même du broc que je lui tendais pour remplir son verre... Puis ce fut une allée et venue perpétuelle de sous-officiers réclamant des vivres, des fruits, de l'eau minérale, que je n'avais pas. Dans les moments de répit, nous retournions nous asseoir à notre place favorite au bord de la terrasse, devant cette riante vallée de l'Oise étendue à nos pieds, irradiée de soleil... ; des batteries d'artillerie allemande envahissaient les champs cultivés avec tant de soin par nos paysans, foulant au pied les moissons. La vue de ce désastre me saignait le cœur !

Nos chevaux paissaient tranquillement dans la prairie qui est au versant de notre montagne ; l'invasion avait été trop subite pour nous laisser le loisir de les rentrer dans leur écurie. Je vis deux soldats s'avancer et monter lentement jusqu'à ces pauvres bêtes ; l'un d'eux tenait une corde à la main ; il voulut s'approcher de notre belle jument « Nina », qui, flairant le danger, prit de suite le galop, et ce fut une course désespérée de plusieurs hommes à la poursuite de ce bel animal qui, au bout d'une dizaine de minutes, fut blanc d'écume ; mon mari en prit pitié et, sachant bien que sa perte était irrémédiable, il descendit jusqu'à la barrière qui clôt la prairie et appela la pauvre bête qui reconnaissant son maître, s'approcha immédiatement de lui ; l'homme lui mit un licol et l'emmena... Je conseillai à mon mari de le suivre pour obtenir d'un officier une constatation de cet enlèvement ; il descendit avec les soldats et je restai seule sur ma belle terrasse. Le soleil inondait tout le paysage d'une lumière à la fois si brillante et si douce que je ne pouvais encore me figurer que nous allions vivre des jours cruels ; il me semblait que ce passage de l'ennemi n'était qu'un épisode sans lendemain, du moins pour notre région... Le temps me sembla long toutefois jusqu'au retour de mon mari, d'autant plus que deux soldats

vinrent, toujours le fusil au poing, me demander si nous n'avions pas dans le château des soldats français ; ils regardaient avec inquiétude une guérite d'osier qui me servait quelquefois pour me garantir du soleil.

Mon mari rentra enfin, et nous préparâmes notre modeste dîner; nos domestiques étaient partis pour la guerre; la jeune cuisinière, qui seule m'était restée, prise de peur, m'avait quittée la veille pour retourner chez sa mère et je n'avais pas insisté pour la garder. Dieu sait combien je m'en suis applaudie par la suite !

Après le dîner nous observions le déclin du jour, quand le bruit d'une automobile nous fit tourner la tête; nous n'eûmes que le temps de nous avancer jusqu'à la porte de la cuisine restée ouverte et déjà envahie par un officier de taille colossale suivi de deux soldats ; comme le jour se mourait, chacun d'eux tira de sa poche une lampe électrique et se mit à explorer la batterie de cuisine en cuivre; l'officier me dit :

— J'ai besoin d'une grande casserole pour la cuisine des officiers, en avez-vous une?

— Vous les voyez toutes, — lui dis-je.

Soit que mes casseroles ne lui parussent pas de dimension suffisante, soit que cette entrée en matière ne fût qu'un prétexte à perquisition, il poursuivit :

— Vous avez des officiers anglais ici, n'est-ce pas?

— Pas le moindre officier anglais, — lui dit mon mari. — Au nom de qui venez-vous et quel est votre grade?

— Ah ! je suis général, — fit-il, avec un geste emphatique que je trouvai bizarre.

— Eh bien, général, — reprit mon mari, — que désirez-vous voir?

— Laissez-moi visiter le château.

Nous parcourûmes le rez-de-chaussée, toujours à la lueur de leurs lampes électriques. Ma guérite d'osier que nous avions rentrée dans le vestibule provoqua un geste de l'officier d'ordonnance qui la signala au prétendu général, et je ne pus m'empêcher de leur rire au nez... On s'arrêta aussi devant une panoplie d'armes anciennes qui décorait le premier salon; mon mari obtint la permission de garder ces souvenirs de sa vie militaire; l'air de mépris et le haussement d'épaules avec

lesquels on lui concéda cette autorisation me frappèrent... En parcourant nos salons en enfilade, le général faisait retentir ses bottes sur nos beaux parquets de chêne comme s'il en prenait possession, et toute ma crainte était qu'il ne nous prévînt que nous aurions le lendemain à loger son état-major... Il renonça à visiter les étages supérieurs, mais voulut explorer la cave, puis subitement remonta dans son auto en nous saluant à peine. Comme nous lui disions :

— Bonsoir, général.

Il s'écria dans un éclat de rire :

— Ah, je ne suis qu'un capitaine !...

Ce fut notre première surprise sur la discipline de cette armée. Combien d'autres nous attendaient encore !

Nous remontâmes dans nos appartements. La nuit était venue ; des feux de bivouac s'allumaient dans la plaine, projetant de fantastiques lueurs sur les arbres et les maisons du village. On entendait la marche d'un régiment d'infanterie scandée par une cantate d'un mode triste qui me fit monter des larmes aux yeux... Je m'endormis dans l'espoir que le lendemain dissiperait ces visions lugubres, et je ne songeai pas plus que les autres nuits à supprimer la veilleuse qui brûlait auprès de mon lit, ne me doutant guère que sa faible lueur dût nous attirer les pires malheurs !

La matinée du lendemain fut assez calme ; l'armée allemande dispersée n'avait laissé que quelques patrouilles postées sur la route de Paris, bordant le mont Renaud, et plus près de nous, à l'embranchement de la route de Cuits et de Miescourt ; elle poursuivait sa marche sur Paris sans douter un instant qu'elle ne dût en quelques jours entrer en triomphe dans notre capitale... Vers midi et demi je vis une automobile gravir notre côte ; un chauffeur qui la conduisait savait seul quelques mots de français et réclamait du beurre, des œufs et du champagne pour deux officiers assis dans le fond de la voiture. Nous dûmes subir une nouvelle visite domiciliaire, beaucoup plus complète que celle de la veille. Le soleil resplendissant se jouait à travers les volets fermés de mes chambres, et leur donnait un aspect à la fois riant et reposant. Après cette visite, je dis à mon mari que jamais ces

chambres ne m'avaient semblé plus jolies. Dans celle de mon fils on trouva des cartes et un atlas dont le chauffeur s'empara immédiatement. Quand ils furent descendus, un officier frappa les dalles du vestibule de la crosse de son fusil en criant « *Keller* », nous fûmes quelque temps à comprendre qu'il demandait la cave ; il y chercha du champagne malgré notre affirmation que nous n'en possédions pas. Ils se jetèrent sur des bouteilles de saumur dont le bouchon recouvert de papier argenté suffit à leur persuader que nous les trompions ; le chauffeur me les montra triomphant en s'écriant :

— Champagne pour officier allemand.

Les jours suivants, notre pauvre cave commença à être dévalisée ; des hommes arrivaient par petites bandes de cinq ou six n'ayant à la bouche que le même mot invariable « *Wein* » ; quelques-uns venaient au nom de leurs officiers avec des bons pour dix ou vingt bouteilles ; nous trouvions cela dur, mais il fallait s'exécuter. Les réquisitions de fourrage commencèrent aussi ; puis notre ferme vit disparaître tour à tour chacun des animaux qui occupaient les étables ; les hommes arrivaient avec une corde ; ils criaient un nom et semblaient furieux que nous ne devinions pas de suite ce qu'ils venaient chercher. Nous avions réussi à conserver une belle vache laitière et deux superbes génisses que l'on relâchait la nuit pour qu'elles puissent paître dans un pré que nous pensions très à l'abri des entreprises de ces misérables ; mais un matin la fille de cour accourut au château toute pâle et hors d'haleine pour nous annoncer que les trois pauvres bêtes avaient disparu ; on était venu les voler la nuit, en brisant les barrières qui entouraient le pré. Tandis que nous étions dans la consternation de cette découverte, un roulement de voiture nous fit tourner la tête du côté des remises ; c'était notre charrette anglaise qui disparaissait traînée par quatre hommes qui n'avaient pas négligé d'y entasser tout le harnachement contenu dans la sellerie ! Il fallait assister à tout cela sans mot dire ; la moindre protestation attirait des injures et des menaces. Le lendemain, notre pauvre charrette remonta la côte conduite par un très jeune officier qui venait aussi demander du vin ; il avait une physionomie ouverte et un regard dont la limpi-

dité me frappa ; je lui expliquai que notre cave était déjà bien diminuée et que mon mari, à son âge, avait besoin de garder pour se soutenir un peu de bon vin; il céda à mes instances avec une parfaite bonne grâce à laquelle je suis heureuse de rendre justice pour la rareté du fait. Je sus depuis que c'était un jeune Bavarois catholique, qui logeait chez notre voisine de la vallée, madame L..., âgée de quatre-vingt-quatre ans, qu'il entoura d'égards et à laquelle il procura des provisions aussi longtemps qu'elle l'abrita sous son toit. J'allais souvent voir cette aimable et vénérable femme qui vivait e tourée d'une sœur garde-malade, d'un distingué chapelain et d'un personnel dévoué; mais je prenais les chemins les moins fréquentés, car les circulations commençaient à devenir dangereuses au milieu des Prussiens qui encombraient le village. Je n'ai jamais été peureuse et leurs regards investigateurs me laissaient assez calme; mais un jour, en entrant chez ma vieille voisine, un groupe de sous-officiers me salua après m'avoir fixée avec persistance, et la cuisinière apeurée vint prévenir madame L... qu'ils avaient dit :

— Qu'est-ce que cette dame vient faire ici? Nous la connaissons ; elle n'a rien à faire dans cette maison.

Comme je vis tout le monde inquiet de ce propos, je me retirai assez promptement. Dom B..., le chapelain de madame L..., me reconduisit jusqu'à l'entrée de la propriété et m'apprit que notre voisin du mont Renaud, le marquis d'Escayrac, accusé d'espionnage, était prisonnier dans la bibliothèque de son château avec un factionnaire à sa porte et que des soupçons analogues pesaient sur nous. J'en tombai de mon haut, mais je ne crus encore qu'à un racontar de village comme il s'en faisait tant et je remontai ma montagne assez paisiblement ! Mon mari ne s'inquiéta pas davantage. Il passait beaucoup de temps sur la terrasse avec sa lorgnette d'approche qui lui permettait de distinguer les allées et venues des voitures de ravitaillement qui encombraient la route de Paris.

Jamais nous n'eussions cru que ce passe-temps pût donner lieu à un soupçon d'espionnage; mais un jour je vis deux officiers surgir sur la terrasse et arracher la lorgnette des

mains de mon mari ; l'un d'eux s'écria : « Vous surveillez le mouvement des troupes, vous allez être fusillé. » Combien de fois depuis, cette menace a-t-elle retenti à nos oreilles ! Mon mari essaya de leur expliquer qu'à la distance où nous étions il lui était impossible de suivre les opérations de la guerre ; ce fut peine perdue... Je descendis avec son brassard de la Croix-Rouge française, dont il était le vice-président, pensant que cet insigne nous vaudrait des égards. Ils me toisèrent brutalement et disparurent sans nous saluer. A partir de ce jour-là nous dûmes renoncer à notre poste favori sur la terrasse ; nous nous tenions à l'angle de droite du château, souvent en compagnie d'un de nos voisins, le comte Léon de B..., qui habitait la commune de Vauchelles et venait chaque matin nous demander nos commissions pour Noyon. Comme nous étions sans personnel, nous acceptions volontiers ses offres de service et le gardions à déjeuner à son retour. Il finissait souvent la journée avec nous sans se douter que sa présence éveillait aussi le soupçon de nos ennemis. Petit à petit, nous devenions victimes de notre bonne foi qui se trouvait enlacée dans un réseau de circonstances prêtant ombrage à ceux qui commençaient à méditer notre perte.

J'avais gardé mon sang-froid et ma force pour tenir tête aux perpétuelles réquisitions dont nous étions harcelés ; mais je perdis tout empire sur moi-même le jour où l'on vint nous enlever notre dernière bouteille de vin : un épicier de Hambourg arriva suivi de trois voitures et d'une dizaine de soldats ; il était d'une vulgarité révoltante sous son uniforme de la landwehr et d'une insolence encore plus odieuse. Il m'aborda en me disant :

— Je viens proposer au propriétaire de ce château une excellente affaire. Je lui achèterai son vin et vous en toucherez le montant après la guerre.

— Notre vin n'est pas à vendre, — lui dis-je, — notre cave est déjà très entamée par vos soldats et...

Il ne me laissa pas achever, car il venait d'apercevoir mon mari et lui dit brusquement :

— Monsieur, donnez-moi les clefs de votre cave, tout ce qui est ici est à moi !

Ils passèrent plus d'une heure dans cette cave d'où remon-

taient les paniers remplis de bouteilles cachetées; il fallait que mon mari lui désignât chaque cru par son nom et les trois voitures furent remplies ; quand je vis que le pillage n'épargnait rien, je le conjurai de nous laisser quelques bouteilles de vin rouge, l'assurant qu'elles étaient indispensables au soutien de mon mari. Il me dit ironiquement :

— Il boira du lait.

— On nous a pris toutes nos vaches.

— Eh bien ! il boira de l'eau !

Je fus prise d'un tremblement nerveux impossible à maîtriser; les sanglots que je cherchais à réprimer s'étranglaient dans mon gosier : je m'enfuis du côté de la cuisine pour ne pas leur laisser jouir du spectacle de ma souffrance. Mais le sous-officier qui avait présidé au pillage sous la direction de l'épicier de la landwehr, vint me demander de l'eau pour se laver les mains et haussa les épaules en voyant mes larmes; il avait un œil d'acier au reflet cruel que je n'oublierai de ma vie ; c'est parmi nos persécuteurs un de ceux dont la physionomie m'est restée la plus présente à la mémoire.

Le temps était toujours admirable. On a souvent parlé de la nature implacable dans sa sérénité au milieu de nos maux; bien des personnes en souffrent comme d'une ironie, moi pas; le soleil m'a toujours semblé réconfortant en dépit des mauvais jours qu'il éclaira. Les nuits étaient splendides aussi; combien de fois ai-je soulevé le rideau de la fenêtre de ma chambre pour admirer l'idéal panorama auquel le clair de lune prêtait tant de charme et de poésie... A l'horizon, on voyait chaque nuit de grandes lueurs dispersées à intervalles réguliers. Nous nous demandions si ce n'étaient point les Allemands qui brûlaient leurs morts, et nous nous attardions dans une contemplation dont nous ne soupçonnions point le danger. Que n'avons-nous connu plus tôt la suspicion qui nous environnait et dont la trame se resserrait chaque jour !

Le 15 septembre, dans la matinée, une patrouille de uhlans vint rôder autour du château, explorant aussi la ferme et les alentours du parc ; elle se retira sans bruit comme elle était venue; car une des qualités stratégiques de ce peuple est d'opérer en silence ; un quart d'heure après, on entendit des

chevaux dans la montée ; ma fille de cour vint toute haletante me dire :

— Madame, en voilà encore !

A peine eut-elle dit ces mots qu'une patrouille de cuirassiers français parut à nos yeux ! Mon mari, dans sa joie de revoir l'uniforme des nôtres, s'élança vers eux, les bras tendus :

— Bonjour, mes enfants, je suis content de vous voir, la maison est à vous !

— Merci, monsieur.

Et voilà nos cavaliers à l'aise, laissant leurs chevaux s'avancer à l'abandon; un d'eux dévora une touffe de groseilliers, l'autre toutes les branches d'un poirier. C'était chez ces hommes une joie débordante et bruyante qui ne laissait pas que de m'inquiéter...

— Chut, — leur dis-je, — il n'y a pas un quart d'heure que les Prussiens étaient ici.

— Où sont-ils? — cria un des hommes, — j'arrive à point pour les pourfendre !

Ah ! vaillance française, je te rends justice; mais quel contraste entre cette insouciante gaieté et la marche prudente de nos ennemis ; les sabots de leurs chevaux semblent garnis de feutre, assourdissant jusqu'au bruit de leurs pas. Le lieutenant L... qui conduisait cette patrouille nous demanda des nouvelles de quelques familles de Noyon...

Ils partirent par la grille du nord et prirent à travers bois le chemin de la Cavée. Ce même jour vers deux heures nous vîmes monter un état-major français à cheval; mon mari courut à sa rencontre : c'était le général de Lastour en quête d'une position pour ses batteries restées sur la route ; de nos hauteurs il aperçut une colonne ennemie s'avançant dans la direction de Pont-l'Évêque; il fit immédiatement monter ses batteries qu'il installa l'une sur notre terrasse, l'autre un peu plus bas; son état-major entourait le château et mon mari me cria d'ouvrir toutes les fenêtres de la maison. Je ne puis dire l'émotion que j'en ressentis, me figurant que tout devait voler en éclats...

Je courus m'abriter dans la cave de la ferme, qui a une double voûte, conjurant mon mari de m'accompagner; mais il resta comme électrisé près du canon; j'entendis quelques

fortes détonations, puis la voix de mon mari; il me criait que je pouvais remonter, tout étant fini... Je fus presque surprise de trouver ma maison toujours debout et je courus à ma chambre où rien n'avait été ébranlé; une statue de la Vierge tenant son enfant Jésus occupait le panneau du milieu entourée de divers souvenirs religieux auxquels j'attachais le plus grand prix; rien n'était dérangé et j'y entrevis comme une protection qui ne nous ferait jamais défaut, hélas !...

L'état-major du général de Lastour venait à peine de disparaître, que plusieurs coups de feu retentirent dans la direction du parc et de la cave. Peu après, des hommes du village arrivèrent tenant en laisse sept chevaux qui avaient perdu leurs cavaliers. On les conduisit dans la pâture des friches. Plusieurs étaient blessés et quelques-uns avaient des vers dans leurs plaies. Mon mari les soigna pendant quelques jours; mais un beau matin les Prussiens s'en emparèrent.

La journée dont je viens de parler est une de celles qui nous perdirent. Les Allemands nous inscrivirent comme point stratégique à détruire; ils ont toujours prétendu n'avoir jamais passé devant notre montagne sans recevoir des balles, ce qui est bien possible, puisque les troupes françaises pouvaient s'abriter derrière nos bois; mais nous étions dans une ignorance de leurs positions et de leurs agissements qui ne nous eût pas permis de leur prêter le secours d'espionnage dont nous accusaient nos ennemis.

A partir du 15 septembre notre vie devint un supplice de tous les instants; les visites domiciliaires devinrent incessantes; un officier de hussards vint un jour accompagné d'une quinzaine d'hommes pour une perquisition générale de la maison, à la recherche d'un téléphone que nous n'avions pas; on les conduisit partout; dans le grand salon, ils tapèrent contre les boiseries, collant leurs oreilles aux panneaux sculptés; mon mari dit à cet officier :

— Je suis un ancien officier français. Je vous ai dit que nous n'avons pas de téléphone et que nous ne cachons aucun soldat français. Quand un militaire français donne sa parole d'honneur...

Il ne put achever. Sa voix s'éteignit dans un sanglot qui me déchira le cœur. Je m'approchai de lui, appuyant ma tête sur son épaule; mais sur toutes ces physionomies ennemies je ne perçus pas un signe d'émotion. La perquisition se poursuivit jusque dans les moindres recoins ; ils explorèrent jusqu'aux mansardes du grenier et quand tout fut terminé, le commandant de hussards me dit :

— Je vous demanderais de donner à boire à tous ces hommes qui se sont beaucoup fatigués ; de l'eau suffira...

J'allai chercher une bouteille de vin et une carafe d'eau ; j'offris du vin à l'officier qui refusa, et je tendis un verre plein à l'un des hommes qui me fit signe de boire la première ! Telle était leur mentalité, ils jugeaient de notre bonne foi par la leur. Mon mari eut un geste indigné ; pourtant ce n'était pas la première fois que ce genre de méfiance nous était témoigné ; un des hommes qui accompagnait cette escouade s'étant montré particulièrement inquisiteur, mon mari lui dit :

— Êtes-vous maintenant bien convaincu que nous ne cachons personne?

— Je suis convaincu que je n'ai vu personne, — répondit-il avec un mauvais sourire.

— Quelle réponse ! — fis-je en me tournant vers l'officier.

— C'est une réponse très adroite — dit-il. — Vous savez que ce pays abrite des soldats qui se cachent. Si vous leur donnez asile, votre maison sera brûlée.

Cette bande n'avait point atteint le bas de la montagne qu'une autre, arrivant par l'entrée opposée, demanda de nouveau à visiter le château.

Je voulus leur expliquer qu'une perquisition se terminait à la minute même, peu leur importait ; ceux-là ne savaient pas un mot de français et commandaient par gestes. Il fallut tout recommencer ; nous étions exténués. L'officier, qui était aussi un hussard, me poussait devant lui en appuyant ses deux mains sur mes épaules ; jamais il n'entra le premier dans une pièce, craignant sans doute que nous ne le frappions dans le dos... Il était accompagné d'une dizaine d'hommes, dont un sergent à l'air féroce qui voulut visiter la ferme après le château. Il trouva dans la pièce habitée par l'homme de cour, parti au feu, un portrait de M. Poincaré qu'il déchiqueta

avec rage. Il vint à nous avec des gestes menaçants et des discours incompréhensibles dans lesquels revenait sans cesse le nom du président... Je crois pouvoir affirmer, sans exagération, qu'entre le 15 et le 24 septembre, nos journées furent toutes consacrées à subir ces perpétuelles visites domiciliaires; c'est la preuve d'un certain désordre dans cette armée, il en ressort qu'aucune solidarité n'existe entre les chefs, puisque personne ne tient compte des rapports qui devraient renseigner les officiers supérieurs sur les résultats obtenus par l'exécution des enquêtes qu'ils sont censés avoir ordonné.

La journée du 24 avait été assez calme quand, vers quatre heures, un léger aboiement de notre fidèle chien « Pa » nous annonça une nouvelle bande de perquisiteurs ; l'officier qui la dirigeait, avec le ton brutal qui leur est propre, recommença la menace de fusiller mon mari, s'il dissimulait plus longtemps son téléphone :

— Nous n'en avons pas.

— Je suis sûr que vous en avez un.

— Cherchez-le.

Et de nouveau nous les conduisons de la cave au grenier. Ils bousculaient tous les meubles et jusqu'aux matelas de mon lit. Imagine-t-on un téléphone entre deux matelas ! Enfin on nous dit que notre voisin du mont Renaud possède un téléphone et qu'il est impossible que nous ne communiquions pas avec lui; d'ailleurs le soir on voit de la lumière à ses fenêtres et aux nôtres; donc nous nous faisons des signaux.

Nous ne savions plus comment nous y prendre pour dissimuler la lumière ; nous imaginâmes de doubler nos rideaux avec une épaisse couverture qui bouchait tout le vitrage, déjà garanti par les volets.

Comme nous commencions à nous reposer dans cette soirée du 24, je fus réveillée dans mon premier sommeil par un bruit de pas autour de la maison; puis des coups retentirent sur la porte du vestibule du nord. J'appelai vite mon mari, qui n'eut que le temps d'enfiler un veston ; des voix criaient :

— Ouvrez, ouvrez de suite !

Je passai un peignoir et mis des pantoufles sans mes bas, tant j'étais angoissée et affolée de frayeur ; mon mari m'avait devancée et j'entendis qu'on lui demandait à voir Léon de B...

— Il n'est pas ici.

— C'est ce que nous allons voir !

Le malheur voulait que ce pauvre garçon eût passé la nuit précédente au château; comme il avait aidé mon mari à un petit travail qui s'était prolongé un peu tard, je lui avais offert l'hospitalité; mais ce jour-là 24, il était retourné comme d'habitude à son domicile de Vauchelles. Quand je parus au haut de l'escalier, tous étaient déjà munis de bougies ou de lampes à pétrole trouvées dans le vestibule de service; à la lueur de ces luminaires leurs figures prenaient des expressions sinistres; ils étaient bien une quinzaine, précédés d'un chef à la voix tonitruante; ils se mirent à parcourir toutes les chambres en commençant par la mienne; tout fut de nouveau bousculé de fond en comble; la bougie coulait sur les parquets dont j'avais encore la naïveté de me préoccuper... Nous arrivâmes dans la chambre occupée la veille par de B..., et je vis avec consternation qu'il avait laissé sur son lit un veston, un gilet et une paire de bretelles ! Rien ne peut rendre l'expression furieuse et triomphante à la fois qui se peignit sur la physionomie du chef de cette bande :

— Comment, vous m'affirmez que votre ami n'est pas ici et je trouve ceci sur le lit qu'il vient de quitter?

— Il y était hier, — dit mon mari.

— Hier, hier, et il aurait laissé ceci, — fit le Prussien en agitant les bretelles. — Monsieur, vous mentez, vous allez être fusillé !

Cette scène eût été burlesque sans la menace qui l'accompagnait; le ridicule m'en sautait aux yeux, et cependant la terreur m'arracha un des serments les plus solennels que j'aie prononcés de ma vie :

— Monsieur, — dis-je en étendant la main devant un crucifix d'ivoire suspendu à la muraille, — je jure devant le Christ que monsieur de B... n'est pas ici !

Je me disais : les Prussiens sont des protestants, sans doute; mais ils croient au Christ après tout; le serment d'une catholique peut avoir pour eux quelque valeur... Il y fut répondu par un haussement d'épaules. Le policier agitait toujours les bretelles en criant :

— Ah ! nous le trouverons, nous allons le trouver, monsieur le comte !

Il n'y avait plus qu'à leur laisser poursuivre leur besogne, ce qu'ils firent consciencieusement... Du grenier ils nous traînèrent à la cave de la ferme; la fraîcheur de la nuit nous faisait grelotter puisque nous étions à peine vêtus ; je me sentais si tremblante que je m'appuyai au bras de mon mari; mais chaque fois que je lui adressais la parole, un de ces hommes me faisait taire en me menaçant de son fusil! Après la cave ils gagnèrent les granges, montèrent avec leurs bougies dans les greniers remplis de fourrage; je m'attendais à voir tout flamber! Enfin, convaincus de l'inutilité de leurs recherches, ils nous ramenèrent devant le château.

— Monsieur, — dit le chef, en grimaçant un sourire, — je regrette, mais j'avais l'ordre.

— Il y a encore une cave que vous n'avez pas visitée, — lui dit mon mari en lui indiquant la cave au vin située près du château.

Je regrettai bien cette proposition qui prolongeait notre supplice ; toute la bande, sauf quelques hommes restés dans la cuisine, se précipita dans cette grande cave, flairant peut-être l'aubaine de quelques bouteilles oubliées ; il fallut descendre et subir l'humidité de ce nouveau et très profond souterrain. On avait remué du sable quelques jours auparavant sur l'un des côtés en retrait ; dès que l'on s'en aperçut, deux hommes tirant de leurs sacs des pelles assez courtes, se jetèrent sur cet endroit et fouillèrent le sol avec acharnement; rien ne pouvait les arrêter, pas même les ordres de leur chef, qui finit par les menacer en allemand sur un ton rappelant l'aboiement d'un chien féroce ! Ils partirent enfin, mais en rentrant j'aperçus un désordre étrange du côté de la cuisine. Toutes nos provisions avaient disparu, elles étaient renouvelées du matin même ! Les hommes qui ne nous avaient pas suivis dans la cave avaient dévoré un pain de trois livres et deux kilos de saindoux ! plus un bœuf mode à peine entamé ; de la cuisine passant à l'office, ils avaient ouvert chaque pot de confitures, jetant à terre celles qui n'étaient point de leur goût.

Après un nettoyage sommaire, je regagnai ma chambre et mon lit. J'étais broyée, mais j'espérais qu'enfin cette enquête nocturne aurait plus de résultat que les autres ; quelle erreur ! Le lendemain 25, à six heures du matin, nouvelle invasion, nou-

velle perquisition ! Je dus encore réveiller mon mari qui avait pu s'endormir profondément, tandis que je sommeillais à peine. Ces alertes perpétuelles m'avaient rendue si nerveuse, que je sursautais au moindre bruit ; il fallut de nouveau subir les questions habituelles, les accusations d'espionnage et de signaux et enfin l'interminable visite domiciliaire. A peine était-elle terminée, que deux sous-officiers de gendarmerie apparurent à pied suivis d'un officier à cheval, qui intima à mon mari l'ordre de suivre les gendarmes. Il était en veston du matin et en jambières de cuir ; on ne lui permit pas de modifier son costume. Je voulus m'élancer vers lui, mais je n'en eus pas le temps et je restai pétrifiée... La terrasse de plus en plus était envahie de cavaliers ; je courus vers l'un d'eux, lui demandant qui était l'officier qui venait d'arrêter mon mari. Il me répondit :

— Un officier de forteresse.

— Pourquoi mon mari est-il arrêté?

— Je ne sais.

— Reviendra-t-il?

— Je ne sais.

— Dites-moi, par pitié, pourquoi l'on nous traite ainsi? on nous accuse faussement...

— Mais, madame, regardez la situation de votre château !

— Est-ce une raison pour nous maltraiter?

— En temps de guerre vous courez des risques ici ; ne pourriez-vous faire transporter votre mobilier à Noyon?

Je ne compris pas à cet instant l'importance de cet avertissement ; l'eussè-je compris qu'il ne m'eût pas été possible d'en profiter, ne pouvant disposer ni d'un cheval ni d'une voiture, et pour transporter notre mobilier, il eût fallu des wagons !

Tandis que je m'effarai de mon isolement au milieu de ces barbares, je vis arriver Léon de B... avec sa tranquillité habituelle.

— A quoi pensez-vous, — lui dis-je, — vous êtes suspecté comme nous, on vous a cherché ici cette nuit !

— Tiens ! ils sont venus aussi chez moi et m'ayant trouvé dans mon lit, après avoir constaté mon identité, ils m'ont laissé tranquille.

Dans sa parfaite inconscience du danger, il prenait cette aventure en riant. Je lui racontai l'arrestation de mon mari. Il me dit qu'il allait rester pour garder la maison avec moi; dans mon désarroi je n'eus pas le courage de le renvoyer et lui offris à déjeuner sans pouvoir partager avec lui ce frugal repas : tant de secousses et d'inquiétudes commençaient à dépasser mes forces...

Comme je ramassais les restes de ce déjeuner, une nouvelle bande d'inquisiteurs fit irruption dans la cuisine, ayant à sa tête un hussard pourvu d'énormes moustaches; ses yeux noirs avaient une expression féroce qu'il accentuait encore dans l'intention de m'effrayer. Ils parcoururent le château, s'emparèrent des lampes et des bougies qui tombèrent sous leur main et me traînèrent de nouveau à la cave de la ferme, me séparant du comte de B... qui fut emmené par un autre officier; je ne doutais pas un instant qu'il ne fût fait prisonnier à son tour... Ces monstres trouvant que je ne descendais pas assez vite dans cette cave dont ils voulaient que je leur montr sse le chemin, me poussèrent si rudement dans l'escalier humide et glissant, que j'allai tomber sur un tas de betteraves pourries oubliées dans un coin. Je fus prise d'un tremblement nerveux et ma voix s'enroua tellement dans mon gosier que je n'en tirai plus que des sons rauques et inintelligibles pour répondre à leurs questions. Ils m'entouraient comme une troupe de démons, demandant le téléphone, brandissant leurs lumières; ils s'engagèrent sous la seconde voûte dont ils ressortaient furieux de n'avoir rien trouvé. Ils me faisaient tellement peur que je m'accrochai des deux mains aux brandebourgs du dolman de leur horrible chef, à qui je demandai de me protéger contre ces forcenés. Il roulait ses yeux terribles et me dit :

— Je ne puis rien pour vous, madame, votre place n'est plus ici !

— Comment ma place n'est pas chez moi?

— Non, madame.

— Qui gardera ma maison, alors, puisque l'on a emmené mon mari?

— Et pourquoi l'a-t-on emmené? Votre mari est prisonnier, madame, pour avoir fait des signaux, et l'autre homme qui demeure chez vous...

— Il n'y demeure pas.

— Taisez-vous, madame. Nous savons très bien qu'il vous aide dans vos espionnages.

— Non, monsieur.

— Si, madame. Nous allons remonter au château, vous nous montrerez le téléphone.

— Je n'en ai pas.

— On le cherchera.

— En vain et pour la cinquantième fois !

Il me poussa jusque dans le bureau de mon mari où il s'assit, me demandant des cigares.

— Je n'en ai pas.

— Nous savons qu'il y a de très bons cigares dans tous les châteaux en France.

— Pas ici, mon mari ne fume que des cigarettes.

— Alors donnez des cigarettes.

— Il les fait lui-même.

— Alors donnez le tabac.

— Il a sur lui les clefs de l'armoire où il le serre.

Sa physionomie devenait tellement furieuse que je me sentais défaillir ; tout à coup il me traîna vers la grille du nord où restaient toujours suspendus les fils télégraphiques installés par les uhlans le premier jour de l'invasion.

— Qu'est-ce que cela?

— Les fils installés par les Allemands.

— Ça n'est pas vrai, ce ne sont pas nos fils, je reconnais les fils anglais.

— Pas un Anglais n'est monté ici !

— Vous mentez, madame.

A ce moment parut à la grille un sous-officier de gendarmerie suivi d'une nouvelle bande de soldats. Le hussard parla en al emand au gendarme et disparut subitement...

J'étais aux mains d'un nouveau perquisiteur qui procéda en silence à l'éternelle besogne... Je ne pouvais plus contenir mon effroi. Quand le gendarme se retira, la maison était tellement entourée de soldats que je ne savais où me réfugier pour leur échapper... Ils ricanaient en me regardant tourner sur moi-même, les deux mains sur les tempes qui me semblaient prêtes à éclater. Au milieu de ces visages mauvais, j'aperçus

tout à coup une physionomie sympathique, c'était celle d'un officier très chargé de décorations de plusieurs nuances sans croix je le pris pour un officier supérieur et lui demandai de me protéger; il me tapa paternellement sur les épaules en me disant :

— Tranquille, tranquille !...

— Ne me laissez pas seule au milieu de ces hommes qui se jouent de ma terreur, — lui dis-je, — on a emmené mon mari...

— Je sais, je sais, — fit-il, — monsieur de *Brounier* reviendra dans trois jours.

— Que lui veut-on? Lui fera-t-on du mal?

— Non, non, trois jours, — répétait-il.

— Ne me laissez pas seule ici, — lui répétai-je, — au milieu de ces hommes, acceptez mon hospitalité

Il faisait signe que oui; puis il essaya de m'expliquer que, logeant au village, il lui fallait une autorisation.

— Mais de qui donc? quel est votre grade?

— Chef de *mousique*, — répondit-il en souriant.

Je compris alors que sa protection devenait moins puissante... Toutefois l'idée que ce brave homme serait sous mon toit était un apaisement à ma terreur. Nous descendîmes au village pour parler au lieutenant chargé de veiller au logement des officiers; c'était un très jeune homme au parler bref et saccadé; il rejeta de suite ma requête, prétendant ne pouvoir y acquiescer sans manquer aux ordres qu'il avait reçus. J'essayai de l'attendrir en lui racontant les tortures que je venais de subir; pas un muscle de son visage n'en fut remué; il répondait simplement :

— Vous m'étonnez.

Ou bien :

— C'est la guerre !

Je remontai la côte entre lui et ce brave chef de musique que je ne pus remercier que d'un regard, car un nouveau personnage venait de surgir à cheval, avec un casque à pointe et une lance au poing, me sembla-t-il. Il était très jeune lui aussi et m'interpella brusquement :

— Madame, rentrez dans votre château. Vous n'avez rien à craindre de nos hommes; vous êtes sous la protection alle-

mande (quelle protection !), mais nous n'aimons pas le bruit. Rentrez chez vous et n'en sortez plus, est-ce compris?

— Mais, monsieur, je ne puis rester seule...

— Ce soir vous aurez sans doute un colonel à loger, je pense que cela vous suffira?

— Est-ce certain? dois-je préparer une chambre?

— Une ou plusieurs, on vous le dira plus tard.

D'un geste impérieux il me montrait l'entrée de la cuisine; je la traversai et gagnai l'escalier, puis ma chambre qui m'apparut comme le dernier refuge où je pouvais dévorer mon inquiète douleur. Je tombai anéantie auprès de mon foyer que j'essayai de ranimer, tremblant de la tête aux pieds; mes dents claquaient. Je croyais avoir froid, j'avais surtout une angoisse sans nom, pensant à mon malheureux mari et aux souffrances qu'il devait endurer de son côté...

(*La fin prochainement.*)

L. DE BRUNIER

ALFRED CAPUS

Élu avant la guerre, Alfred Capus vient enfin de prendre séance à l'Académie française où il a prononcé l'éloge d'Henri Poincaré et a été accueilli par Maurice Donnay : une belle séance, une séance historique.

C'est une rencontre heureuse, en effet, pour l'Académie qu'ayant décidé de reprendre le cours de ses cérémonies, elle se trouve avoir à recevoir un historien, un auteur dramatique, un philosophe et un général, et que, parmi ces quatre représentants de notre prestige national, l'auteur dramatique, par son œuvre, sa carrière, son tour d'esprit et de fortune, offre précisément l'un des exemplaires les plus accomplis de cette brillante solidité, de cet ensemble de qualités légères et fortes dont se compose toujours, pendant la paix ou la guerre, le génie français.

L'Académicien d'aujourd'hui est assurément un des plus anciens journalistes de Paris : il a écrit sa première chronique dans *le Clairon*, de Cornely, à propos de la mort de Darwin. Aussi bien venait-il de quitter les bancs d'une école scientifique : l'École des Mines. Si Darwin n'était pas mort, si l'École des Mines n'avait pas assuré à Alfred Capus une formation scientifique, peut-être Alfred Capus ne fût-il pas

devenu chroniqueur. Du moins, s'il n'avait pas débuté par un article nécrologique sur un naturaliste illustre, il eût semblé moins naturel qu'il célébrât, sous la coupole, un mathématicien fameux. Évidemment, ce n'est pas comme journaliste que l'Académie l'a choisi et elle n'a guère songé à honorer en lui « cette profession inutile et indispensable, dont on n'a encore découvert ni le but ni les règles, si hasardeuse et si indéfinie, si grouillante de combats, de dévouements et de haines, qu'elle peut faire du même être un grand homme, un martyr et un malfaiteur ». Par bonheur, c'est un « grand homme » que le journalisme a fait de Capus et le premier devoir de la juste critique est de rendre à ces hasards professionnels tout ce qui leur est dû. Jadis, dans les brèves *Grimaces* d'Octave Mirbeau, aujourd'hui dans son cabinet directorial du *Figaro*, Capus n'a jamais suivi que son instinct le plus naturel et son goût le plus vif. C'est par le journalisme qu'il s'est formé, exercé, documenté, c'est au journalisme qu'il a emprunté ses personnages, son expérience, sa morale (si l'on peut dire), sa manière fringante et sobre, et surtout ce besoin d'agir sur l'opinion qui, du roman qu'il trouvait trop lent, l'a conduit au théâtre où il n'a guère vu que du journalisme en action. N'est-ce pas enfin à cette première pratique qu'il est redevable de ce sens si fin et si sûr du public qui lui a valu, aux alentours de 1900, un succès sans précédent?

C'était une entreprise hasardeuse que de relire, dans le moment où nous sommes, l'œuvre entière d'Alfred Capus. Les temps heureux dont elle avait été l'image éblouissante semblaient si loin, que le lecteur pouvait se prendre soi-même pour la postérité. Quelle allait-être la sentence définitive d'un critique vêtu en militaire?... Heures charmantes, pleines d'imprévu et de nouveauté. On avait vu les pièces de Capus, on les avait applaudies, on avait applaudi leurs interprètes, on s'était grisé de leur succès. En quelques années, coup sur coup, sur dix théâtres de Paris, Alfred Capus avait fait jouer une vingtaine de pièces dont la moitié avait dépassé deux cents représentations. On avait vu, à de certains moments, son nom sur quatre affiches différentes : mais on n'avait pas le temps de fixer les yeux sur un tel étincellement ni de prendre au sérieux tant d'esprit, de verve, de gaîté, d'ironie.

Les qualités profondes avaient été éclipsées par le triomphe même de l'actualité. A présent, au contraire, par l'éloignement de la lecture, le succès s'efface, l'œuvre reste et l'on s'étonne presque qu'elle ait été à ce point méconnue. La qualité de la langue, la vigueur et la netteté d'une véritable philosophie sociale, la sympathie d'une intelligence qui a su garder dans l'art une lucidité scientifique, l'intérêt documentaire d'une observation que retiendra l'histoire des mœurs, apparaissent comme on découvre les traits véritables d'un visage qui ne sourit plus. On aperçoit dans Alfred Capus un incompris, et cet auteur si choyé, ce théâtre à recettes quasi-légendaires, on éprouve le besoin de les réhabiliter, de réparer envers eux une injustice : s'ils ont mérité leur fortune, ils valent pourtant mieux qu'elle.

***

Alfred Capus n'est pas un improvisateur, ni même un fantaisiste. Il ne travaille point d'imagination, mais d'expérience, tire son œuvre de sa vie. Le don ne prédomine point chez lui, — comme d'ailleurs chez la plupart des écrivains d'aujourd'hui, depuis Guy de Maupassant, — mais l'intelligence, la réflexion, l'esprit d'ordre, et une certaine sorte de volonté, qu'on n'a guère discernée dans son œuvre apparente ni dans son « sourire », parce qu'elle est beaucoup moins de l'effort et de la fatigue, qu'une attention perpétuelle, une souplesse continue, l'art concerté de s'adapter.

Comme on a calomnié Capus en le traitant d'optimiste, et quelle erreur que le « tout s'arrange », qui n'était qu'une fin d'acte, dont on a cru faire un système !... Parlant de lui-même, Capus dit seulement : « Je me suis toujours arrangé !... » C'est tout autre chose. De bonne bourgeoisie, Alfred Capus porta d'abord dans ses études les habituelles ambitions bourgeoises, prépara les grandes écoles scientifiques, Navale, Polytechnique. Quel genre de déception lui valurent de tels essais, sans doute pouvons-nous nous en faire une idée par l'importance qu'il devait donner plus tard dans son œuvre à cette sensation de « faux-départ », de déclassement, de ratage

social qui caractérisera tant de ses personnages. Les débuts de la vie dépendent très peu de nous : nous sommes trop jeunes, trop inexpérimentés : ce n'est pas nous qui nous mettons en route nous-mêmes et nous ne nous apercevons qu'en marchant que le chemin n'est pas le bon. Il faut revenir sur ses pas, quand on en est capable. Alfred Capus, mal parti, revint dans sa Provence natale, à la campagne, qu'il aimera toujours autant que le boulevard, et, pendant près de deux ans (1879-1881), ayant négligé d'abord les lettres pour les sciences, se mit à étudier les lettres. Il y a de l'autodidacte en lui, ce qui est le plus grand triomphe de la volonté. De retour à Paris, Capus devient dessinateur chez un constructeur mécanicien, puis se rend au Havre pour s'embarquer dans une expédition lointaine ; la nouvelle d'un petit héritage qu'il vient de faire le retient : il échappe ainsi à la mort, car le bateau qu'il devait prendre fut perdu : c'était de quoi, assurément, lui donner le respect de ce hasard dont il fera l'un de ses principaux personnages dramatiques. C'était aussi de quoi l'attacher définitivement au boulevard, au journalisme, à la littérature. Au *Clairon*, aux *Grimaces*, puis au *Figaro*, le journalisme lui est accueillant. Mais la littérature l'est moins. En 1890, *Qui perd gagne*, trouve à grand'peine, avec les confrères, un millier de lecteurs. Sa première pièce, *Brignol et sa Fille*, en 1894, est jouée huit fois. *Rosine*, en 1897, n'a guère qu'un succès d'estime. *Les Maris de Léontine* ont une fortune plus heureuse. Et puis, inopinément, voici dans la même saison, *la Veine*, *la Petite Fonctionnaire*, *les Deux Écoles* : la fortune est vaincue, la « bataille de Paris » est terminée. Capus a quarante-trois ans.

***

Lorsque Alfred Capus commença à écrire des nouvelles et son premier roman, le réalisme achevait de mourir.

Par un contraste singulier, les écrivains d'alors, qui avaient entrepris de modeler sur la science la littérature, avaient surtout manqué de culture scientifique. Ils ne savaient au juste ce qu'ils voulaient imiter, et, en effet, ils imitaient au hasard.

De là tant de présomption, de lourdeur et d'encombrement, de pessimisme, de vulgarité. Ceux qui réussirent, n'y parvinrent que par le talent, par le tempérament, et malgré leurs théories, qui n'étaient, au fond, que celles de Bouvard et de Pécuchet.

Ce fut le contraire pour des hommes comme Alfred Capus, à qui l'on n'avait justement rien appris qu'un peu de science. A la vérité, il ne cessera de se plaindre de l'éducation qu'il a reçue, ses personnages ne cesseront d'en faire autant et ce sera justement signaler l'un des vices profonds de la culture française. Pourtant, en ce qui concerne l'écrivain, il ne semble point que Capus ait rien à regretter. L'un des premiers de sa génération positive, il arriva à la littérature avec un esprit clair, l'habitude et le sens de l'observation, une méthode et non une doctrine. Le talent, le tempérament, qui seuls avaient pu sauver leurs ambitieux prédécesseurs, deviennent une sorte de luxe, de surcroît : on peut presque s'en passer. Ce qui fera le mérite d'une œuvre, ce n'est plus le hasard d'une originalité native, d'un don personnel, mais son fond intellectuel, d'une part, sa réalisation technique, d'autre part, c'est-à-dire tout ce que donnent l'observation bien faite, le travail bien conduit. C'est la génération d'Alfred Capus qui, sans le formuler, s'est approchée le plus près de l'idéal littéraire dont s'étaient émerveillés les écrivains réalistes, restés, dans le fond, romantiques.

De là la nouveauté, en 1890, d'un roman comme *Qui perd gagne*.

Ce que l'auteur de cette œuvre qu'on a crue si légère, en effet, a voulu composer, c'est un témoignage authentique, sans doctrine ni convention, libre et direct, un document vif et précis. Comme les réalistes, il se soucie peu du sujet, encore moins de la morale, et pas du tout de la vertu. Mais il n'a plus comme eux l'esprit encombré d'illusions : il simplifie, dégage, allège, tenant seulement pour l'essentiel la notation présente, la nuance exacte du temps et l'harmonie du ton avec les modèles. Il a vécu dans les journaux, les cercles, sur le boulevard, parmi des hommes d'affaires, des boursiers. Il a observé le caractère nouveau de la vie dans ces milieux que domine une sorte de loi sportive, la course à l'argent. Il a vu l'affaiblissement moral qui en résultait, avec une compensation appa-

rente dans l'adoucissement des mœurs, par la joviale humeur et la cordialité, — singulier mélange de lucidité et d'inconscience qui compose le bon garçonnisme. Farjolle, qui résume cette observation d'un milieu propre à notre époque, est donc un personnage inédit dans l'histoire littéraire et sociale.

Son éducation, à lui, n'a pas été manquée : il n'en a pas eu du tout. Il n'a pas d'ambition, mais seulement le désir de gagner sa vie, avec le moins de peine possible. Il se décide à épouser sa blanchisseuse, qui est charmante, principalement par besoin de confort et de tranquillité. Ce sont les circonstances qui le mènent, sans qu'il y oppose d'inutiles principes ni les précipite par vanité ou convoitise. Il est bien outillé pour en profiter, parce qu'il est sympathique. C'est parce que l'ancienne ouvrière de sa femme, Joséphine, maintenant cocotte, est devenue la maîtresse du directeur de *l'Informé* qu'il se trouve recommandé à la bienveillance du tout-puissant et jovial Verugna, mais il plaît par lui-même à Verugna, à l'ami de Verugna, au Cercle entier, à Velard, qui deviendra l'amant de sa femme, à Letourneur, qui fera sa fortune, à tout le monde dont il a besoin. Il plaît parce qu'il est simple, ne recherche que son plaisir, mais le plus naturel. Il voudrait, sa femme voudrait avec lui gagner seulement de quoi aller vivre bien tranquillement dans une ferme, à la campagne. Tous les boulevardiers d'Alfred Capus, comme lui-même, ont le sens de la nature et le goût rustique : quelle meilleure preuve qu'ils ne sont pas tout à fait corrompus? Farjolle n'est pas soupçonneux : le soupçon est trop compliqué, trop fatigant, et il n'aurait jamais soupçonné sa femme de lui-même. Lorsqu'il se décide à emmener le commissaire de police avec lui pour la constatation du flagrant délit, il ne sait trop à quel mobile il obéit : ce n'est ni la passion, ni la jalousie : il est très calme, il est venu là un peu par tradition, parce que c'est l'usage. Il en est d'ailleurs à peu près de même pour sa femme : elle n'est pas là par amour. Emma est bien trop sérieuse pour aimer un autre homme que son mari. « C'est une bêtise que tu viens de faire », lui dit-elle simplement. Elle lui parle des champs, de l'oubli à deux et, à la grande stupéfaction du commissaire de police, d'ailleurs fort bien élevé, Farjolle refuse de signer le procès-verbal de flagrant délit : il ne s'est

rien passé, au fond, du moins rien d'important, quand on réfléchit. Le mariage est une chose sérieuse. C'est ce même goût de paix et de simplicité que Farjolle porte dans les affaires. Un de ses amis de cercle, un vieux joueur enragé, lui a confié quatre-vingt mille francs. Un jour de déveine à la Bourse, il a besoin de quarante mille francs : ce n'est que la moitié du dépôt, il ne fait de tort à personne en se tirant lui-même d'embarras par un emprunt tacite, mais momentané. Malheureusement le propriétaire redemande son argent à l'improviste : c'est idiot, voilà tout. Idiot aussi, d'être arrêté, mis en prison : s'il était un malhonnête homme, n'aurait-il pas pris toute la somme? Farjolle a sa conscience pour lui, il a principalement sa femme qui a trouvé le moyen de restituer les quarante mille francs. Emma a même fait beaucoup mieux, dans son ingénieux dévouement. Le banquier Letourneur, dont elle est devenue héroïquement la maîtresse à cette occasion, a été très gentil, et lui a donné un chèque de deux cent mille francs. C'est, enfin réalisé, le rêve de leur ménage. Emma attend que Farjolle soit sorti de prison pour lui faire part d'une telle aubaine. Elle l'emmène à la campagne, lui fait visiter la ferme dont ils ont toujours eu envie, cherchant un moyen simple, naturel de le mettre au courant : l'innocence des choses, autour d'elle, témoigne de la pureté de ses intentions. La poésie du cadre agit aussi sur Farjolle : « Ce que Paris me dégoûte », s'écrie-t-il en un accès de justice supérieure et d'indulgence plénière, sentant bien qu'à l'avenir, avec deux cent mille francs et du bon air, il ne commettra plus d'escroquerie ni sa femme d'adultère. Il ne faut qu'une position pour être honnête.

La manière dont le héros de Capus envisage le problème de l'existence n'est pas, comme on le voit, sans offrir quelque analogie avec la manière d'Étienne Duroy, dans *Bel-Ami*. Même milieu aussi, même besoin de parvenir, même assemblage de personnages portant en commun ce caractère d'être des déclassés, des irréguliers. Même indifférence enfin des deux écrivains devant la conduite de leurs personnages. Que les deux types, pourtant, se ressemblent peu ! Bel-Ami a du tempérament, du feu amoureux, quelque chose du muscle normand dont son auteur était si fier ; tout de suite il nous est présenté comme un vigoureux animal. Il ne plaît que par

l'amour. Il est l'homme à femmes. Farjolle, au contraire, n'a que peu de désir ; il n'y a qu'Emma qui l'aime, et qui le trompe : il ne séduit aucune autre femme qui puisse lui servir. Il n'est pas l'amant, lui, il est le mari. Où il est le plus beau, c'est quand il comprend le peu d'importance de l'amour, car celui qu'il inspire à Emma n'est pas celui d'un beau garçon, mais d'un bon garçon. Il représente l'ordre, la fixité du foyer, de l'association conjugale. Il n'est pas l'homme à femmes, mais l'homme de sa femme. Il ne lui en a fallu qu'une pour arriver : c'était toute sa mesure.

Si donc le roman de Maupassant, comme il est à croire, n'a pas été sans exercer une influence sur celui de Capus, c'est plutôt dans l'exécution même et la technique qu'on en pourrait relever l'effet. Comme Maupassant dans son chef-d'œuvre, Capus s'est imposé la règle de ne jamais intervenir en auteur, ni en juge, de ne jamais fournir au lecteur d'explication ou d'appréciation, de ne traduire, et le plus souvent par leurs paroles ou leurs actes, que la pensée de ses personnages, non la sienne. C'est déjà là, remarquons-le, une technique de théâtre, puisque l'auteur met au premier plan l'anecdote (l'anecdote, dira-t-il plus tard, c'est la pièce), et qu'il use principalement pour exprimer ses personnages du dialogue. Ainsi s'expliquera la facilité avec laquelle le dernier roman de la jeunesse de Capus, *la Veine*, est devenu, au théâtre, son premier grand succès. Ce n'est pas une pièce qui a été tirée d'un roman. C'est un roman qui était une pièce.

Frappé par la technique du récit dans Maupassant, il ne l'a pas moins été par celle de la composition dans Balzac, dont il admire surtout le génie dramatique et le sens social. L'équilibre des deux influences a été l'accomplissement du talent de Capus comme romancier dans son chef-d'œuvre, qui eût été trop sec sans Balzac et trop dispersé sans Maupassant. Sans doute à ces deux noms faut-il en ajouter un troisième, celui de Stendhal, à qui, plus tard, Capus n'a pas rendu un moins vif hommage qu'à Balzac lui-même. Je ne serais pas étonné, en tout cas, que l'exemple de Stendhal n'ait excité l'orgueil du jeune écrivain et ne l'ait aidé à supporter le déboire de l'insuccès : il est mélancolique, en effet, de voir qu'un roman de ce mérite, comme au temps du *Rouge et le*

Noir, n'a pu faire son chemin tout seul : *Qui perd gagne* a suivi la fortune de son auteur, au lieu de la commencer : faute du genre, du goût public, ou malechance personnelle?... La vérité, c'est qu'il est peu d'écrivains à qui le succès ait davantage résisté qu'à ce triomphateur.

***

De même, au théâtre.

C'est que la première pièce de Capus, celle qui n'eut que huit représentations, l'année où il entrait au *Figaro* et attrapait la fièvre typhoïde (une année bien remplie, que cette année 1894), *Brignol et sa Fille*, n'était pas moins originale, à la scène, que *Qui perd gagne* en librairie, ni moins documentaire.

Brignol est un avocat de Paris, qui ne plaide pas, a des dettes et une fille. C'est en mariant sa fille qu'il paie ses dettes. C'est pourtant un mariage d'amour qu'il fait faire à sa fille pour se tirer d'affaire. L'intérêt de Brignol, d'ailleurs, n'est point ce qui lui arrive, mais ce qu'il est. Son caractère est net : il n'en a pas. Il est vague, équivoque, flottant, on ne sait pas plus ce qui se passe dans sa conscience que dans sa maison et dans ses affaires. Il n'est pas malhonnête, mais il est tellement optimiste, qu'il n'hésite pas à recommencer — avec le même personnage d'ailleurs — la légère escroquerie de Farjolle. Sa morale est celle de Paris, qui s'oppose à celle de Poitiers, représentée par son beau-frère, magistrat sévère aux tripotages. Il lui est égal d'être traité d'escroc. « Le mot escroc n'a pas le même sens ici qu'en province. » La force de Brignol, son excuse aussi, c'est qu'il est jovial. Sa confiance ne l'abandonne jamais : « N'aie donc pas peur, dit-il à sa femme, j'ai deux ou trois affaires en train, qui vont aboutir infailliblement. » Il a d'autant plus de cette belle confiance qu'il a dans l'esprit autant de vague que dans la conscience, et qu'il lui est impossible de s'appliquer à une besogne précise : il ne peut pas travailler comme tout le monde : « Il ne faut pas que je sache ce que j'ai à faire. » C'est pourquoi il ne sait pas davantage ce qu'il a à craindre. Il est optimiste par défaut de sérieux, d'expérience, c'est sa grande supériorité : « Le jour où l'on s'inquiète de l'avenir, on est perdu. » Il a donc bien fait

d'attendre que le neveu de l'homme qu'il avait escroqué, jeune millionnaire comme on en rencontrera désormais dans tout le théâtre de Capus sous les traits de M. Brasseur, devînt amoureux de sa fille. Et voilà lancé le mot fameux, le mot de la fin : « Tout s'arrange. »

Trois ans après *Brignol*, Alfred Capus, à qui l'on avait un peu reproché la légèreté de son premier essai, s'essaya à poser un problème plus sévère dans un cadre moins parisien : il avait déjà formulé ses idées sur la mauvaise éducation des garçons dans *Années d'Aventures*, principalement. Il ne lui semblait pas que celle des filles fût plus appropriée et, avec *Rosine*, il entreprend de nous montrer, dans une petite ville de province, l'impossibilité, pour une jeune fille jolie et malheureuse, de vivre de son travail. Là, dans un milieu bourgeois, un décor paisible, on voit donc apparaître comme une manière de thèse sociale : c'était peut-être beaucoup et des tentatives aussi honorables pour exprimer la vie telle qu'elle est ne sauraient jamais, au théâtre, provoquer que de l'estime. Cette leçon de *Rosine*, où il avait mis ses qualités les plus naturelles et les meilleures, Alfred Capus ne l'oubliera jamais et ne se laissera plus reprendre au seul attrait de la vérité toute nue et le voilà conduit par l'expérience à examiner méthodiquement, scientifiquement, la question du « métier » théatral, dont nul ne parle avec plus de précision que lui. Ce métier, comme tous les autres, s'apprend ; pour l'apprendre, il suffit, comme en mathématiques, de ne pas être spécialement rebelle à la matière, de ne pas posséder une incapacité spéciale. Tel semble avoir été le cas de Capus, sans plus. Il a travaillé le théâtre avec intelligence et lucidité : il a résolu, par réflexion non par miracle, cette équation dont l'inconnue est deux cents représentations. Déjà les *Maris de Léontine* sont d'une parfaite technique, et les complications du divorce y sont mises en scène avec une grâce et une adresse toutes fraîches. Capus travaille avec le feu sacré de la nouveauté, compose ses actes, ses scènes, soigne ses fins d'actes et ses fins de scènes, règle ses répétitions : *la Bourse ou la Vie* est une de ses comédies les plus ingénieuses, du ton le plus aimable ; enfin, le 2 avril 1901, il donne *la Veine* aux Variétés; le 21 avril, — dix-neuf jours après, — *la Petite Fonctionnaire*, aux Nouveautés, et le

2 février 1902, *les Deux Écoles*. C'est la maîtrise. C'est aussi le triomphe.

Qu'y avait-il donc de plus — ou de moins — dans ces comédies que dans les précédentes?

***

Mathématicien et bridgeur, Alfred Capus s'est trouvé naturellement conduit à une philosophie du jeu. Le cours de sa propre existence, qui ne fut point sans hasards ni aventures, lui confirma la vérité particulière de cette philosophie dans la société contemporaine. « Croyez-vous, dira-t-il un jour aux étudiants, que le combat de la volonté humaine contre le hasard, qui est le drame même de la vie, ait jamais été aussi furieux et aussi émouvant qu'aujourd'hui? » La suppression des classes sociales, l'avènement et le pouvoir absolu de l'argent, le déclin des morales traditionnelles, l'exaspération des besoins de jouissance et de luxe, l'instabilité des mœurs et des situations, autant de causes qui ont multiplié pour chacun de nous l'imprévu, le risque, étendu le domaine de la chance. Presque plus de métiers fixes, de positions régulières, de fortunes assises. Une démocratie est une machine à déclasser, dont le ressort est l'argent. La conséquence devrait en être un plus grand développement de la volonté humaine : c'est ce qui se produit, en effet, dans les cas exceptionnels, avec ces rudes aventuriers d'aujourd'hui, dont l'énergie a vaincu la chance et qui font, parfois même honnêtement, fortune. Mais sur la moyenne des hommes, l'effet contraire se produit : l'égoïsme, dans « une société devenue pareille à une maison de jeu », ne provoque qu'une sorte de morne fatalisme de croupier, la veulerie et l'inconscience. La force du caractère est en raison inverse de la force des appétits chez l'individu, et la force des individus est en raison inverse de la fatalité sociale. Ce n'est pas là, d'ailleurs, de quoi désespérer ni de l'humanité, ni de notre époque. Des moyennes s'établissent naturellement : le bon garçonnisme en est une, très empirique, entre l'égoïsme, qui est un défaut de l'homme, et les risques de la fortune, qui sont une imper-

fection des choses. Il n'aurait manqué à la vie, pour être très mauvaise, qu'un peu plus d'ordre, et aux hommes, pour être très méprisables, qu'un peu plus de force. Par bonheur, nous sommes à mi-chemin du mal comme du bien : tel est l'optimisme mesuré auquel conduit une bonne philosophie du hasard ; il n'y en a pas de plus sympathique ni de plus accessible.

Ainsi pensait Capus aux environs de 1900. Mais il n'avait pas seulement observé la vie ; il avait aussi étudié son métier. C'est en dramaturge qu'il examina sa doctrine du hasard et la trouvaille de sa carrière fut d'en apercevoir aussitôt la valeur dramatique. Le théâtre, le coup de théâtre, c'est l'imprévu, la rencontre, la surprise, la théorie même du hasard. Ainsi, par cette théorie, ce qu'il y avait de factice, de voulu dans le métier, devenait l'image de la vie : le fortuit tournait au nécessaire et il n'y avait plus de combinaison d'événements qui ne devînt d'autant plus naturelle qu'elle était plus inattendue. On retrouvait ainsi la loi primitive, originelle du théâtre : on retournait à Eschyle, à la fatalité, et, sur le boulevard, « la veine » rétablissait, à l'usage des joueurs de baccarat, la vieille « Némésis ». « L'Ananke » des anciens Grecs souriait aux nouveaux, elle encourageait, elle excusait, elle devait plaire à tout le monde. Elle plut, en effet.

Julien Bréard, avocat qui n'avance pas, est amoureux de Charlotte, qui est fleuriste et sa voisine. Mais il n'a pas que cet amour au cœur, il a aussi, dans la tête, la théorie de la chance : « Je ne suis pas superstitieux, déclare-t-il dans le couplet fameux... Je crois que tout homme un peu bien doué, pas trop sot, pas trop timide, a dans la vie son heure de veine, un moment où les autres hommes semblent travailler pour lui, où les fruits viennent se mettre à portée de sa main pour qu'il les cueille. » Tous les fruits qui vont tomber d'eux-mêmes dans la main de Julien Bréard, c'est d'abord Charlotte, et, avec Charlotte, la fortune, car une de ses anciennes ouvrières (épisode renouvelé de *Qui perd gagne*) est devenue la maîtresse du jeune Tourneur, à la bonne figure et au gros sac. Il tutoie Bréard à la première entrevue et le chargeant de ses affaires, fait la carrière de son nouvel ami. Malheureusement tout hasard a ses traverses et, dans sa situation nou-

velle, Bréard n'est pas insensible aux séductions de l'amour luxueux. Il est sur le point de quitter Charlotte pour une intrigante. Pourtant, c'est Charlotte qui lui a apporté la veine, la veine s'en irait peut-être avec elle. Il lui reste, finalement, fidèle. La chance, qui mène à la fortune, mène aussi à la loyauté. Tout est bien qui commence et finit bien. Le public des Variétés rentre chez lui raccommodé avec la vie.

Avec *la Petite Fonctionnaire*, Capus, dégageant encore sa manière et sa fantaisie, a donné l'un de ses chefs-d'œuvre et l'une des plus jolies comédies légères du répertoire contemporain. C'est en province, dans une de ces petites villes de poésie et d'ennui où la venue d'une nouvelle receveuse des postes, jolie et instruite, n'est pas seulement un événement, mais un danger. Lebardin, — le Chérubin de quarante-cinq ans, — s'aperçoit soudain qu'il est fidèle à sa femme depuis vingt ans. Il a un ami qui n'a été fidèle à la sienne que six mois : chacun a sa mesure. La mesure de Lebardin est comble et, à Pressigny-sur-Loire, il ne songe plus qu'à aller installer un appartement à Paris pour la petite fonctionnaire. Malheureusement, la petite fonctionnaire est amoureuse d'un vicomte, aussi séduisant que gaffeur, car il y a beaucoup de gaffes qui ont des conséquences très heureuses : le vicomte commence par offusquer la petite fonctionnaire en lui tapotant les joues, fait une seconde gaffe en épousant une femme qui le trompait d'avance avec le médecin de l'endroit et découvre enfin, dans la garçonnière meublée par Lebardin à Paris, que tant de sottises lui ont ouvert le cœur de la charmante receveuse. Il suffira que Lebardin passe au vicomte la facture des dix-sept mille francs qu'a coûté l'installation et reprenne avec sa femme et sa fidélité le train pour Pressigny-sur-Loire.

Avec *les Deux Écoles*, nous repassons de l'ancien théâtre des Nouveautés aux Variétés : le ton s'élève.

Le problème, en effet, est d'importance : quelle attitude doit adopter l'épouse devant l'infidélité de l'époux? C'est aborder de front la question même du divorce, mais avec un peu plus de sérieux que dans *les Maris de Léontine*. Notre auteur pourtant, averti du goût frivole du public, se gardera bien de parler d'enfants, de famille, de complications ambi-

tieuses de morale ou de religion : il faut que le divorce reste de tout repos, et il n'y a que la cordialité d'amusante. Édouard Maubrun est un charmant garçon, adoré de son beau-père, qui trompe sa femme aujourd'hui comme son beau-père la sienne autrefois. Par malheur, Henriette Maubrun n'est pas de l'école de sa mère, qui estime que les hommes ne méritent pas qu'on attache tant d'importance à leurs fautes. Il y a divorce. Mais le divorce, à le bien prendre, n'exige pas que les époux divorcés se détestent après, se tournent le dos dans un lieu public, s'ils s'y rencontrent, ne se serrent pas la main à l'occasion. Ils ont fait ensemble, quand ils étaient mariés, une traversée, quelquefois agréable. Tous les souvenirs de cette traversée ne sont pas morts du coup. Alors?... Au restaurant se rencontrent Henriette et Édouard : ils ne sont pas des ennemis. Un jour, Édouard est en train de prendre une douche dans la salle d'armes de son beau-père indulgent, c'est le bruit de l'eau qui révèle à Henriette l'intime présence de son mari et qui lui fait enfin comprendre la sagesse de sa mère, parce qu'une légèreté, tout de même, ça ne tue pas l'amour. Ainsi, au dénouement, les femmes sont satisfaites, parce que Juliette a divorcé pour le principe, et les hommes aussi, puisque Édouard n'est pas puni, et enfin la société tout entière, puisque le divorce, dans le cas le plus simple, n'apparaît pas une chose bien pratique.

Ainsi, dans ses trois comédies auxquelles il accorda une égale faveur, le public avait eu brusquement la révélation du talent d'un écrivain, encore peu connu, sous tous ses aspects. Il avait surtout la révélation d'un genre, exactement approprié à ses besoins et à ses moyens par un ouvrier supérieur, assez nouveau pour l'éblouir, pas assez original pour l'étonner. Un sentiment simple de la vie, de l'ingéniosité et du détail, une langue rapide, un dialogue clair, un ton de fatalité boulevardière et de loyauté sentimentale, de la fantaisie, de l'esprit, de la bonne humeur surtout qui plaît davantage que l'esprit, de la désinvolture morale et des principes sociaux, de l'ironie et de l'indulgence, de l'argent et de la sympathie, de la tradition et de l'actualité, une rencontre heureuse d'acteurs : Guitry, Granier, Brasseur, Torin, et, par-dessus tout, une connaissance quasi-scientifique de la convention théâtrale, —

telle fut, à son point de perfection, la dramaturgie de la veine et la morale du bon garçonnisme.

***

Nous voilà donc installés, en 1902, au centre rayonnant de l'œuvre et de la fortune d'un écrivain d'autant plus heureux qu'il a été plus lent à s'imposer. Désormais Alfred Capus domine. Il domine son art, son public, sa pensée. Il a réalisé, pour son propre compte, la définition la plus précise qu'il ait donnée, en dernière analyse, de la chance : la faculté de s'adapter immédiatement aux circonstances. Il ne lui reste plus qu'à mettre en jeu, librement, au gré de sa fantaisie et de sa philosophie, bien plus à présent que par volonté et par diligence, toutes les ressources qu'il s'est acquises avec l'expérience et le travail. Il jette sur l'ensemble de son temps un regard plus étendu, déjà moins soucieux de seulement peindre, que de juger et de restaurer. Il se reprend de goût pour sa vocation première, et, sans doute même, dans le théâtre qui l'a comblé, n'a-t-il vu qu'une sorte de sport momentanément amusant et qui ne l'intéressait pas à fond. Il n'a aimé que la victoire. Peu à peu, on le verra abandonner ses pièces aux acteurs, déserter les répétitions, revenir à sa seule nature de romancier, de chroniqueur, se détacher de cette technique qu'il avait élevée à la perfection. Soit qu'il fasse des articles sur « les Mœurs du Temps », soit qu'il compose de nouvelles pièces, il est seulement un témoin de plus en plus attentif et grave de ce qui se passe. Il devient l'image même d'une époque dont il a écrit avec tant de clairvoyance : « Ne vous y trompez pas, ce milieu n'est pas sensible qu'à la frivolité et au plaisir. » On l'a bien vu depuis !... Les problèmes du moment, il les abordera successivement, parfois avec des collaborateurs (*l'Adversaire*, avec Emmanuel Arène, *l'Attentat*, avec Lucien Descaves), parfois en reprenant les données mêmes de ses anciens essais (*Notre Jeunesse* est l'agrandissement scénique d'une nouvelle, *Lonlon*), tantôt dans le genre sentimental, comme *la Châtelaine*, *l'Oiseau blessé*, entreprenant même une fois, avec *les Deux Hommes*, de résumer en un vigoureux

diptyque l'opposition des deux morales d'hier et d'aujourd'hui, celle de l'homme qui ne sait pas s'adapter aux conditions de la vie moderne et celle de l'homme qui s'y adapte trop. Mais surtout Capus, dans la plénitude de son talent et de son expérience, s'est plu à préciser, à achever ce type dont il restera le créateur, en qui il a mis le meilleur de son observation et de sa secrète sympathie, le fond même de son tempérament et de sa philosophie, le grand irrégulier, que l'éducation a trahi, que la société a repoussé d'abord, l'aventurier des affaires, chanceux parce qu'il est actif, le beau joueur qui a su gagner la partie du destin et dont la réalisation la plus vigoureuse est *Monsieur Piégois*.

M. Piégois est directeur du casino de Bagnères-d'Oron. Il dirige scrupuleusement son casino, tient à l'honorabilité de son établissement de jeu. Personnellement, il a plus d'argent que de considération. Il a fait fortune en marge de la société, à l'aventure, honnêtement pourtant, loyalement, non sans philosophie ni franchise envers soi, car il reconnaît qu'il a eu de la chance et que la chance dans les affaires est, au fond, une sorte de vol secret. Il sait aussi qu'à l'origine de toute destinée, il y a des forces obscures qui agissent sur elle et la dominent, la poussent dans telle ou telle voie. Il a beaucoup peiné, s'est élevé par lui-même, moralement autant que socialement, croyant à la force de la vérité, et capable de mouvements généreux. Il garde comme amie une bonne fille ignorante et dévouée à laquelle il demeure fidèle par loyauté, qu'il compte épouser un jour et qui reste comme l'image de son passé tout à la fois honorable et équivoque. Seulement voilà l'heure des « forces obscures », de l'amour. Piégois a fait la connaissance d'une femme du monde le meilleur, le plus traditionaliste. Madame Henriette Audry, veuve, sœur du financier Jantel, n'est pas incapable d'apprécier l'esprit ni même de sentir le charme d'un homme comme Piégois. Elle ne saurait en admettre ni la vie ni la situation. La morale de cette honnête femme n'est point celle de l'adaptation. Malheureusement les affaires du financier Jantel sont en fort mauvaise posture. Il ne lui faut pas moins d'un million : pourquoi ne pas se le procurer en mettant Piégois dedans : une association flatterait le parvenu ! Mais on ne trompe point

Piégois : il en a trop connu, des hommes qui ont besoin d'argent, que ce soit d'un louis ou d'un million. Il découvre la manœuvre piteuse du pauvre financier. Madame Jantel ne tarde pas à la découvrir aussi et, avec elle, la vérité humaine sous les apparences sociales : ce n'est plus l'aventurier de casino qu'elle condamne ; et, pour la mériter, Piégois n'aura même pas à trahir Emma, qui, par bonheur vient de se découvrir un amoureux dans la personne d'un ancien camarade de Piégois, un peu jaloux de lui, et resté dans l'administration.

La psychologie de ce puissant et loyal déclassé, dont les frères se retrouvent dans le joueur converti de *la Châtelaine* et surtout dans le Ranson de *l'Aventurier*, n'est pas seulement intéressante comme peinture d'un type social qui prendra sa place dans l'histoire des mœurs, mais comme document sentimental, elle ne pénètre pas moins profondément dans l'analyse de l'amour contemporain.

Même en y comptant l'inoubliable vicomte de *la Petite Fonctionnaire*, on trouverait peu de jeunes premiers dans le théâtre de Capus. Ses amoureux sont Guitry, de Féraudy. Il étudie la passion chez l'homme dont la vie est faite, qui a couru sa chance, et où l'amour apparaît justement comme le premier hasard contraire, qui remet tout en question, jette à bas l'arrangement si dur à combiner ou le déprécie. L'aventure, par excellence, c'est l'amour. Pour Piégois, dès qu'il a vu madame Jantel, qu'est-ce que le casino de Bagnères-d'Oron?... Celui-là, qui vient des hasards, ne peut être séduit que par une femme harmonieuse et paisible. Mais, dans *les Deux Hommes*, cet avocat de Dijon, parvenu à la première place dans sa ville, comment, de passage à Paris, une fois lancé dans le monde des affaires et de la galanterie, résisterait-il à l'attrait d'un luxueux amour qu'il n'a pas connu?... Parfois, heureusement, ce n'est qu'une crise : il y a les « Passagères » et la femme qui connaît bien son mari, qui ne se décourage pas, peut l'assister fort utilement dans ces heures dangereuses où, pour les hommes arrivés, toutes les bonnes fortunes s'abattent à la fois.

Mais si l'amour, lorsqu'il le rencontre, est pour l'homme la pire menace du hasard, il est pour la femme le hasard perpé-

tuel. Il n'y a pas que les jeunes filles qui en pâtissent (*Rosine*, *l'Oiseau blessé*) ni les femmes honnêtes (*l'Adversaire*), il y a principalement celles dont il est devenu l'existence même. Alfred Capus a fait une psychologie charmante de la « cocotte ». Il y en a naturellement beaucoup dans son œuvre, puisqu'elle est l'image de la vie et qu'il disposait pour cet emploi d'une interprète incomparable, mademoiselle Ève Lavallière. Ce qui les caractérise, ces « Lavallière », c'est leur honnêteté, leur désir d'ordre, leur besoin de stabilité familiale. Elles ont une idée fixe : le mariage, c'est le plus souvent ce qui les a perdues. La plus humble et la première en date, la pauvre « Lonlon », ne s'est jamais « mise avec quelqu'un » sans avoir l'espérance et la volonté d'être épousée ; la dernière venue et la plus brillante dans cette galerie éclatante, la fine Jacqueline des *Deux Hommes*, n'a-t-elle pas formulé le principe définitif de l'arrivisme féminin, qui est de se faire des amis avec des amants, en attendant de se faire un mari, ne fût-ce qu'un avocat de Dijon?... Ainsi chaque sexe a une loi qui l'emporte comme un entraînement de sport : les hommes courent à la fortune et les femmes à l'amour, mais les unes et les autres par nécessité, en pensant à autre chose. C'est pourquoi les cocottes de Capus sont aussi honnêtes que ses aventuriers sont sympathiques.

Sans doute semblera-t-il, à la voir ainsi d'ensemble, que l'œuvre de Capus est la peinture d'une époque déjà bien éloignée de nous aujourd'hui.

Ce qui caractérise, en effet, le nouvel Académicien, c'est son intelligence de l'actualité. Nous l'avons vu venir à la vie de Paris avec une méthode d'observation, à la littérature, avec une méthode de travail. La lutte de la volonté contre le hasard, voilà le drame éternel dont il a voulu fixer les péripéties propres aux milieux qu'il avait connus, à une époque dont nous séparent quelques années à peine. Pour la France d'à présent, pour celle de l'avenir surtout, beaucoup de ces peintures ne gardent plus qu'une valeur documentaire, nous rappelant à nous-mêmes ce que nous voulons ne plus être. Alfred Capus lui-même, s'il se remet au théâtre, ce sera pour lui demander

une fois de plus, avec l'expérience qu'il en a, l'expression la plus puissante d'une époque nouvelle. En attendant, dans le journal même où il s'était formé au dialogue léger, n'apparaît-il pas un peu comme l'image même de ce pays et de ce temps qui, sous des apparences parfois frivoles, dissimulaient un fonds si solide? Qu'on ne s'y trompe donc point : tandis que d'autres, pas plus toniques pour la nation, se plaisaient davantage aux complications psychologiques ou morales, Capus a voulu s'en tenir à des êtres actifs et simples, plus faibles que corrompus, spécimens d'une humanité à la fois incertaine et lucide, pour laquelle la vie est principalement affaire de sens commun. Il faut comprendre et s'adapter : il n'y a pas d'autre recette d'activité ni de réussiste, ni pour les individus, ni pour les peuples. La leçon était-elle donc si mauvaise et n'y retrouvons-nous pas, justement, sous l'apparence du paradoxe et de l'esprit, à une heure où tant de forces troubles se trouvent libérées par la catastrophe du monde, la vivante doctrine de l'intellectualisme français? Il y a dans le théâtre de Capus des êtres faibles et équivoques : il y en a de forts et de généreux. Il n'y en a pas un, — pas même une femme, — qui ait jamais versé dans les chimères du sentiment ni réclamé de droits mystiques : la clarté d'esprit, l'ironie, l'optimisme indulgent, pourquoi les confondre avec le scepticisme? Cet écrivain, au dialogue si limpide, à la fantaisie si sobre, n'est pas seulement dans la tradition de la littérature, mais de la pensée françaises : Alfred Capus est un cartésien.

***

Pascal, parlant de la vie de l'esprit, se servait de l'image du cercle ; Alfred Capus emploie volontiers l'image plus sportive de la « boucle ». C'est avec la guerre qu'il aura « bouclé » sa carrière et, de même que, chez lui, le romancier et l'auteur dramatique avaient eu leur heure éblouissante, le journaliste devait avoir la sienne.

Redevenu, depuis le mois de juillet 1914, ce qu'il était à vingt-trois ans, le directeur du *Figaro* n'a quitté un jour

son fauteuil de rédacteur en chef. Il a voulu être, dans le sens traditionnel de ce beau mot, un chroniqueur, un témoin des temps. Nul n'aura fourni de la guerre un témoignage plus fidèle et plus assidu, et beaucoup de ses anciens admirateurs n'ont pas été sans étonnement de trouver dans le souriant optimiste qu'ils avaient adoré le patriote si lucide et si ferme, qui les malmenait bien souvent.

Le rôle de la presse française dans la guerre, il sera difficile sans doute de le déterminer avec exactitude et de l'apprécier équitablement au milieu des conditions matérielles où elle s'est débattue. Un trait, pourtant, qui apparaît dès maintenant, c'est qu'elle aura été dominée par trois ou quatre grands écrivains qui auront dû justement à leur talent d'écrire leur influence sur l'opinion. Alfred Capus aura été de ceux-là. Il avait, en effet, trop bien connu le temps de l'avant-guerre pour n'avoir pas la vue la plus juste et la plus précise des temps nouveaux ; c'est pourquoi son effort de militant n'a cessé depuis juillet 1914 de s'exercer dans un sens exactement opposé à celui où s'était déployée son observation de peintre. Commentateur clairvoyant, sensible au frémissement de la Patrie, incapable pourtant de suivre jamais d'autre guide que la raison et l'expérience, il a cru ne trouver de réconfort populaire, aux heures d'épreuve, que dans la vérité, et de garantie pour l'avenir, aux jours d'espérance, que dans la restauration des forces réelles de la nation et la défiance des chimères. Quotidiennement, sans que sa lucidité et sa méthode hésitassent jamais, il aura su mettre au point, en trente lignes, la péripétie militaire, diplomatique, extérieure ou intérieure, dont aura dépendu, un instant, le sort de la France ; chaque soir, aux heures les plus graves, il arrivait à son journal, ferme et sage, maître de lui, et capable, quel que fût l'événement, d'en dessiner aussitôt le contour, d'en mesurer la portée, menace ou espérance.

Cependant Alfred Capus est resté, dans la chronique de la guerre, l'écrivain qu'il était. Ce n'est pas seulement la tenue morale de la nation qu'il aura ainsi favorisée, mais aussi la tenue intellectuelle. Il a parlé du temps présent dans le même style, avec les mêmes habitudes d'esprit, que du temps passé. En changeant de ton, il n'a pas changé de syntaxe ni de

vocabulaire : on dirait seulement qu'il s'est appliqué, par déférence pour une telle époque, à la commenter avec plus de précision encore, de simplicité vraie, avec un respect plus tendre, plus vigilant de l'un des trésors pour lesquels nous nous battons, notre langue.

GASTON RAGEOT

MARIE-LOUISE ET LE ROI DE ROME

SCHŒNBRUNN-VIENNE (1814-1815)

Des différentes périodes de la vie de Marie-Louise une des plus curieuses et des moins connues commence lors de son retour auprès de l'empereur François, son père, embrasse toute la durée du Congrès de Vienne et se termine en mars 1816, date à laquelle l'archiduchesse se met en route pour aller prendre possession des États que lui avait attribués l'acte final du 9 juin 1815. A l'aide des documents inédits que j'ai rapportés de Vienne en 1912 et 1913, des rapports des agents du baron Hager [1] et de quelques lettres interceptées par la « Manipulation [2] », on peut reconstituer presque jour par jour son existence et celle de l'infortuné roi de Rome pendant les mois qu'ils passèrent, soit à Schœnbrunn, soit à Baden. Je m'abstiendrai de commentaires; les pièces qu'on va lire n'ont nullement besoin d'être paraphrasées. Je me bornerai à rappeler que, pendant ces quelques mois, on voit naître et se déve-

1. Fils d'un feld-maréchal-lieutenant, le baron François Hager von Altensteig entra dans l'administration à la suite d'un accident qui l'obligea à quitter l'armée. Devenu en 1807 vice-président et en 1812 président de l'*Oberste-Polizei-Hofstelle*, il en avait si bien organisé tous les services, que la *Polizei Hofstelle* put répondre à toutes les exigences pendant le Congrès de Vienne.

2. Nom sous lequel on désignait le *Cabinet noir*.

lopper l'influence de Neipperg[1], et cette intimité qui aboutira quelques années plus tard à un mariage, véritable défi à l'opinion publique et à la morale. On suit d'autre part « Madame l'archiduchesse » au milieu des négociations, des intrigues qui finiront par lui reconnaître la possession du duché de Parme, que Napoléon, par l'article V du traité de Fontainebleau, *avait fait donner en toute propriété à elle et à son fils*. Enfin, pendant la durée de son séjour à Schœnbrunn, on voit, à l'aide des rapports de la *Polizei Hofstelle*, comment elle remplissait ses devoirs envers le pauvre enfant qui n'était plus le roi de Rome que pour son entourage français, et que l'informateur Nota appelait, dans un rapport à Hager, « *le petit de Madame l'Archiduchesse Louise* ».

*
* *

Quinze jours à peine se sont écoulés depuis l'arrivée de Marie-Louise à Schœnbrunn (23 mai 1814), et déjà la curiosité prussienne, toujours méfiante et toujours aux aguets, s'est attachée à sa personne. Les ministres de Frédéric-Guillaume III posent à Piquot, à ce moment Chargé d'Affaires de Prusse à Vienne, la question suivante :

Est-il vrai que Marie-Louise a annoncé qu'elle quitterait Vienne à l'arrivée des souverains[2] ?

1. « Comme on prétendait avoir remarqué, écrit le Professeur AUGUSTE FOURNIER (*Marie-Louise et la chute de Napoléon*, page 9) à propos du voyage de Marie-Louise à Aix, qu'elle gardait toujours « un attachement pour Napoléon, dont elle ne faisait aucun mystère », on résolut de placer à ses côtés, pendant la durée de son séjour aux eaux, une personne familière qui tiendrait la cour de Vienne au courant de tout ce qui se passerait là-bas. Le choix tomba sur le général et diplomate comte Adam de Neipperg, qui, déjà en 1810, chargé de rapatrier de France des prisonniers autrichiens, avait été présenté au couple impérial et plus tard, en 1812, avait rempli près de Marie-Louise, à Prague, les fonctions de chevalier d'honneur ; ce n'était point pour elle un personnage inconnu, ce qui était important à cause de son aversion pour les hommes nouveaux. »

Telle a été, ajoute le Professeur AUGUSTE FOURNIER, « la raison du choix, fort explicable, de l'homme qui devait gagner le cœur et la main de la femme qu'il n'avait maintenant qu'à surveiller ». Il ne la quitta plus que pendant les quelques mois que dura la campagne contre Murat.

2. Cette pièce, ainsi que toutes celles qui suivent, sont tirées de deux volumes, *les Dessous du Congrès de Vienne*, qui paraîtront dans quelques jours chez l'éditeur Payot.

Quelques semaines plus tard, le représentant de Hesse-Darmstadt et celui du Danemark s'occupent des projets et de l'attitude de l'ex-impératrice.

La duchesse de Parme va partir pour visiter un bain en Savoie. L'empereur (d'Autriche) insiste pour que le prince reste ici. On trouve ici, à la duchesse, trop de fierté, de l'humeur même. Elle ne pourra pas oublier le trône de France. Elle a conservé de l'affection pour Napoléon et elle a passé en dernier lieu une heure sur un banc que l'empereur Napoléon avait occupé en 1809[1].

Marie-Louise aurait marqué à l'empereur, son père, son désir de se rendre à Parme avec son fils. L'empereur s'y est refusé et Metternich lui a écrit pour lui faire savoir qu'elle ne pourrait s'y transporter qu'après la décision finale du Congrès[2].

Dès que Marie-Louise est revenue d'Aix en Savoie, les différents agents de la *Polizei Hofstelle* commencent leur surveillance et leurs rapports.

On a raconté hier soir chez Arnstein[3] que le roi de Wurtemberg a été vendredi soir voir Marie-Louise à Schœnbrunn. On trouverait fort déplacé si l'impératrice paraissait mardi[4] à la fête qu'on donnera dans ce palais. Elle le voudra certainement et on espère que l'Empereur le lui interdira. Marie-Louise n'est ni aimée, ni estimée dans le monde à Vienne, et la population lui est même presque hostile[5].

Un autre agent, d'un ordre évidemment plus élevé, puisqu'il a été reçu par Marie-Louise, fournit à Hager des renseignements sur ses visées et sur certaines personnes de son entourage :

Je sors de chez l'impératrice Marie-Louise qui m'a reçu très gracieusement. La Brignole[6], lorsque j'ai été seul avec elle, m'a parlé du

1. Vienne, 26 juin 1814.
2. Vienne, 6 août 1814.
3. Un des principaux banquiers de Vienne, dont le salon était surtout fréquenté par les diplomates prussiens et les partisans de la Prusse.
4. Il s'agit d'une grande représentation qui fut donnée à Schœnbrunn le 11 octobre.
5. Vienne, 9 octobre 1814. Sicart à Hager.
6. Ange-Marie-Gasparde-Vincente Fieri, comtesse de Brignole-Sale et de l'Empire, belle-mère du duc de Dalberg, une des dames du Palais, accompagna Marie-Louise à Vienne. Morte à Schœnbrunn le 2 avril 1815.

désir de l'impératrice d'avoir au moins Parme. Bausset[1] a l'air très mécontent. Méneval[2] est très lié avec la Brignole[3].

Les rapports qui suivent n'ont trait qu'à l'état moral de Marie-Louise, à Neipperg, aux bruits, — assez sérieux pour que la reine de Wurtemberg en écrive au roi —, qu'on fait courir de l'annulation du mariage de l'ex-impératrice.

Vienne, 24 octobre 1814.

La comtesse Colloredo-Crenneville[4] trouve que Marie-Louise est devenue bien plus raisonnable qu'avant son voyage à Aix. Il y a déjà assez longtemps qu'elle n'a pas reçu de lettres de Napoléon. Elle s'en console, et ne parle presque plus jamais de lui. Elle est entièrement revenue à son père et à ses frères et sœurs. « J'ai été, a dit la comtesse, samedi chez elle, avec ma fille et le général Neipperg; nous avons passé d'excellents moments. »

On peut maintenant constater qu'elle est tout à fait en confiance et en grande intimité avec Neipperg, dont le choix a été excellent.

Vienne, 26 octobre 1814.

Le 24, Marie-Louise a reçu à déjeuner deux lettres du prince Eugène et a dit à table que le roi de Prusse était un bel homme.

« Physiquement, peut-être, a répondu madame de Brignole, mais pas moralement, car sans cela Votre Majesté ne serait pas ici. »

Stuttgart, 6 novembre 1814.
La reine de Wurtemberg au Roi (à Vienne)
(*Intercepta*) (en français).

On assure qu'avant peu il y aura des changements inattendus, que l'impératrice Marie-Louise sera séparée et remariée. Mais à qui? C'est le secret de la comédie.

1. Préfet du Palais impérial. Il avait suivi Marie-Louise à Vienne.

2. Méneval (François-Claude baron de), entré au Cabinet de Napoléon en 1802, secrétaire du portefeuille de l'Intérieur, maître des requêtes au Conseil d'État en 1812, secrétaire des commandements de l'impératrice-régente en 1813. Il fit en cette qualité partie de sa maison à Vienne, jusqu'au moment où, dans les premiers jours de mai 1815, on le renvoya en France.

3. Vienne, 16 octobre 1814.

4. La comtesse Colloredo, *Aja* de l'archiduchesse Marie-Louise, avait pendant dix ans dirigé seule son éducation. Comme le prouve la correspondance publiée à Vienne en 1887, elle resta une de ses meilleures amies, ainsi que sa fille du premier lit, mademoiselle de Pontet, qui devint par son mariage en 1810 la comtesse de Crenneville.

Toute l'Europe veut donner une épouse au roi de Prusse. Mais il ressemble à la grande-duchesse Catherine, à qui on ne manque pas de donner tous les jours un mari.

Vienne, 15 novembre 1814.

On prétend que le pape va prononcer la nullité du mariage de Marie-Louise et de Napoléon.

Vienne, 21 novembre 1814.

On ne révoque plus en doute que le pape ait frappé de nullité le mariage de Bonaparte avec l'archiduchesse Marie-Louise. On donnait pour certain que la cour de Vienne avait déjà pris des dispositions pour éluder les anathèmes du Vatican et qu'elle venait de faire partir les deux généraux Koller et Neipperg pour l'île d'Elbe et pour Rome [1].

Vienne, 27 novembre 1814.

On dit et on affirme que le général Koller va aller ces jours-ci à l'île d'Elbe, afin de décider Napoléon à consentir à l'annulation de son mariage avec Marie-Louise, que le pape est tout disposé à prononcer [2].

Cela fait, le roi de Prusse épouserait Marie-Louise à laquelle il fait de fréquentes visites.

Vienne, 29 novembre 1814.

Le 25, à dîner, Marie-Louise a vidé son verre à la santé du roi de Prusse. Madame de Brignole et Bausset se sont regardés et sont restés muets et stupéfaits.

On ne perdait pas de vue la question de Parme : Marie-Louise ne pouvait se faire à la pensée de ne plus être souveraine; il lui fallait un trône quelque insignifiant qu'il fût.

Vienne, 19 novembre 1814.

Le comte de San Vitale n'est pas encore en activité de service auprès de Marie-Louise [3], qui lui a manifesté ses craintes sur son sort et les doutes qu'elle a sur la décision du Congrès, qui ne lui a pas encore attribué Parme, quoique ce duché lui ait été reconnu par traité.

1. Aucun de ces deux généraux ne reçut semblable commission.

2. Dans un autre rapport en date du 1er décembre, un des meilleurs agents de Hager, lui disait : « On dit que... Napoléon va être déporté ailleurs, que le mariage de Marie-Louise va être annulé... »

3. San Vitale (comte Étienne) venait d'être nommé grand-chambellan de Marie-Louise par l'empereur François Ier, qui avait jugé inutile de consulter sa fille à ce propos.

San Vitale a ajouté que, malgré les rapports optimistes du ministre Magawly Cerati [1], les Parmesans désirent en réalité voir revenir dans le duché le petit-fils du feu duc [2].

Vienne, 22 novembre 1814.

Cornacchia, l'envoyé de Parme [3], tremble pour la destinée de Parme et de Plaisance qu'il craint de voir attribuer au petit roi d'Étrurie, pendant que Marie-Louise aurait les Légations.

« Les conseils des rois, a dit à ce propos Guicciardi, sont un sanctuaire dont le temps seul ôte les voiles. Nous verrons alors les fautes que le cabinet autrichien a commises dans les négociations qui ont préparé et accompagné le Congrès. *La guerre en sera le résultat, et vous verrez alors Bonaparte reparaître sur la scène du monde.* »

Vienne, 3 décembre 1814.

D'après le dire d'Arnay [4], Marie-Louise, encore attachée à Napoléon lors de son arrivée ici, a complètement changé depuis lors. Elle est bonne, mais n'a ni caractère, ni énergie. Elle est très insouciante, même en ce qui a trait à son avenir, et c'est seulement ces jours-ci qu'elle a écrit à Alexandre pour le prier de défendre ses intérêts.

Vienne, 4 décembre 1814.

Le comte de San Vitale, chambellan de Marie-Louise, était à Schœnbrunn, lorsqu'il y a peu de jours Alexandre vint rendre visite à l'impératrice. Il resta une heure et demie avec elle et, en partant, il lui dit : « Soyez tranquille, Madame, et laissez-moi faire. »

Vienne, 4 décembre 1814.

On parla aussi de l'impératrice Marie-Louise et du départ du général Koller pour l'île d'Elbe. On dit que depuis son retour Marie-Louise n'avait plus prononcé le nom de Napoléon, et que pour le moment elle ne voulait pas consentir à un autre mariage.

Suspendue pendant quelques jours, « parce que coûteuse et délicate et n'ayant donné que de maigres résultats », la surveillance de Marie-Louise ne tarda pas à être rétablie.

1. Magawli Cerati (Henri comte de) d'origine irlandaise, était depuis le 6 août 1814 ministre d'État des duchés de Parme, Plaisance et Guastalla.
2. Le fils de l'infante Marie-Louise, qui devint d'abord duc de Lucques, puis duc de Parme à la mort de Marie-Louise, en décembre 1847.
3. Cornacchia (Ferdinand baron) gouverneur de Plaisance.
4. Le secrétaire du prince Eugène.

Vienne, 23 décembre 1814.

Avant d'aller le 22 au palais à Vienne, Marie-Louise a tiré de son armoire deux portraits de Napoléon, dont elle a fait cadeau à madame de Brignole qui les a emportés chez elle, les a embrassés en pleurant et en sanglotant même si fort que tout le monde l'a entendue. Puis elle a raconté la chose à Bausset, qui s'est mis dans une rage telle qu'aucun domestique n'a osé entrer chez lui, bien qu'il ait sonné plusieurs fois.

La gaieté et la bonne humeur de Marie-Louise ont été remarquées par tout le monde. Elle a donné l'ordre de changer les armoiries de ses voitures.

Vienne, 24 décembre 1814.

Le docteur Franck [1], qui soigne la princesse Fürstenberg, y a raconté que Neipperg faisait une cour assidue à Marie-Louise, qui le trouve très à son goût, ce qui désole son entourage français.

Le docteur a dit aussi que le petit Napoléon est un enfant méchant et surtout très entêté.

Vienne, 3 janvier 1815.

Dans le courrier d'Elbe arrivé par Livourne et Parme à Marie-Louise, Napoléon lui reprochait vivement son inconstance et son attitude à son égard et était très jaloux de Neipperg. Elle a depuis reçu le 1er janvier, à 11 heures, un autre courrier de Parme; mais on ignore encore, et on tâchera de savoir ce soir ou demain, s'il contenait les lettres de Napoléon.

Madame de Montesquiou a dit à un de ses intimes en parlant du roi de Rome : « Je crains pour cet enfant qu'on le détourne de son père. Pour la mère, on y a déjà réussi. On l'a déjà ravie à ce pauvre homme. »

L'empereur François et Metternich, grâce aux rapports qu'ils recevaient, purent suivre pas à pas les progrès ininterrompus de l'influence que Neipperg prit au cours des trois premiers mois de 1815 sur l'esprit de Marie-Louise.

Vienne, 5 janvier 1815.

Neipperg est resté le 2 à dîner chez Marie-Louise à Schœnbrunn. On a remarqué que, toutes les fois qu'il dîne là, tout l'entourage de Marie-Louise garde le silence et s'abstient, surtout madame de Brignole, de parler politique. Madame de Brignole se défie de Neipperg qu'elle croit être chargé de tout rapporter.

On a encore remarqué que l'on y reçoit assez souvent des étrangers qui pénètrent sans être vus, non pas par le grand portail, mais par

1. L'un des grands médecins de Vienne.

la porte de Meidling, prennent à gauche dans le jardin et entrent par derrière dans le château. C'est ce qui a été le cas, le 2 janvier, pour le prince Auguste de Prusse qui est resté là une heure, et on a tout lieu de croire que le même jour, à 5 heures, le prince Eugène est entré de la même façon.

Vienne, 6 janvier 1815.

Neipperg, après avoir été le 5 avec madame de Montesquiou et Marie-Louise au manège impérial, a dîné à Schœnbrunn où on n'a parlé à table que de choses indifférentes.

Vienne, 11 janvier 1815.

Neipperg a dîné le 8 et le 9 à Schœnbrunn et est chaque fois resté avec Marie-Louise jusqu'à 11 heures du soir.

Vienne, 11 janvier 1815.

On dit que les deux domestiques, que Marie-Louise a renvoyés, sont au contraire destinés à aller en courrier la semaine prochaine à Elbe avec des lettres et paquets de Bausset, Méneval et madame de Brignole. On cherchera à savoir sous quels noms et avec quels passeports.

Marie-Louise enferme tous ses papiers et toutes ses lettres dans un meuble et, bien que la clef en soit grande et lourde, l'impératrice la porte toujours sur elle.

Vienne, 14 janvier 1815.

Neipperg, venu dans la matinée du 13 en visite chez Marie-Louise, l'accompagne avec Bausset et Madame de Brignole au Manège impérial, où elle reste jusqu'à 2 heures.

Vienne, 15 janvier 1815.

Neipperg est venu dîner à Schœnbrunn chez Marie-Louise, mais il est arrivé cette fois assez tard.

Vienne, 23 janvier 1815.

San Vitale m'a dit que Marie-Louise est depuis quelques jours triste et préoccupée.

Vienne, 23 janvier 1815.

Neipperg affirme que depuis Aix Marie-Louise n'a ni reçu de lettres de l'île d'Elbe, ni écrit à Napoléon et qu'elle n'a même pas répondu à la dernière lettre qui lui est parvenue à Aix.

Vienne, 24 janvier 1815.

Neipperg est venu à Schœnbrunn pour dîner. Arrivé à 6 heures, il n'a quitté le salon qu'à 11 h. 1/2.

A force de louvoyer, j'ai su par madame Édouard que Marie-Louise a rompu toute correspondance avec Napoléon, qu'on ne recevait plus de nouvelles de lui et que Marie-Louise n'en parlait plus jamais.

Vienne, 30 janvier 1815.

On attendait Neipperg à dîner à Schœnbrunn et comme son retard se prolongeait, Marie-Louise inquiète a envoyé un homme à cheval chercher de ses nouvelles. Pendant ce temps, elle a fait à son entourage un éloge pompeux de Neipperg et a insisté sur le plaisir qu'elle éprouve lorsqu'elle est dans sa société.

Vienne, 2 février 1815.

Marie-Louise s'occupe fort peu de son fils qu'elle ne voit même pas tous les jours.

Neipperg a dîné à Schœnbrunn hier au soir et est rentré en ville à 11 heures.

Pendant la première quinzaine de février, Neipperg vient passer de longues heures à Schœnbrunn ; il prend en main les affaires qui tiennent à cœur à Marie-Louise, trop indolente pour s'y consacrer, en particulier celle de l'attribution des Duchés ; peu à peu il arrive à se rendre indispensable. Pour ce qui est de son fils, Marie-Louise s'en occupe lorsqu'elle n'a rien de mieux à faire. Elle ne l'entrevoit guère qu'une heure ou deux au plus chaque jour.

Cependant, de temps à autre, reparaît le nom de Napoléon.

Malgré l'article de la *Wiener Zeitung* relatif aux précautions prises à l'île d'Elbe, on dit à Schœnbrunn dans l'entourage de Marie-Louise et jusque dans le personnel français à son service, que « *l'oiseau ne tardera pas à s'envoler et que les Anglais auront beau faire, Napoléon ne tardera pas à leur brûler la politesse* ».

Voici une nouvelle sensationnelle :

Vienne, 16 février 1815, 7 heures du soir.

Arrivée à Schœnbrunn du courrier si longtemps attendu de l'île d'Elbe. C'est le fils de madame de Montesquiou [1]. Marie-Louise a été avec madame de Montesquiou au-devant de lui jusqu'à Penzing.

1. Les lettres apportées par Montesquiou venaient, non pas de l'île d'Elbe, mais de Paris, comme il résulte du reste d'un autre rapport de Weyland à Hager, du 17 février.

La voiture, à côté de laquelle se tenaient Marie-Louise et madame de Montesquiou, a été au pas jusqu'à Schœnbrunn. Le courrier a apporté quantité de lettres qui étaient cousues et dissimulées dans une foule de coins et recoins de la voiture.

Tout le monde au château était dans la joie. Marie-Louise a fait venir son fils et l'a embrassé à plusieurs reprises.

Un courrier de l'île d'Elbe? Mais de quoi donc s'agit-il? Des lettres de Napoléon? Non. L'informateur s'est trompé. Le courrier vient de Paris, et il ne s'agit que d'affaires d'argent.

Vienne, 17 février 1815.

Marie-Louise s'est promenée dans le jardin à 2 heures. A 4 heures, Dalberg est revenu avec deux secrétaires et on a dépouillé les papiers apportés de Paris par Montesquiou et qui ont surtout trait à des comptes relevant les sommes que Marie-Louise a déjà reçues et celles qui lui restent à recevoir. Ce travail dura jusqu'à 6 heures, heure à laquelle Dalberg repartit avec ses secrétaires.

Décidément, Napoléon est tout à fait oublié :

Vienne, 28 février 1815.

Marie-Louise (je le sais par Madame Édouard, sa femme de chambre) a depuis longtemps cessé toute correspondance avec Napoléon. Toutes les lettres, qu'elle écrit ou qu'elle reçoit, partent ou lui parviennent par l'ambassade de France ou par le prince Eugène. Elle correspond surtout avec la duchesse de Montebello. Elle s'occupe en somme fort peu, surtout depuis la maladie de Madame de Brignole.

La venue du jeune Montesquiou n'a aucune importance politique.

Marie-Louise passe ses matinées avec ses femmes, son après-midi, ou à monter à cheval ou à se promener à pied, ou à aller en ville, presque toujours en compagnie de Neipperg. Le général a toute la confiance de Marie-Louise et c'est lui qui connaît ou tout au moins qui pourrait connaître ses secrets.

Mais voici que, tout à coup, Napoléon se rappelle à la mémoire oublieuse de Marie-Louise. Le 8 mars, à neuf heures du matin, Anatole de Montesquiou accourt à Schœnbrunn. Il y apporte à sa mère, qui la transmet aussitôt à l'impératrice, la nouvelle de l'évasion de l'empereur. La consternation, que Marie-Louise s'efforce de cacher, n'a d'égale que la joie que son entourage, ses gens et ceux même de Talleyrand laissent

éclater bruyamment [1]. « Madame de Montesquiou, mande l'un des meilleurs agents de la *Polizei Hofstelle*, ne se gêne plus dans ses propos. Elle... critique amèrement la conduite de Marie-Louise, à laquelle elle reproche d'avoir trahi Napoléon. » Et l'agent finit son rapport par cette remarque perspicace : « Pour elle (Marie-Louise) il n'y a rien à craindre. Elle est fille, dans tout le sens de ce terme, mais pour son fils ? »

Le parti de Marie-Louise fut pris tout de suite ; elle écrit à Metternich pour lui dire « qu'elle n'a jamais pris et ne prendra jamais la moindre part aux plans, projets et entreprises de Napoléon ». Elle s'incline sans mot dire devant la décision que vient de lui signifier son père.

Par ordre de l'empereur, en date du 14 mars, les gens du service de Marie-Louise cessent de porter la livrée aux couleurs de Napoléon et l'ont remplacée par celle de la cour impériale.

Ordre également de faire disparaître des voitures de Marie-Louise les aigles et les armoiries de l'Empire français.

Mais voici qui est plus grave ; la police autrichienne fait courir le bruit d'un enlèvement du roi de Rome par Anatole de Montesquiou. Il faut prendre ses précautions ; on les prend. En même temps qu'on transporte à la *Burg* tous les effets du jeune prince, on intimait à madame de Montesquiou et à son fils l'ordre de quitter Schœnbrunn. On se décide pourtant à laisser le roi de Rome venir se promener à Schœnbrunn, mais c'est pour signaler aussitôt l'insuffisance de la surveillance dont il est l'objet. On s'inquiète de tout, on a remarqué des allées et venues à Schœnbrunn. Le jeune Montesquiou ayant disparu de son domicile à Vienne pourrait bien rôder par là, et comme Méneval malade est également invisible, on craint qu'il ne soit parti avec Montesquiou.

Pendant ces semaines se marque de plus en plus l'influence de Neipperg. Les agents disent que Marie-Louise « ne fait plus rien sans le consulter ». Neipperg, auquel on a donné un commandement dans l'armée destinée à opérer contre Murat, a quitté Vienne le 1er avril. Entre lui et Marie-Louise s'est organisée une correspondance secrète.

1. Vienne, 9 mars 1815.

Que devenait cependant le roi de Rome. C'est grâce à la *Manipulation* qu'on arrive à savoir aujourd'hui quelle a été pendant près de deux mois son existence.

Vienne, 17 avril 1815.

Madame Soufflot à la comtesse de Montesquiou (*Intercepta*) [1].

Madame,

Je vous demande pardon de n'avoir pas eu l'honneur de vous donner de meilleures nouvelles du prince.

Je vous assure qu'il n'y a pas de ma faute. Ce matin, sa première pensée a été de vous appeler, et son chagrin de ne pas vous voir revenir a été plus vif qu'hier. Il veut qu'on écrive à sa chère maman Montesquiou qu'il s'ennuie de ne pas la voir et qu'il vous attend avec la plus grande impatience. Il a très bien appris ses leçons pour vous faire plaisir. Il se porte très bien. Nous faisons tout ce que nous pouvons pour le distraire et souvent cela perce nos cœurs ; car nous sommes toutes fort souffrantes de cœur et de corps ; mais il nous est impossible de nous occuper de nous.

Vous remplissez, Madame, toutes nos pensées, et nous errons dans ces chambres comme des corps sans âme. Votre fauteuil, votre table, sont rangés comme si vous étiez près de nous. Personne de nous n'oserait s'asseoir à cette place que nous respecterons toujours jusqu'au moment que nous appelons de tous nos vœux.

Agréez, Madame, l'hommage de tous les sentiments de respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Madame,

Votre très humble et très obéissante servante.

SOUFFLOT

Mais voici les billets du roi de Rome.

Vienne, 21 avril 1815 [2].

Chère maman Montesquiou, je suis bien content que vous ayez votre hôtel près de nous [3], mais je le serai davantage quand je pourrai vous embrasser tous les deux comme je vous aime.

1. On envoyait tous les jours au prince de Metternich copie du bulletin relatif au roi de Rome, ainsi que des *Intercepta* des personnes qui l'entouraient.

2. Billet du roi de Rome trouvé chez madame de Montesquiou, le 21 avril. — La main du roi de Rome est naturellement guidée par madame Soufflot.

3. Depuis son expulsion de Schœnbrunn, madame de Montesquiou était venue habiter Plankengasse, à deux pas de la *Burg*.

Vienne, 27 avril.

Chère maman Montesquiou,

Je pense à vous toute la journée et vous aime de tout mon cœur.

Vienne, 16 mai 1815.

Ma chère maman Montesquiou, je me porte bien[1].

Votre petit rosier me fait bien plaisir. Je n'en avais pas besoin pour penser toujours à vous que j'aimerai toute ma vie. Je vous embrasse de tout mon cœur ainsi que votre Totole.

Dans ces jours mélancoliques, le prisonnier de la *Burg* eut-il un sourire en s'entendant saluer du nom de son père?

Vienne, 5 mai 1815.

On a remarqué l'enthousiasme que manifestent à tout propos au petit Napoléon les régiments italiens en garnison ici. Quand ils le voient passer dans sa voiture ou quand ils l'aperçoivent à sa fenêtre, ils poussent le cri de : *Evviva il nostro Napoleone !*

Au mois de mai, l'empereur François étant sur le point de partir pour le quartier général des souverains, toute crainte d'enlèvement ayant d'ailleurs disparu, le roi de Rome fut renvoyé à Schœnbrunn auprès de sa mère Marie-Louise qui, précisément, avait si grand besoin de consolation. Elle était bien triste, non qu'elle eût souffert d'avoir été pendant deux mois séparée de son fils, abandonné par elle à des mains étrangères, bien moins encore à cause des dangers qui menaçaient celui dont elle avait été la femme, dont elle avait partagé la grandeur, et à qui elle devait ce titre de *Majesté*, auquel elle attachait tant de prix. Non. Elle souhaitait à Napoléon la pire destinée. Ses pensées étaient ailleurs. Elles allaient toutes à Neipperg.

Que penser de cette femme au cœur sensible, si l'on se rappelle que, quelques semaines auparavant, elle avait dit à la comtesse Mittrowski qu' « elle était à présent si indignée contre Napoléon qu'elle avait fait vœu d'aller à pied à Maria Zell, si on parvenait à s'emparer de lui[2] ».

1. Le prince avait été souffrant pendant quelques jours, mais il était rétabli. Le docteur Franck lui permettait de sortir le lendemain et d'aller déjeuner à Schœnbrunn.

2. Neipperg, comme je l'ai exposé tout au long au tome V, pages 285-292, de *la Dernière année du règne de Joachim Murat*, n'avait pu arriver à temps avec sa colonne à Tolentino. Blâmé et mis sérieusement en cause par Frimont, il avait essayé de réfuter les critiques du général en chef, auquel Schwarzenberg et le Conseil aulique de la guerre avaient donné raison.

Vienne, 29 mai 1815.

L'impératrice Marie-Louise a passé dans les larmes une bonne partie de ces derniers jours parce que *son général Neipperg* étant arrivé trop tard avec ses troupes, Frimont a signalé sa conduite en termes des plus vifs et lui a fait infliger un blâme des plus sévères.

Dans une si cruelle épreuve, Marie-Louise fait appel à la tendresse de son père; elle prend chaudement la défense de son *chevalier d'honneur*. « Je serai heureuse, écrit-elle à l'empereur François, que l'honneur de cet honnête homme, à qui je dois beaucoup de remerciements pour mes affaires, fût lavé[1]... »

Mais Neipperg jouait de malheur; ni l'archiduc Ferdinand d'Este, ni le témoignage de Bianchi ne purent arriver à faire rendre au général la faveur qu'il avait perdue. Et une négociation malheureuse lui vaut la disgrâce de Metternich. Découragé, il confie à Marie-Louise son désir de quitter l'armée autrichienne et la diplomatie et d'aller à Parme se consacrer à son service. Sans ces mésaventures, il est bien probable que le négociateur malheureux et presque désavoué de Casalanza ne serait pas devenu le premier des maris morganatiques de la veuve de Napoléon Ier.

A partir de ce moment, du reste, Marie-Louise ne pense plus qu'à Parme, qu'aux moyens de satisfaire son ambition grâce à l'appui chaleureux de l'empereur de Russie.

Malgré les promesses formelles d'Alexandre, les assurances que n'ont cessé de lui donner et son père et Metternich, elle redoute tellement les compromissions, les marchandages, les manœuvres de la dernière heure qu'elle ne se décide à quitter Schœnbrunn, cette fois avec son fils, et ne donne l'ordre de tout préparer pour aller suivre à Baden, à partir du 27 juin, une cure qui la remettra de ses émotions, que quelques jours après la signature de l'acte final du Congrès. Parme n'en demeure pas moins l'unique objet de ses préoccupations. La question l'absorbe à un tel point qu'elle se désintéresse de plus en plus du sort et de l'éducation de son fils. Elle n'essaye même pas de protester lorsque, pour éloigner de l'enfant les

1. A. Fournier, *Marie-Louise et la chute de Napoléon*, p. 34, et Commandant Weil, *Joachim Murat. La dernière année du règne*, t. V, p. 290.

dernières personnes qui peuvent encore lui parler de son père[1], et de la France, on décide « de le mettre aux mains des hommes[2] ». Et ce sera l'empereur d'Autriche qui, le 30 juin, s'arrêtera à un choix, du reste assez heureux, et fera du comte Maurice Dietrichstein[3] le gouverneur du Fils de l'Homme.

A Metternich, Marie-Louise témoigne sa reconnaissance :

Marie-Louise a envoyé en présent au prince de Metternich une tabatière couverte de brillants estimée 36 000 francs. C'est un témoignage de sa reconnaissance au sujet des duchés de Parme, Plaisance et Guastalla.

Au reste, Marie-Louise sent qu'elle aura encore besoin de Metternich. Redevenir souveraine avec le titre de duchesse ne lui suffit pas. Il lui importe peu que celui qui a été pendant quelques jours Napoléon II s'appelle maintenant à la Cour de Vienne le prince François-Charles[4]; elle veut qu'on lui reconnaisse à elle-même le titre de *Majesté*, bien qu'elle le doive pourtant à celui dont on n'ose plus prononcer le nom devant elle, à Napoléon.

On m'assure que madame la duchesse de Parme, qui compte bientôt se rendre dans ses nouveaux États, où il ne paraît pas qu'elle doive être accompagnée par le prince, son fils, renoncera à son titre de Majesté Impériale dès son arrivée à Parme.

Mais Marie-Louise s'entête. Vers le milieu du mois de mars 1816, accompagnée de son inséparable Neipperg et de

1. Le roi de Rome avait si peu oublié son père que, comme j'ai eu soin de le faire remarquer dans les *Cent Jours* (article publié par la *Revue de Paris* dans son numéro du 8 juillet 1915), lors du départ de l'empereur d'Autriche, l'infant lui aurait dit : « Mon grand-papa, n'est-ce pas, tu ne feras pas de mal à papa ! » XX... à Hager. Vienne, 2 juillet 1815 (F. 2. 506. 1697 ad 2).

2. Cf. Lettre de Marie-Louise à madame Soufflot, 19 octobre 1815, citée par H. WELSCHINGER : *Le Roi de Rome*, note, p. 196.

3. Dietrichstein (Maurice-Joseph comte) (1775-1864), entré au service en 1791, aide de camp de Mack, à Naples (1798), précepteur du roi de Rome (1815), plus tard directeur des théâtres et de la bibliothèque de la Cour, grand-chambellan en 1845, il rentra dans la vie privée en 1848 (Cf. H. WELSCHINGER : *Le Roi de Rome*, p. 196 et note 204).

4. Le 20 juillet 1815, écrivant de Baden à son père, lui parlant de son fils qui fait, dit-elle, tout son possible pour devenir très raisonnable, elle ajoute en demandant pour lui un régiment autrichien : « Si vous voulez bien lui accorder cette grâce, j'espère que mon petit *François* s'en rendra tout à fait digne avec le temps. » (A. FOURNIER, *Marie-Louise et la chute de Napoléon*, p. 31.)

sa dame d'honneur, la comtesse Scarampi, elle quitte Vienne sur l'ordre de son père qu'elle rejoint le 20 à Vérone ; quand elle se sépare de lui à Venise, elle a enfin obtenu gain de cause. Le 15 avril, elle fait publier l'édit qui lui reconnaît la possession incontestée du titre auquel elle tenait tant et le 20 avril, *Sa Majesté* la princesse impériale et archiduchesse d'Autriche Marie-Louise, duchesse de Parme, Plaisance et Guastalla, faisait son entrée triomphale dans la capitale des États sur lesquels elle allait régner pendant plus de trente et un ans.

Profondément égoïste, ne songeant qu'à satisfaire son orgueil et sa vanité, elle accepte, sans même essayer de défendre une dernière fois les droits de son fils, la convention du 10 juin 1817 ; elle consent à ce que les duchés passent après elle au duc de Lucques ou à sa descendance mâle. Elle ne tient qu'aux honneurs princiers, au titre de Majesté. Comme l'écrira près de vingt ans plus tard, le 3 novembre 1835, le duc de Broglie dans les remarquables instructions qu'il fait tenir au marquis de Rumigny, au moment où ce diplomate allait prendre possession de son poste à Turin : « L'archiduchesse a paru mettre peu de prix à la possession d'une souveraineté provisoire dont les devoirs, quelque légers qu'elle les ait faits, contrarient son goût pour les douceurs et la quiétude de la vie privée. »

COMMANDANT WEIL

LA QUESTION GRECQUE[1]

II

Aussitôt M. Venizélos renvoyé par le roi, les conséquences de la passivité des trois puissances protectrices devant le coup d'État de Constantin Ier se dressèrent devant elles. Ce ne fut plus la participation de la Grèce aux hostilités contre les empires centraux qui fut en question, ce fut l'exécution du traité d'alliance gréco-serbe. Le monarque avait demandé à M. Venizélos sa démission sous le prétexte que le président du Conseil avait mis en cause, sans y être autorisé, l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie. Mais le traité gréco-serbe subsistait intégralement, la Chambre avait réclamé son application, et le nouveau gouvernement aurait dû se conformer à la fois aux obligations contractées envers l'alliée de la Grèce et aux injonctions de la Chambre. C'était si clair que M. Zaïmis, le nouveau président du Conseil, n'osa pas tout de suite prendre position en sens contraire. En se présentant devant la Boulè, le 11 octobre, il ne répudia pas les engagements envers la Serbie. Il se réserva seulement la faculté d'adapter la politique de la Grèce aux événements « afin de

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er juin 1917.

mieux assurer les intérêts vitaux de la nation ». Il déclara même que sa politique « s'appuyait sur les mêmes bases que la politique suivie par la Grèce depuis le début de la guerre européenne ». Il ne dit rien de ce qu'il ferait si la Serbie était attaquée par les Bulgares. En fait, il permit que les alliés de la Serbie fissent passer leurs troupes sur le territoire grec pour aller secourir les armées du roi Pierre. Aussi M. Venizélos ne crut-il pas devoir rompre immédiatement avec son successeur. Il se défendit de vouloir jeter le pays dans des troubles intérieurs et promit de donner son appui au gouvernement « aussi longtemps que celui-ci ne renverserait pas les bases de la politique venizéliste ».

De cette manière le ministère « œcuménique[1] » put s'installer sans opposition et s'emparer sans troubles de tous les instruments du pouvoir. De son côté, le roi eut le champ libre pour ses négociations. Grâce à l'excès de scrupules de M. Venizélos et à l'inertie de la Triple Entente, il franchit sans accident le passage dangereux du chemin qui le menait à la dictature. Dès lors il n'eut plus besoin de se gêner. Maître de l'état-major et de l'armée, débarrassé de tout contrôle, il se sentit en mesure de résister à toutes les pressions parlementaires ou constitutionnelles. D'ailleurs, son prestige s'accroissait en raison du succès de ses actes d'autorité. Ses louanges étaient chantées sur le ton de l'adoration par un chœur de journalistes richement rétribués par la propagande du baron Schenk. M. Zaïmis put donc, sans provoquer de nouvelle crise, rejeter purement et simplement l'obligation de secourir la Serbie. Dès le surlendemain de la séance où M. Venizélos lui avait accordé une confiance parlementaire provisoire, le 13 octobre, il notifia à M. Pachitch que le traité gréco-serbe visait exclusivement l'hypothèse d'une attaque par la Bulgarie seule et que, par suite de l'entrée en ligne de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie contre la Serbie, il devenait inapplicable.

Cette interprétation, contraire à la lettre même du traité, qui n'établissait aucune distinction, était blessante à la fois pour la Chambre qui s'était prononcée dans le sens opposé,

1. Le ministère fut ainsi baptisé par l'opinion publique parce qu'il comprenait cinq anciens présidents du Conseil : MM. Zaïmis, Théotokis, Dragoumis, Rhallys et Gounaris.

pour la Serbie, et pour les puissances protectrices ses alliées. Le Cabinet Pachitch but la lie du calice sans récriminations. Probablement dans l'espoir que les relations amicales avec la Grèce reprendraient plus tard et dans le désir de ménager un État dont le voisinage lui était précieux, il ne rompit pas avec le gouvernement parjure. Il ne publia même pas le texte des articles dont la divulgation aurait fait éclater la mauvaise foi du Cabinet d'Athènes. Quant aux puissances protectrices, elles se flattèrent de regagner Constantin moyennant de nouveaux avantages. L'Angleterre lui offrit, pour prix du secours à la Serbie, la cession de l'île de Chypre qu'elle possédait depuis 1878 en vertu du traité conclu le 4 juin de cette année avec la Turquie. En d'autres temps, la perspective de l'acquisition de Chypre, cette grande île comptant 285 000 habitants dont 235 000 Hellènes, eût soulevé l'enthousiasme de la Grèce. Sir Edward Grey s'imaginait vraisemblablement qu'elle suffirait soit à retourner le roi, soit à permettre à l'opinion d'exercer sur lui une pression décisive. Il n'avait pas mesuré toute l'étendue des ravages de la mauvaise politique antérieure et de l'influence germanique. M. Zaïmis refusa d'un geste dédaigneux ce cadeau inespéré, subordonné à la seule condition que la Grèce donnerait son concours militaire à la Serbie, quelle que fût l'issue de la guerre. Dans une note du 22 octobre au Cabinet de Londres, il déclara que l'attaque austro-allemande dégageait la Grèce de l'obligation d'intervenir par les armes, le traité de 1913 ayant exclusivement en vue une guerre balkanique. Ce refus valait une preuve écrite de la connivence de Constantin Ier avec l'Allemagne. Pour que le gouvernement grec ne sautât pas avec empressement sur l'occasion d'incorporer au royaume une si belle province, il fallait qu'il eût d'autres promesses plus alléchantes. D'après les confidents de M. Venizélos [1], ces promesses consistaient dans un agrandissement en Albanie et dans l'annexion du Dodécanèse et de l'île de Chypre. Or, si le sort de l'Albanie dépendait dans une certaine mesure de l'Austro-Allemagne, celui du Dodécanèse et de Chypre dépendait des grandes puissances maritimes. Il eût donc fallu que celles-ci fussent

1. Interview de M. Diomède, ancien ministre, dans la *Gazette de Lausanne* du 6 juin 1917.

anéanties pour que la promesse de Guillaume II fût réalisée. Pourtant la foi de Constantin Ier dans la victoire germanique était si forte qu'il préféra ce « tu l'auras » au « tiens » de l'Angleterre. Sans se préoccuper davantage des conséquences de cette situation, la France et l'Angleterre poursuivirent en Macédoine l'œuvre que leur imposaient les circonstances.

Avec la Boulè, par contre, la rupture ne tarda pas à être consommée. Le nouveau ministre de la guerre, le général Yannakitsas, se comporta de façon si irrespectueuse devant la Chambre que M. Venizélos provoqua un débat politique au cours duquel il prononça deux grands discours (séance du 3 novembre continuée le 4 jusqu'à 4 heures du matin). Le général Yannakitsas ayant refusé d'exprimer des regrets et le Cabinet s'étant rallié à ce refus malgré l'avis contraire de trois de ses membres, M. Venizélos posa la question de confiance. Démasquant le ministère, il dénonça le caractère inconstitutionnel de son pouvoir. Il soutint que la monarchie constitutionnelle grecque était une république ayant à sa tête un roi. Comme le nom du roi fut alors prononcé, il s'expliqua sur l'intervention du souverain dans les termes suivants :

J'admets le désaccord entre la Couronne et le gouvernement responsable tant que la Couronne croit que celui-ci ne se trouve point en harmonie avec l'opinion du peuple. C'est dans ces conditions qu'à eu lieu le changement de politique en février 1915. C'est dans cet esprit qu'a eu lieu en février le désaccord entre la Couronne et le gouvernement. Mais ce désaccord a été supprimé par le vote du peuple. Si vous croyez que la Couronne est excusable, suivant le sens de notre régime parlementaire, de ne point prendre en considération la volonté accomplie par de libres élections, libres du moins dans le sens de la lutte de l'opposition, non pas libres par l'exercice des moyens employés par le gouvernement, si vous croyez que la Couronne a le droit, après que l'appel a été fait au peuple et que ce dernier s'est prononcé, de ne pas suivre la volonté manifestée par le peuple, mais de procéder à une nouvelle dissolution pour demander le soi-disant verdict du peuple et de nouveau un autre verdict de ce dernier, alors cela signifie que vous admettez que le régime libéral grec sous lequel nous avons vécu pendant un demi-siècle est devenu pire qu'un chiffon de papier, comme d'aucuns ont qualifié les traités internationaux.

MM. Gounaris et Théotokis s'efforcèrent alors de démontrer que les combinaisons de M. Venizélos conduisaient la Grèce à la ruine et que le *casus fœderis* avec la Serbie n'était pas applicable. Comme cette séance fut la dernière de la Chambre et que ce fut pour M. Venizélos la dernière occasion de défendre sa politique devant les représentants légaux du pays, il est intéressant de reproduire plusieurs passages de son discours qui ont une importance historique et dont les dépêches d'Athènes donnèrent alors une analyse incomplète et obscure. En réponse au reproche d'avoir voulu céder à la Bulgarie, au commencement de 1915, les districts de Drama, Cavalla et Sérès, il fournit les éclaircissements suivants :

Il s'agissait seulement des trois cazas de Cavalla, Drama et Sari-Chaban, c'est-à-dire d'une étendue d'environ deux mille kilomètres carrés. J'ai proposé la cession de ces trois cazas dans les conditions et présuppositions suivantes :

Premièrement : nous recevrions les cazas de Doïran et de Guevghéli d'une étendue de 1 000 à 1 200 kilomètres carrés, soit une étendue égale à la moitié environ du territoire cédé en Macédoine orientale. Au point de vue de la richesse, ils étaient certes d'une valeur très inférieure ; mais au point de vue stratégique ils sont beaucoup plus précieux. De plus nos concessions à la Bulgarie étaient faites pour acheter non pas la neutralité de la Bulgarie, mais sa coopération contre la Turquie afin que la Bulgarie attaquât cette dernière du côté de la Thrace, pendant que nous l'attaquerions du côté de l'Asie Mineure, rendant ainsi plus rapide la destruction de l'empire ottoman.

En outre, nous cédions les 2000 kilomètres carrés à la condition que les puissances de l'Entente reconnaîtraient que les concessions qu'elles nous avaient promises, de vastes concessions territoriales, auraient l'étendue que je traçais dans mon second mémoire au roi... Si vous voulez trouver quelle étendue probable pouvait avoir la concession de Smyrne avec la principale partie de son hinterland, il faut prendre en considération que l'Hermos et le Méandre appartiennent naturellement à cet hinterland, et que leurs thalwegs arrivent à une étendue de 275 kilomètres à l'intérieur de l'Asie Mineure.

De plus, je demandais la nomination d'une commission internationale qui aurait procédé à l'échange des populations après que les limites définitives de la Grèce et de la Bulgarie auraient été tracées. La Bulgarie aurait en outre racheté les biens des habitants des pays cédés qui auraient voulu émigrer dans la nouvelle Grèce, la grande Grèce qu'aurait créée ma politique, cette politique que vous n'avez pas suivie...

Il n'est pas permis à M. Théotokis de dire que, puisque nous étions

disposés à céder Cavalla et Sari-Chaban, il fallait être aveugle pour ne pas comprendre que la Bulgarie, en recevant ces pays ainsi que toutes les possessions serbes de la Macédoine, serait devenue colossalement puissante et dangereuse pour nous. Car la Bulgarie n'aurait reçu de la Serbie que la zone non contestée qui revenait à la Bulgarie par le traité bulgaro-serbe conclu avant la guerre.

Cette zone non contestée avait une étendue d'environ 10 000 kilomètres carrés. Si vous y ajoutez les 2 000 kilomètres carrés que nous aurions cédés en Macédoine orientale, si vous y ajoutez encore 14 000 kilomètres carrés que la Bulgarie aurait reçus en Thrace avec la ligne Enos-Midia, vous trouverez que la Bulgarie se serait accrue de 25 000 kilomètres carrés environ ; elle aurait donc eu, dans l'ensemble, une étendue de 140 000 kilomètres carrés. Comment pourrez-vous donc soutenir que cette Bulgarie aurait été dangereuse en face de la Grèce qui, par son extension en Asie Mineure, aurait mesuré 250 000 kilomètres carrés?

Quant au traité gréco-serbe, M. Venizélos déclara que, loin de n'avoir pas voulu l'appliquer au commencement de la guerre, comme ses adversaires le prétendaient, il s'était mis d'accord à ce sujet avec le Cabinet de Belgrade dès le mois d'août 1914. Il constata qu'il était également inexact que la Serbie, en des circonstances analogues (en mai 1914), eût refusé son concours à la Grèce [1]. Passant ensuite à la question du contingent de 150 000 hommes que la Serbie devait, aux termes du traité, mettre en ligne contre la Bulgarie pour que jouât le *casus fœderis*, il fixa ces deux points : 1° la France et l'Angleterre avaient promis d'envoyer 150 000 hommes pour remplacer le contingent serbe ; 2° la Serbie avait mis en ligne 120 000 hommes contre la Bulgarie, de sorte qu'il manquait seulement 30 000 hommes pour que, du fait seul de la Serbie, la stipulation du traité fût remplie. Puis, laissant de côté l'interprétation du traité, M. Venizélos s'efforça de prouver que, avec ou sans traité, la Grèce devait se porter au secours de la Serbie :

M. Théotokis attend le salut des puissances centrales. Je lui dis, moi, que la Grèce ne peut pas non seulement s'agrandir, mais même subsister dans ses limites actuelles, si elle se trouve en opposition avec les

1. Plus tard, dans son journal hebdomadaire le *Kiryx*, M. Venizélos relata qu'en mai 1914 M. Pachitch avait fait savoir à la Porte que, si la guerre éclatait entre elle et la Grèce, la Serbie ne resterait pas indifférente.

puissances maîtresses de la mer... J'ai le droit de vous dire aujourd'hui que vous ne voyez pas clair si vous admettez que, dans le cas où la Serbie serait écrasée, et où la Bulgarie occuperait une grande partie des territoires de ce royaume, il sera facile, quelle que soit l'issue finale de la guerre, de la déloger des territoires qu'elle aura occupés. Croyez-vous qu'après la fin de la guerre européenne, les peuples ayant pris part à cette lutte épuisante permettront jamais à leurs gouvernants de marquer la signature de la paix par le commencement d'une nouvelle guerre, d'une guerre contre la Bulgarie, pour l'obliger à retirer ses armées des lieux qu'elle revendique? Je vous répète encore une fois qu'en poursuivant votre politique, vous n'assurez qu'une seule chose : la création d'une grande Bulgarie qui, avant que nous arrivions à fêter le centenaire de notre indépendance, se ruera contre nous, plus faibles militairement, sans amis et sans alliés.

Ensuite, M. Venizélos mit en face l'une de l'autre les deux Grèce aux prises :

Nous avons l'ancien monde de la Grèce représenté par le nouveau Cabinet ; nous avons le nouveau monde, le monde d'après la révolution, représenté par le parti libéral. La vieille idéologie que représente le Cabinet actuel est celle qui croyait que la Grèce ne pouvait produire une armée de plus de 60 000 hommes ; celle qui croyait que la Grèce ne devait contracter aucune alliance pour la réalisation de ses revendications nationales ; c'est la Grèce dont les vues pour nos revendications nationales étaient nébuleuses, étaient indécises autant qu'indéfinies, c'est la Grèce dont la préparation était diamétralement contraire à la grandeur de ses revendications. Nous ne nous rendions pas compte alors du point jusqu'où pouvaient s'étendre nos justes revendications légitimes. Nous les étendions souvent si loin que ceux des hommes politiques, qui se contentaient de n'étendre nos frontières du nord que jusqu'à Kroussovo étaient accusés par nous de trahir les droits de l'hellénisme.

Il est donc naturel qu'aujourd'hui encore, quand se présentent de nouveau devant la Grèce des faits analogues à ceux de 1912, il est naturel que nos conceptions politiques soient aussi distantes les unes des autres que les deux pôles. A l'heure actuelle comme au temps jadis, vous ne voulez pas la guerre avec des alliés. Et quand je vous dis que le calice n'est pas définitivement éloigné, qu'il ne l'est que provisoirement pour revenir de nouveau à vos lèvres afin que vous le vidiez jusqu'à la lie, vous nous dites : « Eh bien, c'est à vous la faute, à vous qui nous avez conduits jusqu'aux bords du Nestos[1]. » (*Applaudissements.*)

1. La rivière Mesta, qui se jette à la mer dans le district de Cavalla.

Ne croyez-vous pas, messieurs, qu'alors la Grèce nouvelle a le droit de dire à l'ancienne : « Devant les grandes difficultés qui se présentent, vous avez, de nouveau, le devoir de vous écarter et de faire place à la Grèce nouvelle qui possède la force d'âme nécessaire pour faire face à la nouvelle situation? (*Bravos et applaudissements prolongés.*)

Par 147 voix contre 114 et trois bulletins blancs, la Chambre vota l'ordre du jour du parti libéral jugeant insuffisantes les déclarations du gouvernement et blâmant la conduite du ministre de la guerre.

Le premier geste du roi fut de nommer le général Yannakitsas son aide de camp général. Puis il accepta la démission de M. Zaïmis et chargea de la formation du nouveau Cabinet M. St. Scouloudis, un octogénaire, qui n'avait été qu'une seule fois ministre et pendant cinq mois seulement, en 1897, dans le Cabinet Rhallys où il détenait le portefeuille des Affaires étrangères. M. Scouloudis reprit ce portefeuille et garda presque tous les membres du Cabinet Zaïmis, y compris M. Gounaris et le général Yannakitsas. Le seul nouveau collègue dont il s'assura la collaboration fut M. Michelidakis, un Crétois, rival obstiné de M. Venizélos. Cet ensemble d'actes constituait une déclaration de guerre à la Chambre, au parti libéral et à M. Venizélos. Aussi fut-il suivi d'un décret de dissolution. En un mois la Grèce avait atteint la dernière étape vers l'absolutisme.

Cette évolution fut présentée sous l'aspect le plus anodin par les royalistes. Suivant eux, la Constitution conférait au roi, sans aucune limitation, le pouvoir de révoquer ses ministres et de dissoudre la Chambre; en conséquence Constantin Ier restait dans les limites de la Constitution en changeant ses ministres et en dissolvant la Chambre autant de fois qu'il le jugeait utile. En effet la Constitution grecque ne contenait pas de réserve sur l'usage de la faculté de révoquer les ministres et de dissoudre la Chambre. Mais il en est généralement de même dans les autres pays parlementaires. L'usage corrige les lacunes des textes. Aucun texte ne peut résoudre d'avance tous les conflits susceptibles de s'élever entre les pouvoirs publics. Si la faculté de changer les membres du gouvernement et de dissoudre le Parlement était illimitée en fait, le régime constitutionnel équivaudrait à celui du bon plaisir. En dernier

ressort, c'est le pays qui décide, c'est-à-dire que, lorsque le souverain fait de ses prérogatives un usage évidemment contraire à l'essence du régime, le pays signifie sa volonté au souverain par des actes décisifs. Cela s'était ainsi passé en Grèce en 1863, comme en France en 1830. Il ne se produisit rien de pareil à Athènes en novembre 1915 parce que le chef de la majorité ne le voulut pas et que les puissances protectrices ne l'encouragèrent pas. En novembre, les difficultés pour triompher du roi étaient sensiblement plus grandes qu'en octobre. Le chef du dernier gouvernement légal ne disposait plus d'aucun des éléments de la force publique ; ils étaient tous entre les mains de ses adversaires. Il était donc logique qu'après s'être incliné en octobre, il s'inclinât encore en novembre. En politique les événements s'enchaînent irrésistiblement.

La même logique engageait les trois puissances protectrices à se fier aux protestations protocolaires d'amitié du roi et de ses nouveaux ministres. Sous ce rapport M. Scouloudis fit bonne mesure. Dans une note du 9 novembre adressée aux puissances de l'Entente, il leur donna « l'assurance la plus formelle de sa ferme résolution de continuer la neutralité avec le caractère de la plus sincère bienveillance » à leur égard. « Le nouveau Cabinet, ajouta-t-il, fait siennes les déclarations de M. Zaïmis au sujet de l'attitude du gouvernement royal vis-à-vis des troupes alliées à Salonique. Il a trop conscience des vrais intérêts du pays et de ce qu'il doit aux puissances protectrices de la Grèce, pour s'écarter le moins du monde de cette ligne de conduite. » En même temps les confidents de Constantin Ier dans les capitales de l'Entente disaient à qui voulait les entendre qu'on avait mal pris le roi jusque-là et qu'il suffirait désormais de le débarrasser de M. Venizélos pour que la plus heureuse harmonie s'établît entre la Cour d'Athènes et l'Entente. C'est sur ces bonnes paroles que le corps expéditionnaire franco-anglais débarqué à Salonique depuis un mois s'engagea en Macédoine.

***

Tristes furent les mois qui suivirent. Tandis que notre corps expéditionnaire s'épuisait en vains efforts pour tendre la

main aux Serbes refoulés par des forces très supérieures, la dictature royale s'étendit sur toute la Grèce. Les puissances protectrices n'élevèrent aucune protestation. Elles affectaient de déclarer qu'elles entendaient éviter de s'immiscer dans les affaires intérieures grecques. Constantin Ier combla de compliments et de marques de bienveillance les membres des gouvernements français et anglais qui passèrent à Athènes. Successivement M. Denys Cochin et Lord Kitchener furent l'objet de témoignages d'amitié. Cependant, moins de quinze jours après son arrivée au pouvoir, M. Scouloudis annonçait l'intention de faire désarmer et interner les troupes alliées, soit serbes, soit franco-anglaises, qui viendraient à être repoussées sur le territoire grec. Enhardi par des complaisances inattendues et des confidences encourageantes de personnages de l'Entente hostiles à l'entreprise macédonienne, il prétendit appliquer strictement en l'espèce les règles ordinaires de la neutralité. Il fallut des « restrictions commerciales » et une note comminatoire pour le rappeler au respect des engagements de la Grèce et de ses propres déclarations du 9 novembre. Le 24 novembre, après une discussion pénible, il accepta de laisser aux troupes alliées la liberté de leurs mouvements et l'usage des voies et moyens de transport nécessaires. Mais l'un des membres de son Cabinet caractérisait exactement cet accord en disant : « Les choses se sont heureusement arrangées grâce à la profondeur de vues de l'Allemagne, qui a bien voulu ne pas mettre d'obstacles à notre neutralité bienveillante en faveur de l'Entente. » En Grèce, les Alliés bénéficiaient non plus de la bienveillance de la Grèce, mais de celle de l'Allemagne. Guillaume II conseillait la patience à Constantin jusqu'au moment où les armées des deux beaux-frères pourraient tomber ensemble sur les nôtres.

Il n'y eut pas de campagne électorale. M. Venizélos invita ses amis à ne pas poser leur candidature et les électeurs à s'abstenir. D'après lui, l'abstention restait le seul moyen pour le parti libéral de manifester sa force. En effet, la moitié des votants se trouvait sous les armes, y compris cinquante-trois députés venizélistes. Le gouvernement se montrait prêt à donner des permissions à ses partisans et à les refuser à ses adversaires. La consultation électorale se pré-

sentait comme une comédie, et les élus n'étaient même pas sûrs de pouvoir siéger puisque cela dépendait de l'autorisation des autorités militaires. Si les libéraux participaient au scrutin, le gouvernement ne manquerait pas de soutenir que le peuple avait ratifié sa politique. Il valait mieux laisser aux anciens partis, revenus illégalement au pouvoir, la responsabilité des événements. Dans une réunion du parti libéral tenue chez lui le 21 novembre, M. Venizélos fit approuver cette tactique. Puis, le même jour il publia un manifeste explicatif dont voici la conclusion :

Le gouvernement veut jouer une comédie politique indigne d'un peuple libre. C'est par dérision qu'il donne à cette comédie le nom de manifestation de la volonté nationale.

A cette comédie politique qui a précisément pour objet de ne pas laisser se manifester la volonté nationale et de donner à croire par un scrutin faussé que le peuple approuverait non seulement la honte de la non-exécution d'un traité d'alliance qui a permis à la Grèce d'étendre ses frontières jusqu'au Nestos, mais aussi l'avilissement de notre régime politique et l'éloignement des amis naturels de la Grèce ; — à cette comédie politique, dis-je, le parti libéral a le devoir de ne pas prendre part, afin de ne pas donner une apparence de légalité à ce qui doit être dénoncé, conformément à la réalité des choses, comme la violation de la loi constitutionnelle et de la morale.

Le parti libéral, en ne participant pas aux élections, n'abandonne pas la politique et ne se dérobe pas à la lutte. Au contraire, par cette abstention, il continue à participer à la politique.

Il laisse au gouvernement, auteur de cette situation, la responsabilité pleine et entière et de la déviatoin de notre régime politique et des désastres auxquels cette politique conduit la nation. En même temps, notre parti essaye aussi de prévenir d'autres dangers, ceux qui pourraient résulter d'une lutte intestine, susceptible de devenir rapidement aiguë, au milieu d'une crise extérieure.

Quand la crise extérieure sera terminée, et si les désastres que nous prépare la politique du gouvernement ne prennent pas des proportions telles qu'en soit ébranlée notre foi dans l'avenir de l'hellénisme, le parti libéral sera prêt à entreprendre la lutte où le pays est poussé pour la défense de ses libertés constitutionnelles.

Quelle que puisse être l'acuité de cette lutte future, elle sera conduite alors dans des conditions moins dangereuses que si elle se produisait aujourd'hui, au milieu de la crise nationale la plus terrible que nous ayons traversée.

La restauration des libertés du peuple hellène sera la condition indispensable du salut de l'État. Seule elle pourra le préserver du

marasme et d'une fin sans gloire, auxquels le conduirait l'établissement définitif du despotisme dans notre pays.

Le 19 décembre, jour du scrutin, 200 000 citoyens seulement votèrent, tandis qu'on avait compté 750 000 votants le 13 juin. Cela faisait un peu moins du cinquième des électeurs inscrits. Et pourtant le gouvernement avait déployé un vrai luxe de moyens de pression : suspension de l'inamovibilité de certains employés, déplacement de fonctionnaires, distribution de terres aux musulmans macédoniens, menaces aux directeurs et rédacteurs de journaux de l'opposition, espionnage, attentats à la liberté de réunion, etc. C'est cette Chambre ainsi élue qui servit de paravent au despotisme.

En fait, le roi délégua tous ses pouvoirs à son Cabinet militaire, présidé par le général Dousmanis, dont les ministres en titre devinrent les simples instruments. Avec la collaboration de l'attaché militaire d'Allemagne, l'état-major prépara la coopération éventuelle de l'armée hellénique avec les Germano-Bulgares venant du nord. Les brochures germaniques furent distribuées gratuitement à profusion dans les casernes où, par contre, la lecture des journaux libéraux fut interdite sous les peines les plus sévères. Des volontaires recrutés dans le 1er régiment du corps d'armée d'Athènes, dont le diadoque était colonel, formèrent une sorte de garde du corps du roi et d'agence de propagande. L'armée fut soustraite à ses devoirs militaires pour être employée à des besognes politiques. En 1909, M. Venizélos avait adopté la méthode précisément contraire. Quoique appelé en Grèce par la Ligue militaire, il avait procédé peu de temps après à sa dissolution et rendu l'armée à son travail professionnel. Il avait mis fin à l'anarchie et prévenu la guerre civile en remettant chacun à sa place et en substituant la démocratie ordonnée à l'oligarchie démagogique. Constantin Ier rétablit le désordre, prépara la guerre civile, coupa le pays en deux à l'intérieur et livra ses frontières à l'ennemi extérieur. Le révolutionnaire crétois s'était conduit en homme d'État ; le roi se comporta en révolutionnaire [1].

1. Le *Kiryx*, après la crise, au mois de juin, décrivit ainsi la situation d'alors : « On essayait d'étrangler l'âme nationale et de terroriser par la plus abjecte des terreurs, afin que ce peuple pliât devant les résultats funestes de la poli-

*
* *

Le caractère de « la plus sincère bienveillance » de la neutralité promise par le Cabinet Scouloudis se manifesta tout d'abord par de mauvais procédés à l'égard des Serbes vaincus, s'efforçant d'échapper à l'étreinte germano-bulgare. Afin de prévenir les effets de cette mauvaise volonté, des navires de guerre de la flotte alliée débarquèrent, le 10 janvier 1916, quelques détachements à Corfou et y préparèrent l'arrivée des débris de l'armée serbe réfugiés sur les côtes d'Albanie. Par une note du même jour, les représentants des puissances alliées à Athènes informèrent M. Scouloudis de cette mesure dictée par un « devoir de stricte humanité ». A contre-cœur, M. Scouloudis s'inclina devant le fait accompli. Mais il prit sa revanche en concluant avec la Bulgarie un

---

tique qu'on appliquait. Des armées entières d'espions et d'intrigants étaient constituées avec tous les éléments empressés à vendre toute conscience. Des citoyens, qui ne jouaient pas même un rôle dans la politique, étaient filés par des agents à la fois apparents et secrets, sans même pouvoir s'imaginer quelle calomnie politique était ourdie contre eux. Ceux qui se rencontraient dans les centres publics des deux villes n'osaient même pas s'interroger sur les nouvelles du jour, dans la certitude que les inconnus qui se tenaient auprès d'eux étaient d'ignobles mouchards chargés d'ourdir des calomnies. Ceux qui s'attablaient aux cafés et aux pâtisseries tournaient avec effroi leurs regards autour d'eux, pour voir l'honnête individu qui allait s'asseoir à côté d'eux, suivre leur conversation, et leur adresser la parole avec une ingénuité insolente dans l'intention de provoquer une discussion et de crier à ces innocents qu'ils insultaient le roi !

« Des citoyens très honorables étaient traînés devant l'autorité judiciaire sur des plaintes calomnieuses ; ceux qui osaient blâmer la conduite du gouvernement recevaient des lettres menaçantes où on leur déclarait de prendre garde à leur tête. Des automobiles et des voitures étaient arrêtées, et l'on demandait aux passagers qui ils étaient, d'où ils venaient et où ils allaient. Devant maintes maisons se tenaient des surveillants secrets, tenant une liste de ceux qui entraient et qui sortaient, suivant, comme des chiens « fidèles », tout mouvement des habitants. Des hommes de toute condition et du caractère le plus pacifique étaient fouillés pour port d'armes, tandis que près d'eux passaient ostensiblement les séides du gouvernement. Tout gibier de potence était armé, tout individu à vendre était acheté, et tout homme sans conscience était recruté pour le service de l'espionnage, de la calomnie et de la perfidie. Les temps du despotisme turc ne connurent pas d'organisations plus dangereuses. Le Jannissarisme revivait sous une autre forme. »

arrangement dont le journal hongrois *Az Est* révéla plus tard l'existence en publiant la note bulgare suivante :

Depuis la prise de Bitolia (Monastir) et de Resna, l'armée bulgare est arrivée tout près de la frontière grecque. Par suite de ce mouvement, l'état-major général de Bulgarie redoute qu'à la frontière, entre les avant-postes de l'armée bulgare et les postes de garde grecs, il se produise facilement des collisions.

Désireux d'éviter la possibilité de pareils incidents, le gouvernement bulgare invite le gouvernement grec à donner son acquiescement à la création d'une zone neutre sur la frontière serbo-grecque, *comme on l'a fait précédemment sur la frontière gréco-bulgare*, et à accepter que le long de la frontière grecque les troupes soient retirées des deux côtés à la distance d'une portée de fusil.

Quelques semaines plus tard, en avril, le gouvernement d'Athènes refusa nettement de laisser les troupes serbes recueillies à Corfou, remises de leurs épreuves et équipées à neuf, rejoindre par le territoire grec ou le canal de Corinthe le corps expéditionnaire franco-britannique de Macédoine. Il allégua que le passage des soldats serbes mettrait en danger la santé publique, arrêterait la circulation des trains de voyageurs et de marchandises, violerait la neutralité de la Grèce et menacerait son indépendance. Les deux premières objections étaient mal fondées en fait. La troisième n'avait qu'une valeur apparente. En effet, si la Grèce était neutre dans le conflit européen, elle était l'alliée de la Serbie en vertu du traité de 1913. L'alliance n'était pas détruite par le refus de porter le secours prévu. Le Cabinet de Belgrade avait soigneusement évité de considérer ce refus comme une rupture. Il ne désespérait point de ramener la Grèce au sentiment de la défense des intérêts communs aux deux pays. Or, outre le secours des 150 000 hommes, le traité de juin 1913 prévoyait les facilités de passage des troupes de chacun des deux États signataires par le territoire de l'autre. Si les ministres de Constantin Ier avaient été réellement animés à l'égard des Alliés des sentiments exprimés dans la note du 9 novembre, ils se seraient empressés de leur donner, à eux et à la Serbie, une autorisation qui ne coûtait rien à la Grèce et constituait une faible compensation pour l'inexécution de la clause de

secours. Quant à la menace de l'indépendance nationale, elle était chimérique. Il était évident que les troupes serbes se hâteraient d'aller en Macédoine sans s'attarder dans la vieille Grèce. D'ailleurs, le passage par le canal de Corinthe excluait ce prétendu danger.

La mauvaise volonté de M. Scouloudis se doublait de mauvaise foi. Celle-ci éclata au mois de mai. Le 23 de ce mois, une colonne germano-bulgare se présenta devant le fort de Rupel à l'entrée du défilé de Démir-Hissar, et somma la garnison grecque de se rendre en l'avertissant qu'elle avait ordre de pénétrer en territoire hellénique « afin d'occuper des positions avantageuses ». Les occupants du fort commencèrent par refuser. Ils tirèrent même vingt-quatre coups de canon contre les envahisseurs. Mais ils reçurent dans la nuit l'ordre de se retirer. A la Chambre, le 5 juin, M. Scouloudis expliqua ainsi cet ordre : « Constatant d'une part la décision des envahisseurs d'occuper le fort, voyant, d'autre part, que la continuation d'une résistance armée pourrait d'un moment à l'autre se transformer en conflit général, ce qui mènerait à une sortie de la neutralité qu'il n'entend pas abandonner, le gouvernement donna l'ordre suivant par l'intermédiaire du ministère de la guerre : « Premièrement cesser toute résis-
« tance, et ensuite déclarer au commandant allemand que,
« devant l'invasion générale de l'armée allemande dans le défilé
« de Démir-Hissar, où se trouve le fort, la garnison du fort est
« obligée de se retirer en emportant tout le matériel du
« fort. »

L'explication était plaisante. Pour ne pas sortir de la neutralité — toujours la même excuse — le gouvernement grec laissait les Bulgares, ses ennemis irréconciliables, envahir son territoire et occuper un groupe d'ouvrages fortifiés tout neufs dont la construction avait coûté des sommes relativement considérables. M. Scouloudis déclara devant la Chambre qu'il avait protesté « de la façon la plus énergique » auprès de l'Allemagne et de ses alliés. Il se répandit encore en dénégations pompeuses contre le soupçon d'une entente avec les Germano-Bulgares. Pourtant cette entente existait. Elle fut prouvée par des documents trouvés plus tard dans les bureaux militaires du IVe corps d'armée et publiés en fac-similé. Quoique

ce ne fût alors qu'un soupçon, plusieurs députés de cette Chambre introuvable murmurèrent. Pour procurer un dérivatif à leur irritation, M. Scouloudis annonça que, le samedi précédent, 3 juin, jour de la fête du roi, le général Sarrail avait proclamé la loi martiale à Salonique, et que le gouvernement grec avait aussitôt protesté. Là-dessus M. Stratos opina que le bruit mené autour de l'occupation du défilé de Rupel était injustifié et que la proclamation de la loi martiale à Salonique était autrement grave. Il conclut que M. Venizélos n'avait eu en vue que d'agrandir la Bulgarie. Un M. Mitropoulos s'écria : « Celui qui commet tant de crimes ne peut-il être poursuivi? » M. Stratos demanda qu'on mît un procureur en action. Voilà comment la Chambre-croupion rendit M. Venizélos responsable de l'occupation des forts de Rupel.

L'opinion publique ne prit pas la chose avec autant de désinvolture. Les Macédoniens s'inquiétèrent. Les patriotes non aveuglés par la haine de Venizélos et le culte du roi sursautèrent au spectacle des ennemis de 1912-1913 installés dans les conquêtes de ces deux glorieuses années. Ils rappelèrent à Constantin Ier qu'il avait alors mérité le nom de Bulgaroctone, et reproduisirent sa dépêche du 25 juin 1913 à son ministre des Affaires étrangères :

Dépêche urgente de S. M. le Roi au Ministère des Affaires étrangères.

Le 25 juin.

La 6e division rapporte que des soldats bulgares, sur l'ordre d'un officier de gendarmerie, ont amené dans le préau de l'école bulgare le métropolite de Démir-Hissar, deux prêtres et plus de cent notables qu'ils ont massacrés. Le commandement de la division a ordonné l'exhumation des cadavres et a constaté le crime. Les Bulgares ont en outre violé des vierges et tué une jeune fille qui résistait.

Protestez, sur mon ordre, auprès des représentants des puissances civilisées contre ces monstres à face humaine. Protestez devant tous le monde civilisé et déclarez que je me trouverai, à regret, contraint de procéder à des représailles pour inspirer quelque crainte ou quelque réflexion avant la perpétration de pareils crimes.

Les actes des Bulgares font pâlir toutes les atrocités des invasions barbares dans le passé. Ils prouvent que les Bulgares n'ont plus le droit d'être compris parmi les peuples civilisés.

CONSTANTIN B.

Si Constantin Ier se montrait entièrement rassuré du côté des gens qu'il avait bannis trois ans auparavant du monde civilisé, les Alliés n'éprouvaient pas les mêmes sentiments. L'aile droite de leur corps expéditionnaire se trouvait menacée ; le gros de l'armée pouvait être attaqué de flanc à un moment où il serait engagé dans une opération sérieuse dans le nord-ouest. De plus, les Bulgares n'étaient pas seuls à inspirer des appréhensions. La connivence du Cabinet Scouloudis avec eux donnait à réfléchir. Vers la fin de mai, le général Yannakitsas prévenait ses troupes qu'elles pourraient être appelées prochainement à combattre. Contre qui, puisque la Grèce s'enfermait dans une stricte neutralité? Quelques jours plus tard, à l'issue de la revue des troupes ayant pris part aux grandes manœuvres, le roi prononçait une allocution où il disait : « Les soldats doivent obéir aux ordres, non aux sentiments. » En outre, Constantin Ier faisait, sous prétexte de chasse, une excursion de six jours dans la haute Thessalie, dans le voisinage de la région albano-épirote où opéraient les troupes autrichiennes. Le ton des discours, la nature des gestes et les actes eux-mêmes nous invitaient à nous mettre en garde. Le 12 juin, des manifestations « populaires » contre la France et l'Angleterre se déroulaient dans la capitale. Après avoir négligé l'occasion d'agir au moment où un résultat décisif pouvait être obtenu, la nécessité s'imposait de prendre des précautions efficaces contre un danger imminent. La France et l'Angleterre organisèrent un corps de débarquement et le transportèrent, sous les ordres de l'amiral Moreau, dans les eaux de Salamine. Quoiqu'on n'ait pas encore divulgué les instructions adressées à l'amiral et aux représentants de l'Entente à Athènes, il y a lieu de croire que l'intention des puissances protectrices était de liquider d'un coup l'affaire grecque et de rétablir dans son intégralité le régime constitutionnel avec des garanties matérielles appropriées. Malheureusement, au dernier moment, ces intentions se modifièrent. Soit à la suite d'une intervention diplomatique, soit parce que Constantin Ier, averti du coup qui le menaçait, alla au-devant de la soumission, les ministres des trois puissances protectrices se bornèrent à remettre, le 21 juin, un ultimatum à M. Scouloudis. A la vérité, ce document était d'une raideur

inusitée. Après avoir signalé « les motifs nombreux et légitimes de suspicion contre le gouvernement grec », les agissements des étrangers travaillant à créer sur le territoire hellénique des organisations hostiles contraires à la neutralité du pays et tendant à compromettre la sécurité des forces militaires et navales des Alliés », la connivence du Cabinet hellénique avec les Germano-Bulgares dans l'affaire de Rupel, la violation de la constitution grecque et « la collusion évidente du Cabinet actuel avec leurs ennemis », les puissances protectrices exigeaient l'application immédiate, sans discussion ni délai, des mesures suivantes :

1° Démobilisation réelle et totale de l'armée grecque, qui devra être mise, dans le plus bref délai, sur le pied de paix.

2° Remplacement immédiat du ministère actuel par un Cabinet d'affaires, sans nuance politique, et offrant toutes les garanties nécessaires pour l'application loyale de la neutralité bienveillante que la Grèce s'est engagée à observer à l'égard des puissances alliées, ainsi que pour la sincérité d'une nouvelle consultation nationale.

3° Dissolution immédiate de la Chambre des députés suivie de nouvelles élections, dès l'expiration des délais prévus par la Constitution et après que la démobilisation générale aura replacé le corps électoral dans des conditions normales.

4° Remplacement, d'accord avec les puissances, de certains fonctionnaires de la police, dont l'attitude, inspirée par des directions étrangères, a facilité les attentats commis contre de paisibles citoyens ainsi que les insultes faites aux Légations alliées et à leurs ressortissants.

Le roi se soumit. Plusieurs personnes initiées à ces négociations supposaient, espéraient, qu'il préférerait l'abdication à l'acceptation de conditions aussi mortifiantes. S'il n'eût suivi que les inspirations de son amour-propre, il eût en effet probablement quitté la partie dès ce moment. Mais, sans nul doute, il reçut de Guillaume II le conseil de courber la tête et de conserver son trône en attendant des temps meilleurs. En conséquence il renvoya le docile M. Scouloudis et chargea

M. Zaïmis de constituer un nouveau ministère. Ce fut M. Zaïmis qui signa, le 23 juin, l'engagement d'exécuter intégralement les demandes formulées dans l'ultimatum du 21. Le 29 juin, la démobilisation générale fut décrétée. Le 31 juillet, l'armée fut remise sur le pied de paix. De nombreux fonctionnaires furent remplacés ou déplacés. Mais la Chambre ne fut pas dissoute sous prétexte qu'il était impossible, en raison des circonstances, de fixer en même temps, comme la Constitution l'exigeait, la date des élections ; elle fut simplement ajournée. Le général Dousmanis et M. Streit, les deux conseillers occultes du roi, restèrent en fonctions. Les journaux ententophiles devinrent l'objet de poursuites judiciaires pour avoir « diffamé et insulté le gouvernement et l'armée » alors qu'ils s'étaient livrés à d'anodines critiques. La personne même de M. Venizélos fut menacée ; il fut obligé de se faire garder par de fidèles Crétois. Mais cela ne l'empêcha point de conduire avec énergie sa campagne électorale en vue de la prochaine grande consultation nationale. La belle résistance de Verdun, les succès franco-anglais sur la Somme, l'offensive victorieuse du général Broussilof en Galicie et en Bukovine donnèrent à sa propagande une allure inquiétante pour les royalistes.

***

Constantin Ier se résolut alors à un acte qui pèsera éternellement sur sa mémoire. Craignant, malgré une propagande antivenizéliste effrénée et la formation de ligues de réservistes qui mettaient la force au service des agents électoraux du gouvernement, que les venizélistes revinssent en majorité à la nouvelle Chambre, il voulut à tout prix ajourner les élections à une date indéterminée. A cet effet il combina l'envahissement par les Germano-Bulgares de la Macédoine orientale et occidentale. Descendant le cours de la Strouma, les Bulgares occupèrent tous les ports de la vallée et les villes de Drama, Sérès et Cavalla. Ils enlevèrent les garnisons qu'ils firent transporter en Allemagne et s'emparèrent d'un matériel de guerre comprenant 200 canons des derniers modèles, 50 000 fusils, de grands approvisionnements de projectiles, des équi-

pements variés, etc. Les troupes grecques avaient reçu l'ordre formel de ne pas résister aux Bulgares et de n'engager aucune action commune avec les Français. Celles qui ne voulurent point subir l'humiliation de l'internement durent se réfugier par des moyens de fortune dans le rayon d'action du corps expéditionnaire des Alliés. Sur les 4 500 hommes et les 200 officiers de la garnison de Cavalla, 2 200 soldats et 120 officiers environ, avec les colonels Christodoulou et Lélakis, passèrent dans l'île de Thasos ; 700 hommes avec 40 officiers s'embarquèrent pour le Pirée; le reste, avec le colonel Hadjopoulos commandant la 6e division, fut dirigé par les Bulgares sur Drama. Dans les localités qu'ils occupèrent, les Bulgares se livrèrent à des violences sauvages sur les habitants qui, depuis leur départ précipité de 1913, leur avaient été signalés comme hostiles [1].

Cette fois la mesure était comble. Il s'agissait non plus d'un différend sur la Constitution, mais d'une trahison caractérisée. Constantin Ier s'était contenté, comme garantie des envahisseurs, de l'assurance des ministres d'Allemagne et de Bulgarie à Athènes que la souveraineté grecque serait respectée, que les troupes allemandes et bulgares évacueraient le territoire hellène dès que les raisons militaires le permettraient, et que les habitants seraient indemnisés pour tous les dommages causés. Un vigoureux mouvement de protestation se produisit aussitôt. Le dimanche 27 août, une foule immense se rendit devant la maison de M. Venizélos pour acclamer le chef du parti libéral. M. Venizélos harangua ces soixante mille citoyens et leur proposa d'élire une délégation qui remettrait au roi une adresse pathétique dont il lut le texte. Il ne rompait pas avec le monarque ; il le suppliait seulement de revenir au sentiment de ses devoirs. A cet égard, la péroraison de cette adresse était significative : « Tu verras, Basileu, par le meeting d'aujourd'hui que le parti des libéraux n'est pas l'ennemi de la Couronne, pas plus que de la Maison régnante, ni de Ta personne. Il n'est que le gardien respectueux du régime libre, et n'entend tolérer aucune déviation sur ce point. Mais c'est là aussi le véritable intérêt de la Couronne. Seuls ceux qui

1. Ces événements se déroulèrent depuis le 20 août jusqu'aux premiers jours de septembre.

exploitent cette dernière peuvent chercher à Te persuader du contraire, alors qu'ils sont réellement Tes pires ennemis. » Mais Constantin Ier ne se souciait guère de recevoir une délégation de libéraux ni de répondre à leur appel. Il fit annoncer qu'il était malade et que la publication du décret portant dissolution de la Chambre et convocation des électeurs devait être ajournée quelque temps encore. Pendant cette maladie vraie ou simulée, les incidents se multiplièrent. Les intrigues des agents germaniques prirent de telles proportions et les procédés des fonctionnaires gouvernementaux furent si hostiles à l'Entente que, le 1er septembre, une forte escadre franco-britannique, sous les ordres de l'amiral Dartige du Fournet, commandant en chef les forces alliées en Méditerranée, vint mouiller dans les eaux de Salamine. Le 2, les ministres de France et d'Angleterre réclamèrent le contrôle des postes et télégraphes (avec et sans fil), l'expulsion des agents ennemis de corruption et d'espionnage et des sanctions contre les sujets hellènes complices des faits de corruption et d'espionnage signalés. M. Zaïmis accepta purement et simplement. Les désordres n'en allèrent pas moins en augmentant. Les ligues de réservistes organisèrent des protestations contre les exigences de l'Entente. Le 10 septembre, une bande de vingt-cinq individus environ pénétra dans le jardin de la légation de France et tira des coups de pistolet en l'air en criant : « Vive le roi! A bas la France! » M. Zaïmis dut présenter des regrets à M. Guillemin, en faire présenter au quai d'Orsay par M. Romanos, promettre des sanctions contre les coupables et s'engager à fermer immédiatement les différentes sections de la Ligue des réservistes tant à Athènes qu'en province.

Cependant l'invasion bulgare coupait en deux, matériellement et moralement, l'armée grecque. Les soldats échappés de la Macédoine orientale et presque toute la garnison de Salonique se constituaient en armée de la défense nationale et se mettaient à la disposition du général Sarrail pour combattre les Bulgares. Un comité de défense nationale, à la tête duquel se plaçait le colonel Zymbracakis, adressait une proclamation au peuple pour l'inciter « à cesser d'obéir aux autorités qui avaient trahi l'honneur national », et une autre à l'armée pour l'inciter à se ranger sous les ordres du comité,

en vue de la libération de la patrie. Ces appels trouvaient de nombreux échos. Furieux de ce qu'il appelait une défection, le roi reçut en audience solennelle les officiers de la 5e division (Salonique) qui avaient refusé de se solidariser avec leurs camarades de la défense nationale, et leur adressa des félicitations emphatiques : « Vous avez inscrit d'une plume de fer votre nom dans les annales de l'histoire... Vous avez fait montre d'une discipline de fer, d'une foi et d'un dévouement à toute épreuve à l'égard de votre roi et de votre chef. Par votre attitude vous avez stigmatisé ceux qui ont trahi leur serment et parmi lesquels, malheureusement, on compte le commandant de votre division... Avec une telle armée et à la tête d'hommes tels que vous, possédant votre moral, vos sentiments et votre foi, je suis prêt à faire face à n'importe quel ennemi. » Comme les officiers félicités n'avaient pas voulu combattre les Germano-Bulgares, ce « n'importe quel ennemi » visé par le roi ne pouvait être que le corps expéditionnaire des Alliés.

Malgré tant de fâcheux indices, M. Venizélos ne désespérait toujours pas de regagner le roi à la cause nationale. La Roumanie avait déclaré la guerre à l'Autriche-Hongrie le 28 août. C'était un gros événement en Europe. Mais c'en était un particulièrement important pour la Grèce. Depuis plus d'un an, le général Dousmanis lui-même disait que, lorsque la Roumanie entrerait en guerre, le moment serait venu pour la Grèce d'en faire autant. Sans doute il ne croyait pas que le roi Ferdinand, un Hohenzollern, se tournerait contre la Germanie. Néanmoins l'opinion qu'il exprimait correspondait à une nécessité politique si évidente que M. Venizélos crut devoir tenter un suprême effort. Il a raconté ses démarches dans les termes suivants [1] :

« Je fis savoir à M. Zaïmis que si le roi, contrairement à ce qu'avait déclaré son entourage, se refusait encore à marcher avec l'Entente, il prouverait par cela même, aux yeux du monde entier, qu'il suivait une politique allemande et non une

1. Interview du 13 mars 1917 avec l'envoyé spécial de l'agence Havas à Salonique.

politique grecque, et j'ajoutais que je considérerais alors comme mon devoir de me révolter.

« M. Zaïmis, se basant sur cette déclaration et en invoquant le mouvement d'impatience et même d'effervescence qui commençait à se manifester dans l'armée, obtint du roi d'engager des pourparlers avec les nations de l'Entente, en vue de la sortie de la neutralité de la Grèce. Le roi l'autorisa même à se mettre en contact avec moi, pour me tenir au courant de toutes les négociations en cours.

« Mais, sur ces entrefaites, le kaiser télégraphia au roi pour lui affirmer qu'avant un mois il aurait sûrement envahi toute la Roumanie et jeté l'armée de Sarrail à la mer. Il lui demanda, en conséquence, de résister pendant quatre semaines encore à la politique venizéliste. Docilement le roi obéit, s'inclinant devant les injonctions de son beau-frère, et, dix jours après avoir semblé prendre le parti de marcher avec les puissances de l'Entente, il jetait bas le masque et revenait à sa politique personnelle.

« M. Zaïmis, comprenant qu'on le bernait, refusa de faire le jeu du roi et démissionna. Le moment d'agir avait alors sonné. Le pays avait vu clair. Le roi ne marcherait jamais.

« L'amiral Coundouriotis, écœuré d'une telle félonie, se joignit à moi avec le général Danglis, et nous décidâmes aussitôt de lever l'étendard de la révolte. »

*
* *

M. Zaïmis donna sa démission le 11 septembre. Malgré les instances de MM. Gounaris et Rhallys, il la maintint, et le roi se trouva fort embarrassé pour lui trouver un successeur. Il n'osait pas rappeler M. Gounaris, son homme de confiance, dont la nomination eût constitué une violation de l'article 2 de l'ultimatum du 21 juin. Pourtant il lui fallait quelqu'un qui, sous le voile de la neutralité, ruinât la politique venizéliste au dedans et au dehors. Par l'intermédiaire de M. Streit, son ministre occulte des Affaires étrangères, il proposa tout d'abord le pouvoir ainsi compris à M. Dimitracopoulos. Après avoir constaté qu'il se trouverait dans l'impossibilité de vivre,

par suite du refus des ministres de l'Entente de renoncer à l'exécution des conditions de l'ultimatum du 21 juin, M. Dimitracopoulos résigna son mandat. Plusieurs jours se passèrent en nouvelles démarches. Enfin, le 16 septembre, M. Nicolas Calogéropoulos, ancien collaborateur de M. Georges Théotokis, et membre en vue de la coterie aristocratique germanophile, forma un ministère composé d'hommes de second plan, antivenizélistes notoires. Ses sentiments personnels étaient bien connus. En juin 1915, on lui avait entendu dire publiquement, en parlant du chef du parti libéral : « Il faut saigner ce traître. »

Ce Cabinet constituait une provocation à l'Entente. Les ministres des puissances protectrices s'abstinrent d'entrer en relations avec lui. Interrogé à ce sujet, M. Calogéropoulos répondit : « Suivant les usages protocolaires, aussitôt après la constitution du Cabinet, les représentants étrangers rendent visite au président du Conseil. Si cela se fait, en gens bien élevés, nous rendrons immédiatement cette visite. » La visite attendue ne vint pas. Alors le président du Conseil publia le communiqué suivant : « Les déclarations faites par le président du Conseil et suivant lesquelles le gouvernement actuel n'est pas un Cabinet de service, mais a un caractère politique, doivent être entendues dans le sens suivant : le ministère, constitué par des personnes appartenant au Parlement, assume vis-à-vis du pays toute la responsabilité de ses actes, en acceptant bien entendu la note des puissances du 8-21 juin dans le même esprit que le Cabinet Zaïmis. » Malgré cette confirmation expresse de l'ultimatum du 21 juin, les ministres de l'Entente persistèrent dans leur abstention. La tension des esprits parvint à son comble. De toutes les grandes îles de l'archipel arrivèrent des manifestes, votés par de grandes assemblées, invitant Constantin Ier à rappeler sans retard M. Venizélos et le menaçant, en cas de refus, d'instituer un gouvernement révolutionnaire. Ces démonstrations n'ébranlèrent pas le monarque. Elles le rendirent seulement plus insolent.

Le 20 septembre, devant les casernes d'infanterie d'Athènes, en présence de 5 000 soldats réunis pour la cérémonie de la prestation du serment des recrues, il prononça une allocution

inspirée du plus pur absolutisme. Il déclara aux jeunes soldats qu'ils étaient désormais « soldats du roi », qu'ils devaient un dévouement aveugle « à la volonté du roi », et il leur défendit de répondre aux suggestions destinées à les égarer : « N'écoutez pas, s'écria-t-il, les conseils des marchands de patriotisme, car, pour eux, le patriotisme n'est plus qu'un écran derrière lequel ils s'abritent pour commettre des crimes. » C'était le langage même de Guillaume II : « *Voluntas regis suprema lex esto.* »

Le lendemain, la *Patris*, organe de M. Venizélos, qualifia cette allocution de contraire aux principes fondamentaux de la Constitution, dépassant les pires conceptions absolutistes. M. Venizélos lui-même déclara publiquement que la nation devait prendre immédiatement en mains la défense de ses propres intérêts. Le 22, le colonel Zymbracakis passa en revue, sur le Champ de Mars de Salonique, les contingents de volontaires macédoniens prêts à rejoindre l'armée Sarrail. Le même jour, M. Calogeropoulos décida d'intenter des poursuites judiciaires contre tous les officiers, sous-officiers et soldats « ayant adhéré au mouvement révolutionnaire ». Le 24, le congrès des colonies helléniques réuni à Paris prononça la déchéance du roi Constantin. Le 25, à quatre heures et demie du matin, M. Venizélos, accompagné de l'amiral Coundouriotis, commandant en chef de la marine grecque, et d'un groupe d'amis, s'embarqua à Phalère pour la Crète. Reçu avec enthousiasme à la Canée par la population et les troupes, il lança, le 27, une proclamation au peuple grec. Après avoir décrit les désordres résultant de la funeste politique du roi depuis un an et demi, il concluait :

Ce n'est pas le moment maintenant de chercher les responsables pour les malheurs accumulés. Ce qui s'impose, c'est de tâcher, tandis qu'il en est encore temps, de sauver ce qui peut être sauvé. Le moyen le plus sûr de chercher le salut serait certes de rétablir l'unité nationale rompue, afin que cette œuvre soit entreprise avec la coopération de toutes les forces nationales.

Mais il n'y a qu'un seul moyen susceptible de refaire cette unité nationale brisée. C'est de revenir sans retard à la politique que dicte la conscience nationale ; c'est de chercher, aux côtés de nos alliés serbes et des grandes puissances qui luttent avec eux, dont trois sont

les puissances garantes de notre indépendance, à débarrasser notre territoire de l'invasion de l'ennemi abhorré; c'est de coopérer avec ces puissances afin que, non seulement l'Europe soit définitivement délivrée du danger de l'hégémonie allemande, mais aussi les Balkans des prétentions bulgares à la suprématie.

Nous nous estimerons heureux si le roi se décide, fût-ce en ce moment suprême, à se mettre à la tête des forces nationales afin que, dans une union inébranlable, nous poursuivions l'application de cette politique nationale. Mais si cela ne peut être obtenu, il ne reste plus qu'une seule voie de salut : l'action isolée de cette partie de la nation qui croit que si nous ne coopérons pas avec nos alliés naturels à l'œuvre de la recréation de l'Orient, qui résultera de la grande guerre européenne, le gouvernement et la nation hellénique s'achemineront vers la ruine.

Pour cette raison, assumant par devoir, mais aussi avec enthousiasme, le mandat que le peuple nous a confié, nous adressons un appel à l'hellénisme entier et lui demandons son concours dans l'œuvre que nous entreprenons. Puisque le gouvernement a trahi ses devoirs, c'est à la nation qu'incombe de tenter la réalisation de l'œuvre qui s'impose à lui. Nous invoquons le concours de toute force nationale qui sent qu'une tolérance plus longue des désastres et des humiliations qu'a suscités la politique appliquée, équivaudrait à la mort nationale.

Nous entreprenons cette lutte dans la pleine conviction que la nation, appelée en l'absence de l'État à une levée en masse, réalisera de nouveau le miracle qui est nécessaire pour ramener la nation dans la voie dont elle s'est écartée depuis un an et demi.

Immédiatement les adhésions affluèrent. Dans toutes les grandes îles de l'Archipel, les autorités royalistes furent déposées et remplacées par des venizélistes. D'Athènes même, quantité d'officiers, suivis de sous-officiers et de soldats, s'embarquèrent pour Salonique. Le comité de défense nationale se mit à l'entière disposition du gouvernement provisoire en voie de formation. Le bureau permanent (de Paris) du Congrès des colonies helléniques adressa un télégramme d'adhésion à M. Venizélos en promettant de le suivre « dans la voie de l'honneur et de la gloire » où il engageait la race hellène. De la Canée, MM. Venizélos et Coundouriotis envoyèrent à M. Briand, président du Conseil et ministre des Affaires étrangères de France, une dépêche le félicitant des récents succès des troupes françaises sur la Somme et contenant des souhaits chaleureux pour le succès final des Alliés. C'était le premier contact du gouvernement provisoire avec

un gouvernement étranger. M. Briand fit remercier les deux signataires par le consul de France à la Canée.

Le miracle dont la vision guidait M. Venizélos sur les eaux de l'Archipel s'accomplit en ce moment. La nouvelle Grèce, devenue la gardienne du feu sacré de la Patrie, reconquiert pacifiquement l'ancienne, et l'Hellade se reprend à croire en ses destinées.

(*La fin prochainement.*)

AUGUSTE GAUVAIN

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.

LIVRES NOUVEAUX

ANTHOLOGIE DU JOURNALISME,
par **Paul Ginisty.**

Ce recueil d'extraits bien choisis, commenté par d'instructives notices historiques et biographiques, s'étend de 1789 à 1848. Articles politiques où s'affirment les opinions les plus opposées, satires, pamphlets, chroniques littéraires ou brillantes variations sur les faits du jour, tous les genres y sont représentés. Les signatures ne sont pas moins diverses : de grands noms y figurent à côté d'autres dont le souvenir a disparu avec une actualité éphémère. De tels écrits, inspirés par les passions du moment, rendent à merveille la physionomie concrète d'une époque, et l'anthologie qui les rassemble est une excellente illustration, à la fois vivante et variée, pour l'histoire des faits, des mœurs et des idées.

LES BASES D'UNE PAIX DURABLE,
par **Auguste Schwan.**

Ancien diplomate suédois, ayant séjourné longtemps à Berlin, l'auteur a fait l'expérience de l'étatisme allemand. Son livre est consacré à lutter contre cette forme sociale et à exposer comment on peut la remplacer. Les rapports internationaux s'individualisant de plus en plus, le droit mondial de l'avenir devra prendre appui dans la conscience individuelle. Pratiquement, une flotte policière veillera à maintenir la sécurité des mers, et une cour mondiale assurera la liberté des transactions. Ce travail renferme d'abondantes discussions et de curieuses suggestions sur le problème des relations internationales.

DE QUÉBEC A VALPARAISO,
par **Henri Goy.**

M. Goy a parcouru les deux Amériques ; il en a rapporté des croquis de paysages, des observations sur l'état social des pays qu'il a visités et surtout de nombreux renseignements sur l'instruction publique d'outre-mer. Il a étudié l'organisation scolaire, les tendances des programmes, la vie corporative des professeurs. Là comme ailleurs règne l'influence allemande, et il n'est pas sans intérêt de noter qu'au Chili, par exemple, le français lui-même était enseigné dans des livres imprimés à Berlin ou à Leipzig. L'auteur a également consacré des pages instructives à l'école populaire des États-Unis et à l'action assimilatrice qu'elle exerce sur les éléments introduits par l'émigration.

LA RÉVOLUTION DE JUILLET 1830 ET L'EUROPE,
par le **Vicomte de Guichen.**

L'auteur s'est livré à de longues recherches dans plusieurs capitales européennes, et il a pu en particulier utiliser les archives de notre ministère des Affaires étrangères. Il expose l'histoire des questions politiques qui agitèrent l'Europe entre 1829 et 1833, montrant l'enchaînement des événements diplomatiques et leurs relations avec l'histoire intérieure de la France. Selon M. de Guichen la révolution de juillet a hâté l'évolution de l'Allemagne vers l'unité. Effrayés par la révolution, les souverains allemands commencèrent à accepter l'idée d'une hégémonie prussienne ; les conséquences d'un tel état d'esprit furent considérables. On pourrait citer d'autres exemples du prolongement dans le présent d'un passé déjà lointain ; ce lien des époques augmente encore l'intérêt de cet ouvrage.

LE GRAND JOUR,
par **Louis Lefebvre.**

L'auteur, dans sa préface, dit qu'il offre « cette expérience multiple de la mort à tant de Français qui, dans notre heure tragique, souffrent de la mort ». En effet dans ce recueil de nouvelles, écrit avec une vigoureuse simplicité et une sûre entente de l'effet dramatique, l'image de celle que le moyen âge « appelait la Dame sans merci » revient fréquemment. Mais le conteur, grâce à sa fertilité d'invention, a su éviter la monotonie de ces exquisses qui sont d'une heureuse diversité. Ce sont des variations souvent émouvantes sur un thème éternel.

CHARONNE,
par **Lucien Lambeau.**

Ce volume, soigneusement imprimé et édité, appartient à la série de ceux qui, retraçant l'histoire des communes annexées à Paris en 1859, sont publiés sous les auspices du Conseil général. Les Parisiens qui aiment leur ville et désirent en connaître l'histoire, consulteront volontiers cette intéressante collection. Ils trouveront dans l'ouvrage de M. Lambeau d'abondants renseignements sur les monuments et les sites curieux de l'agréable village qui fut, jusqu'au début du XIXe siècle, un lieu de plaisance, avant de devenir un faubourg rempli d'une vie intense, habité par une laborieuse population ouvrière.

LA REVUE DE PARIS

85bis, faubourg Saint-Honoré

Parait le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré (téléphone : Wagram* 16.20), *dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première Table Décennale (1894-1903) *est mise en vente au prix de* 2 *fr.* 50.

POCHY, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.